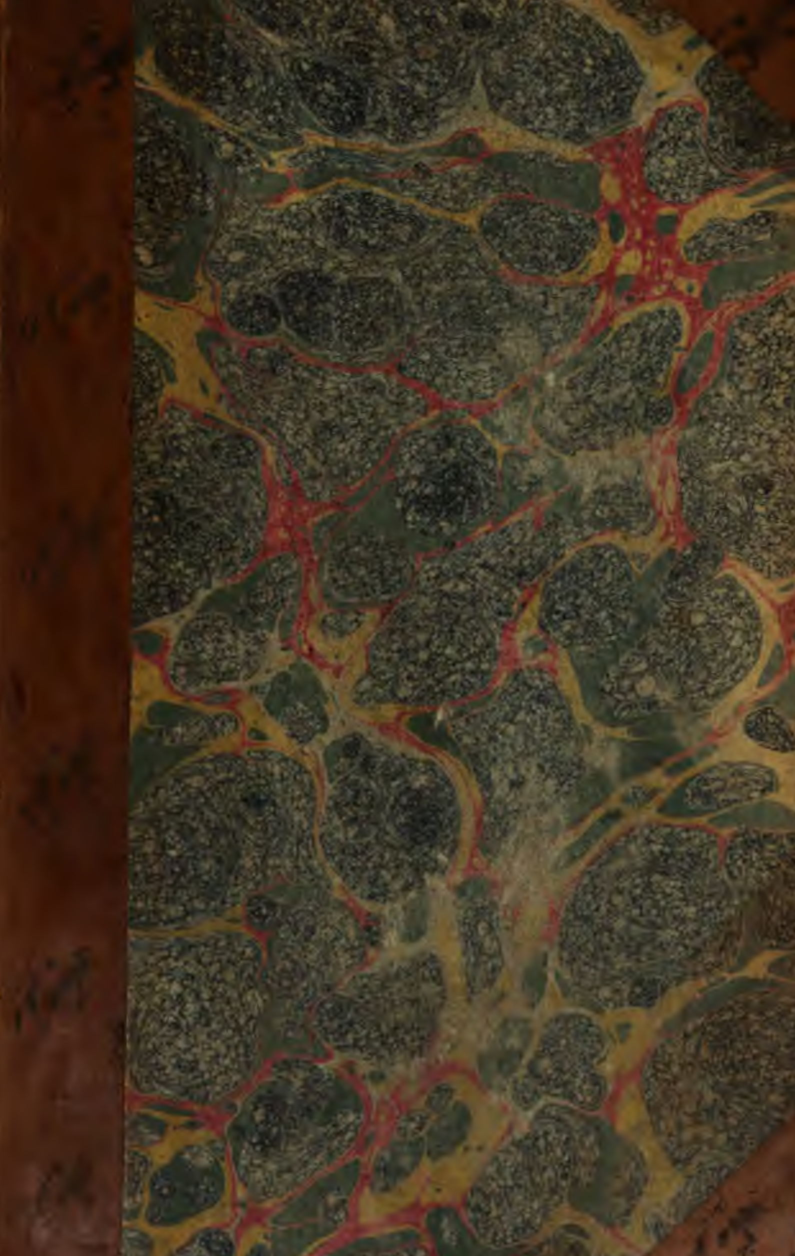
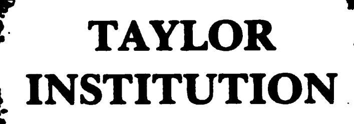
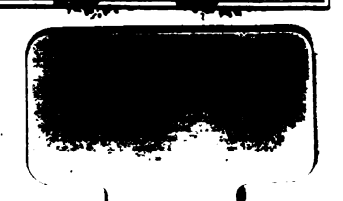




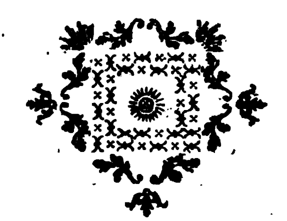


[illegible]

MÉMOIRES
DE MADAME
LA MARQUISE
DE CRÉMY.

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME.

TOME PREMIER.



A LYON,

Chez PIERRE DUPLAIN, Libraire, grande rue Merciere.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LETTRE

DE MADAME DE BRISSAC A M. L'A*** A***

Sur ses Mémoires.

LE peu de tems que j'ai employé à lire vos Mémoires, vous prouvera aisément qu'ils m'ont donné beaucoup de plaisir. Je vous assure, Monsieur, que je les ai trouvés si agréables & si bien écrits, que j'ai souhaité plus d'une fois que vous voulussiez les faire imprimer, & cela sans songer à l'intérêt que certains endroits m'y pourroient donner. Je prie le Seigneur qu'il augmente les hon-

neurs de votre Maison, afin que vous ayez de quoi augmenter vos Mémoires, & qu'ils ne finissent que lorsque vos petits neveux séront Officiers de la Coûronne. Il ne faut pour cela que vivre jusqu'au siécle à venir; ce ne doit pas être une affaire pour vous qui portez un nom auquel Dieu à marqué de si longs jours & de si illustres.

Le 24 Avril 1677.

AVERTISSEMENT.

Je n'entreprens point de justifier le titre que je donne à cet Ouvrage ; quoique je n'ignore pas qu'il y a des gens qui croyent qu'on ne doit nommer Mémoires que ce qui peut servir à l'histoire générale, ou ce qui regarde la vie des personnes si éminentes en naissance ou en dignité, qu'elle fait elle-même une partie de cette histoire. Par cette raison j'en ai vû qui

n'approuvoient pas les Mémoires de Monſieur de Pontis, qui ont paru depuis quelque tems : « Il ne parle que » de lui, diſoient-ils, & qu'» avons-nous affaire de ſçavoir ce qui le regarde ? » Mais je leur demanderois volontiers de qui ils veulent que parle un homme qui ne prétend écrire que ſes Mémoires, & non ceux des autres ; quoique, ſi on vouloit rendre juſtice à cet Auteur, on ne laiſſeroit pas d'avouer qu'on trouve dans ſes Ou-

vrages beaucoup de particularités agréables, & des traits même de l'histoire de son tems, soit par rapport aux faits auxquels il a eu part, soit par rapport à ceux qu'il rapporte des autres, selon les connoissances qu'il en a eues. Ce n'est pas mon dessein de faire ici l'apologie de Monsieur de Pontis; mais j'avouerai ingénûment, qu'ayant lu ses Mémoires avec plaisir, j'en ai conçu la pensée de faire ceux-ci, dans un tems où après une

maladie de quelques mois ; En Novembre 1676. je ne me trouvois pas capable d'une plus grande application. Comme je n'y ai point eu d'autre but que celui de me divertir dans une espece de solitude où je passe la meilleure partie de ma vie, j'aurois gagné au-delà de mes souhaits, s'ils en pouvoient divertir d'autres. Je n'ai point intention de les rendre publics ; s'ils le deviennent par hazard, je veux avertir de bonne foi les Lecteurs de ce qu'ils en doivent

attendre. Ce n'est point ici une histoire ni une piece d'érudition ou de littérature; j'ai trop tôt quitté l'étude, & embrassé le parti des armes, pour me pouvoir piquer d'être sçavant; & j'ai trop tard recommencé à aimer mon cabinet, pour avoir pû réparer la perte que j'avois faite dans ma jeunesse, principalement avec le peu de mémoire qui m'est resté de celle que j'ai eue autrefois. Ce ne sont donc que des Mémoires de

neurs de votre Maiſon, afin que vous ayez de quoi augmenter vos Mémoires, & qu'ils ne finiſſent que lorſque vos petits neveux ſeront Officiers de la Couronne. Il ne faut pour cela que vivre juſqu'au ſiécle à venir ; ce ne doit pas être une affaire pour vous qui portez un nom auquel Dieu a marqué de ſi longs jours & de ſi illuſtres.

Le 24 Avril 1677.

il va se promener comme il lui plaît, sans nous en demander la permission, & s'arrête souvent à des bagatelles qui ont fait rougir les Philosophes, & gémir les plus grands Saints. Cependant si les choses dont je parle ne sont pas absolument élevées, j'espere qu'on n'y en trouvera point aussi d'absolument rampantes. On peut ne pas traiter toujours des Royaumes & des Empires; & même dans une histoire parfaite, des Bergers

trouvent agréablement leur place parmi de grands Seigneurs & des Princes. Pour le style, je ne me flatte point qu'il soit sans défaut ; il est sans étude & sans art, ne m'étant jamais appliqué aux régles. Je parle ma langue naturelle, telle que je l'ai apprise dès le berceau ; & s'il arrive que ces Mémoires passent pour n'être pas mal écrits, on ne devra pas m'en estimer davantage. On pourroit dire seulement ce que mon Pere dit autrefois assez

agréablement, quoiqu'avec un peu de vanité, à propos du Livre de la Fréquente Communion, de M. Arnauld son frere; car comme on lui témoignoit de l'admiration qu'un jeune homme qui ne faisoit qu'à peine de sortir des écoles, sans aucun usage du monde, eût pu écrire si bien & si poliment, il répondit: Qu'il n'y avoit pas lieu de s'en étonner, & qu'il parloit simplement la langue de sa Maison. Ceci me fait souvenir d'un certain

valet que ſon maître avoit emmené tout neuf de Paris à Turin, & qui lui vint dire comme une grande merveille, qu'il venoit de voir un enfant de quatre ans qui parloit Italien. Au reſte, comme je ne prie perſonne de lire ces Mémoires, que perſonne ne ſe plaigne de moi, ni du tems qu'il aura perdu à les lire. J'aurois pû les groſſir, comme beaucoup d'autres, de force généalogies, datter les tems, & cotter les lieux où chaque choſe eſt

arrivée ; on trouve aiſément tout cela avec un peu de ſoin & de peine ; mais je n'aurois pû m'y appliquer ſans manquer au but que je me ſuis propoſé, qui n'a été, comme je l'ai dit, que de me divertir, ſans penſer à ce que pourroient déſirer les autres. Tout ce que je dois ajouter ici eſt, qu'on n'y trouvera rien que d'exactement véritable ; ayant toute ma vie été ennemi du menſonge juſqu'au ſcrupule, même dans les moindres choſes. Je

n'y rapporte rien que je n'aie vû ou connu par moi-même, ou que je n'aie appris de gens qui se piquoient de la même fidélité. Je ne prétens pas y avoir dit toutes les vérités que je sçais ; car toutes ne sont pas bonnes à dire ; mais on peut au moins s'assurer que si j'y trompe quelqu'un, je le trompe de bonne foi, ayant moi-même été trompé le premier. On y pourra trouver en certains endroits quelques obscurités sur des choses qui me regar-

dent. J'aurois bien pû les éclaircir si j'avois voulu ; mais par de bonnes considérations, j'ai cru avoir des raisons pour ne le pas faire.

Il m'est arrivé deux ou trois fois d'user du mot de *sien* & de *sienne*, en une maniere que je sçais bien n'être plus guères en usage. Qu'on ne croye donc pas que cela me soit échappé faute de connoissance ou par mégarde, je l'ai fait à dessein, parce qu'il me semble qu'on pourroit encore fort bien se servir

de ces expreſſions en des rencontres ſemblables à celles dans leſquelles je les ai employées ; & je crois même qu'il y en a d'autres où il ſeroit comme néceſſaire de le faire.





MÉMOIRES
DE MADAME
LA MARQUISE
DE CRÉMY,
ÉCRITS PAR ELLE-MÊME.



COMME j'écris moins pour parler de moi que dans la vue d'être utile aux autres, je passerai légérement sur mon rang, ma naissance, & mon enfance; les uns ne sont dûs qu'au hasard, il est extravagant de s'en glorifier; l'autre est presque toujours un temps perdu, on ne peut pas se flatter qu'il intéresse.

Le Comte de Mosan mon pere, étoit bon, humain & vertueux, ces qualités inestimables me rendent sa mémoire beaucoup plus chere que ses titres, & les grades militaires auxquels il étoit enfin parvenu, après y avoir aspiré long-temps. L'ambition paroissoit moins en lui une passion, qu'un amour bien entendu de ses devoirs : néanmoins pour les remplir avec dignité, il ne laissa pas que d'altérer beaucoup sa fortune, malheur trop commun en France, pour ceux qui s'attachent à suivre le service. Ses amis lui conseillerent de prévenir par un établissement avantageux l'impossibilité de s'y soutenir, dans laquelle il étoit près de tomber. Chacun d'eux s'empressoit à lui communiquer ses vues; les siennes se fixerent moins sur la personne la plus riche, que sur celle qui lui parut la plus propre à

remplir son cœur, & au lieu d'un mariage de convenance, il fit presque un mariage d'inclination. Ma mere avoit cependant du bien, mais pas assez pour subvenir à l'augmentation de la dépense qu'entraîne nécessairement une maison du bon ton. Peu de femmes jeunes, jolies & aimables savent régler leurs desirs, quand d'un côté tout semble concourir à les exciter, & que de l'autre on s'empresse à les satisfaire. La Comtesse ne faisoit pas exception. Elle aimoit le monde prodigieusement. Sa figure, ses graces, ses talens plus encore que son esprit l'y faisoit briller. Mon pere jouissoit de son bonheur. Il l'aimoit éperduement. Les premieres années de leur union se passerent ainsi dans les fêtes, & les plaisirs; on juge que les affaires n'en alloient pas mieux. Un de ses amis vrai & solide, que le Comte

s'étoit attaché par des services essentiels, osa plusieurs fois lui faire des représentations. Mon ami, lui répondoit-il ; je n'ai point d'enfants, mes collatéraux n'ont point d'autres héritiers que des collatéraux très-éloignés, j'avance en âge, ma carriere ne peut pas être longue, ma femme est tout ce que j'ai de plus cher dans le monde, ses goûts sont devenus les miens ; je vois que la dépense, & la dissipation sont nécessaires à son bonheur, le mien est de la rendre heureuse. Que m'importe de laisser des fonds après moi ? Mon parti est pris là-dessus ; je n'épargnerai que ceux qui ne peuvent pas lui être ravis : peut-être n'aurai-je pas le temps de lui sacrifier entiérement tous les autres, car vous savez que j'ai reçu des blessures qui ne pardonnent guere. Au surplus si vous pensez que j'ai tort, ce n'est pas

moi qu'il faut essayer d'en convaincre, c'est la Comtesse qu'il faudroit amener à goûter une vie moins tumultueuse & plus reglée, elle me conviendroit mieux à tous égards. Je m'apperçois souvent que la joie me fuit au milieu de tous ces plaisirs bruyants, mais ma femme les aime, & ma femme est mon univers... J'admire le désintéressement & la générosité de vos procédés, reprenoit Mr. de Prévalle, mais qui vous a dit que vous n'aurez point d'enfans? La Comtesse est jeune; s'il vous en venoit, que de regrets n'auriez-vous point! Cette reflexion embarrassoit le Comte. J'y ai songé quelquefois, disoit-il à son ami; j'ai même crû pendant un temps que cela manquoit à ma félicité. Les années se sont écoulées, & mes desirs à cet égard se sont affoiblis. Quoique je sois plutôt l'a-

mant de la Comtesse que son mari, je l'ai étudiée autant que l'amour me l'a permis, & je crois pouvoir la juger sans partialité comme sans aveuglement. Elle est vive, aimable, enjouée, faite pour plaire; son cœur est excellent; mais je crains que son ame ne soit un peu foible, j'en juge par le peu d'attrait qu'ont pour elle les choses solides. Jamais elle n'aura le courage d'immoler un quart d'heure de plaisir à l'ornement de son esprit, ni au bien de ses affaires; comment prendroit-elle sur ses affections, pour se donner aux soins qu'exige l'éducation d'un ou de plusieurs enfants? Mon ami, je ne m'y trompe, j'ai une maîtresse charmante, mais peu propre à faire une mere de famille. La providence m'a mieux servi que je ne voulois en ne me donnant point de postérité; & tel est mon foible,

que je regretterois aujourd'hui d'en avoir ; il m'en couteroit trop à contraindre & à borner les desirs de la Comtesse.

Mr. de Prévalle comprit qu'il ne gagneroit rien sur l'esprit de mon pere, que le plus court étoit de s'emparer de celui de la Comtesse ; il saisit l'idée que mon pere lui-même avoit paru lui offrir ; les difficultés d'ailleurs ne l'effrayoient pas. C'étoit un de ses amis chauds, capable des plus grandes choses ; il devoit sa fortune à mon pere ; depuis dix ans il vivoit habituellement chez lui, la reconnoissance doubloit l'intérêt de l'amitié, & il avoit sacrifié son propre bien être au desir de le servir en retirant la Comtesse du tourbillon qui tôt ou tard devoit entraîner la ruine de leur fortune. On sent qu'il avoit besoin de beaucoup d'art, pour maf-

quer un desseïn que la Comtesse auroit pu facilement renverser par l'ascendant qu'elle avoit sur mon père. Mr. de Prévalle prévit & brava tout. Il avoit infiniment de l'esprit, beaucoup de connoissance du cœur humain, des mœurs austères, une probité irréprochable, le cœur bon, mais le caractere un peu dur. La vérité étoit une pour lui, il ne croyoit pas qu'il y eut deux manieres de la présenter aux autres ; cette vertu, dont les mœurs du siécle ont fait un défaut, sembloit être un obstacle à ses projets ; véritablement ç'en eut été un vis-à-vis d'une femme qui auroit eu plus de fermeté ; mais en très-peu de temps Mr. de Prévalle prit sur elle tout l'empire qu'il voulut. Mon pere le voyoit avec une satisfaction extrême, un événement inattendu y mit le comble, la Comtesse devint grosse.

Sous prétexte de ménagement on la priva de tous les plaisirs tumultueux ; comme elle s'aimoit par dessus toutes choses., on lui fit craindre pour ses jours : insensiblement en gagnant du temps, on la forçoit à l'habitude des privations. Elle me mit au monde très-heureusement ; & aussi-tôt que sa santé le permit, Mr. de Prévalle décida mon pere à l'emmener à la campagne. Là, il cherchoit encore à rassembler le plus de monde qu'il pouvoit, pour plaire à la Comtesse ; mais le bonheur paisible dont il se proposoit de jouir, ne fut pas de longue durée ; une de ses plaies se rouvrit, & la mort me l'enleva avant que je pusse connoître tout ce que je perdois. Je tiens ces particularités de Mr. de Prévalle, auquel il me recommanda en mourant ; comme elle sont de nature à jeter quelque jour sur ce que je me

propoſe d'écrire, j'ai cru qu'elles en devoient être le préliminaire.

La Comteſſe abandonnée à elle-même dans un endroit preſque iſolé, me regarda comme un préſent de la Providence. Mon enfance lui fut ſingulièrement chere, juſqu'au moment où elle exigea des ſoins plus eſſentiels & plus ſuivis ; ce fut beaucoup plutôt qu'on ne pouvoit le croire. Née fort prématurée, mon foible diſcernement dévança l'âge ordinaire. A peine vis-je d'autres jeunes perſonnes de mon âge, que je compris qu'on négligeoit mon éducation. Dès qu'il s'agiſſoit de la moindre partie de plaiſir, la Comteſſe m'abandonnoit à ſes femmes. Celles-ci ne me ſuggeroient que de mauvaiſes impreſſions, & me préſentoient ſouvent de pernicieux exemples. Elles haïſſoient ſouverainement Mr. de Prévalle, dont le pouvoir

s'étoit accrû à mesure qu'il étoit devenu nécessaire à la Comtesse. Tous les domestiques sembloient être ligués contre lui. A force de le noircir & de le déchirer devant moi, on étoit parvenus à me le rendre odieux. Dans bien des momens je croyois remarquer que la Comtesse regrettoit sa liberté ; rarement ils étoient d'accord sur aucun objet, & les petites altercations dont j'étois témoin, acheverent de m'envenimer le cœur contre lui. Pour toute dissipation, il y avoit trois jeunes gens au dessus de mon âge ; qui venoient me voir quelques fois, on s'apperçut que le dernier de tous m'inspiroit une préférence marquée, Mr. de Prévalle en prit occasion de déterminer la Comtesse à me mettre au Couvent. Par ses soins je fus menée dans la meilleure Abaye des environs, ou une fois entrée on me

on me laissa manquer de tout. La Comtesse parut m'oublier presque entiérement, les Religieuses se plaignirent, je reçus enfin des secours que j'appréhendai de devoir à M. de Prévalle ; mon amour propre en souffroit cruellement.

Il étoit écrit sans doute que je devois essuyer les peines de tous les âges. Ce furent néanmoins sans contredit mes plus heureux jours. Formée de très-bonne heure, j'eus l'avantage de me faire aimer & estimer dans cette maison, & les marques de distinction que je recevois adoucissoient les rigueurs du sort. Une consolation vint encore s'offrir. A quelle ame sensible le besoin d'aimer ne se fait-il pas sentir ? Je trouvai une fille de 25 à 26 ans, d'un excellent caractere, auquel elle joignoit de l'esprit, des connoissances, & de l'usage du monde ; je

m'attachai à elle, je lui donnai toute ma confiance, & la priai de m'aider à me conduire. J'avois alors 14 ans; je voyois approcher avec regret le temps où je devois retourner auprès de la Comtesse. Effrayée de tout ce que je croyois lire de triste dans l'avenir, je voulois, j'étois même décidée à m'ensevelir dans le cloître. Madame de Renelle qui venoit de s'y sacrifier, me parla plus en femme du monde, qu'en fille de son état; elle me représenta d'abord tout ce qu'il y avoit de dur & de rebutant dans le parti que je voulois embrasser, puis après avoir étudié mon caractere elle me dit un jour : je pénetre vos motifs, & pour vous convaincre de leur futilité, je veux vous apprendre à mieux connoître votre propre cœur.

Vous voilà dans l'âge où cette étude devient absolument nécessaire. Vous

êtes née vive & tendre, deux écueils également dangereux. Le goût qu'intérieurement vous avez pour le monde pourroit malgré toute l'honnêteté de votre ame vous mener très-loin; je ne dois votre attachement qu'au ton & à l'usage que je n'ai pas encore perdu ici, & à la nécessité où votre cœur est de sentir. Je vous ferai profiter avec plaisir d'une expérience que je n'ai acquise qu'à mes dépens. N'ayez rien de caché pour moi, & pendant l'année que vous devez encore rester ici, je m'appliquerai à vous donner des notions justes des choses qu'il est important que vous sachiez, & à vous former des principes qui fassent par la suite la regle de toutes vos actions. Je m'abandonnai absolument à ses conseils; je me montrai à elle avec tous mes défauts, elle corrigea ceux qui étoient corrigibles, me donna des

armes contre les autres ; & après avoir fouillé dans les replis les plus cachés de mon cœur elle n'en fut que plus convaincue, que je n'étois pas faite pour le genre de vie auquel je me destinois. Il est un âge où l'on ne doute de rien, c'étoit le mien ; elle ne me persuada pas. L'année expirée, j'écrivis à la Comtesse, que mon parti étoit pris de rester pour toujours au Couvent. J'imaginois alors lui être si peu chere, que je ne m'attendois pas à la moindre difficulté de sa part ; mais cette nouvelle sembla réveiller sa tendresse ; elle accourut toute en larmes avec Mr. de Prévalle pour me chercher ; nous pleurames tous les trois, & après bien des débats Mr. de Prévalle me voyant obstinée, décida qu'il falloit me donner six mois pour réfléchir ; qu'après ce terme je retournerois avec la Comtesse. Des

marques de tendresse de sa part me parurent si extraordinaires, que j'y fus très-sensible. Madame de Renelle en augura bien, & m'exhorta à y répondre, en lui faisant de bonne grace le Sacrifice de ma prétendue vocation.

Pendant ces six mois, il survint de grandes altercations entre la Comtesse & Mr. de Prévalle, j'en fus informée par une Dame de la ville à laquelle ils m'avoient récommandée tous deux : c'étoit la femme de Mr. de St. Albin, Magistrat très-estimé, l'ancien ami & le conseil de feu mon pere. Les couleurs dont cette Dame me peignit leur désunion habituelle, me firent concevoir plus d'envie que jamais de fuir l'abîme que je croyois voir s'ouvrir sous mes pas, en me faisant Religieuse. Vaines résolutions, me disoit Madame de Renelle ; le

caprice

caprice de la Comtesse vous servira mieux que vous ne pensez. C'est lorsque vous voudrez disposer de vous-même, qu'elle sera plus tentée d'user de ses droits. D'ailleurs croyez-moi, il vaut bien mieux courir les risques des malheurs qui dépendent du hazard, que de s'exposer au repentir.

A quelque temps de là, Mr. de Prévalle partit pour Paris : comme cela ne le détournoit pas de beaucoup, il vint me voir avec le Marquis d'Olmane, l'ainé des trois jeunes gens dont il a été question plus haut. Il paroît avoir 22 à 23 ans. C'étoit une des plus jolies créatures que j'aie jamais vue ; j'aurai occasion d'en parler dans la suite. Le ton avec lequel je rendis compte de cette visite à Madame de Renelle, lui persuada aisément que j'en avois ressenti un plaisir très-vif; elle me fit mille questions,

dont je ne sentois nullement la finesse. Je n'entends pas bien, lui disois-je, ce qu'exprime ce mot de sensation, que vous répétez sans cesse avec un air malicieux. Les éloges que je fais de M. d'Olmane sont-très simples. Est-ce que vous voudriez en conclure qu'il pourroit en résulter de l'amour? Cela se pourroit sans miracle, me répondit-elle. Il vous a plus intéressée que vous ne pensez, & vous vous embellissez en parlant de lui. Destinée à vivre dans une terre très-voisine de la sienne, vous le verrez souvent; défiez-vous de votre cœur, méfiez-vous des hommes en général, & ne vous fiez à aucun en particulier. Accoutumez-vous à jeter les yeux sur votre intérieur, rendez-vous chaque jour un compte exact de vos pensées, de vos actions, & de vos intentions; c'est le meilleur préservatif que je puisse vous indiquer

contre les paſſions qui vous attendent au paſſage comme les autres, & peut-être plus que les autres. Songez bien qu'il ne vous reſte plus qu'un moment à être auprès de moi, profitez-en. Oh non, lui diſois-je, je ne vous quitterai point ; je ne me ſens pas aſſez forte pour me conduire ſeule, les dangers dont vous me faites une peinture ſi vive m'effrayent trop. Née ſenſible, vous dites encore que j'ai le cœur tendre ; que voulez-vous que je devienne ? La Comteſſe ne ſe donnera ſûrement pas la peine de ſuppléer par ſes conſeils à mon défaut d'expérience : non, je ne vous quitterai point..... Le moment approchoit cependant, & la Comteſſe vint m'y préparer. Elle reſta quinze jours, pendant leſquels je la vis ſouvent ; elle m'entretenoit de ſes affaires, de ſes voiſins, même de toute la Province. Un jour

elle amena aſſez mal-adroitement la converſation ſur M. de Prévalle : ne ſeroit-ce pas (me demanda-t-elle) la haine que vos Gouvernantes vous ont inſpirée pour lui, qui vous éloigneroit de moi ?.... Vous auriez tort, c'eſt un galant homme ; il vous aime, il a de l'eſprit & du ſavoir ; ce ſeroit même une reſſource pour vous, qui avez toujours montré du goût pour la lecture. Dites... le haïſſez-vous encore ? Je ne hais perſonne, lui répondis-je ; d'ailleurs je n'ai point à me plaindre de lui : comme je n'en dois pas dépendre, je compte ſur la continuité de ſes égards ; & dût-il me les refuſer, je ſaurai m'en paſſer : ainſi ne le regardez pas comme un obſtacle. Vos volontés doivent être la regle des miennes. Vous reviendrez donc à Pâques ? Cette queſtion, lui dis-je, eſt un ordre pour moi ; je n'abuſerai

jamais de vos bontés. Aſſez contente de l'ambiguité de mes réponſes, je fus rendre mon coup d'eſſai à mon amie, & puiſer dans ſes lumieres de nouvelles maximes. Que d'obligations n'avons-nous pas à ceux qui développent en nous le germe des vertus! De ma vie je n'ai perdu un inſtant de vue la reconnoiſſance que je dois à Madame de Renelle, & je m'eſtime heureuſe que ma poſition me mette quelquefois à portée de lui en donner de foibles marques. Les amies de cette eſpece ſont rares: c'eſt un malheur de plus pour les jeunes perſonnes. Hélas! que n'aurois-je pas donné dans mille circonſtances pour pouvoir abandonner à cette digne fille la conduite de toutes mes actions?

La Comteſſe de retour chez elle, m'écrivoit chaque jour des lettres preſſantes, dont je ne pénétrois pas trop

les motifs. Enfin elle me manda que je lui devenois néceſſaire ; que ne voulant plus vivre que pour moi, elle venoit de donner congé à M. de Prévalle. Ma ſurpriſe fut extrême : comment avoir pu changer ſi promptement ? éloignés l'un de l'autre, quelle altération avoit pu produire cette rupture ? Nous en étions aux premieres réflexions Madame de Renelle & moi, lorſque Madame de St. Albin, qui ne manquoit jamais au beſoin, vint par ſes avis me plonger dans de nouveaux troubles. La Comteſſe arrive demain, me dit-elle ; j'aurois été déſeſpérée qu'elle m'eût prévenue ; l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde ne m'a pas laiſſé un inſtant de tranquillité, que je ne vous aie mis en garde contre tous les propos de la Comteſſe : pardonnez-moi le terme, continua-t-elle, Mademoiſelle : tant que je l'ai

pu, j'ai reſpecté le titre qui doit vous la rendre chere, je ne vous ai dit que ce que mon amitié ne me permettoit pas de vous taire; mais aujourd'hui que les circonſtances deviennent plus délicates, il eſt eſſentiel que vous ne donniez pas dans le piége. La Comteſſe veut encore ſe brouiller avec M. de Prévalle: je vous préviens que cette prétendue rupture n'aura pas lieu; mon mari ne l'approuve pas; il prétend qu'il y a de l'impoſſibilité, non ſeulement dans le fond, mais dans la forme.

Les gens des loix s'expriment ſinguliérement; je ne devine pas ce fond ni cette forme, & il ne m'eſt pas toujours permis de lui faire des queſtions. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il a écrit à M. de Prévalle de revenir. Prenez vos meſures en conſéquence, Mademoiſelle: tâchez de reſter neu-

tre ; il ne faut pas vous faire un ennemi d'un homme dont vous aurez besoin par la suite. Je suis de plus très-convaincue qu'il méritera votre estime. Je sens, lui répondis-je, tout le prix d'un tel avis, & combien je suis redevable à l'amitié qui les dicte : mais dans quelle étrange position vais-je me trouver ? livrée à moi-même, ne pouvant me fier à personne, obligée même de me défier de tout le monde, & peut-être en butte à l'envie & à la jalousie ; en vérité, Madame, je tremble d'y penser. Je vous verrai, me dit-elle ; vous pouvez compter également sur moi dans tous les temps. Adieu, soyez discrette. Ce n'étoit là qu'une foible ressource. Madame de St. Albin m'étoit peu connue, & sa conduite même vis-à-vis de moi la rendoit suspecte à Madame de Renelle. Ma chere petite, me di-

ſoit-elle, cette femme vous ſacrifie la Comteſſe, qui ſemble la regarder comme ſon amie. Quelqu'utile que vous ſoit aujourd'hui ce procédé, défiez-vous de la ſource d'où il part. J'entrevois dans tous les diſcours de Madame de St. Albin un fond de malignité, qui la fait paſſer par deſſus l'imprudence d'oſer confier des choſes auſſi eſſentielles à une jeune perſonne de votre âge : cela ſeul dénote peu de jugement, & un caractere dangereux. Vous êtes ſimple & naïve, vous ne voyez rien au delà de l'action qui vous ſert. Elle vous pénétre de reconnoiſſance, & vous ſeriez prête à vous livrer à tous les mouvemens qu'elle vous inſpire ; mais gardez-vous en bien ; la moindre ouverture de cœur vous rendroit à jamais dépendante de cette femme. Nous ne devons au méchant qui nous oblige pour le

plaiſir de nuire à un autre, que la diſcrétion & les égards purement relatifs à nous. Vous verrez dans le monde que rien n'eſt plus commun. Les ſociétés ſe forment, ſe ſoutiennent & ſe détruiſent par les intrigues. En veut-on à quelqu'un? On ſert ſon ennemi, & cet ennemi s'attache à ſon bienfaiteur, qui bientôt après le ſacrifie à ſon tour. Apprenez de bonne heure, ma chere, à ne pas être duppe de toutes les bonnes œuvres apparentes. L'action la plus brillante n'eſt rien en elle-même, ſi l'intention qui la dirige n'eſt droite & pure; c'eſt ce qu'il eſt important de ſavoir pénétrer. Suivez Madame de St. Albin, & dans peu vous reconnoîtrez que ſes vues ſont auſſi fauſſes que ſes démarches.

O mon amie, diſois-je à Madame de Renelle, que de piéges je vois tendus ſous mes pas!

Eloignée de vous, privée de tout ce que j'ai de plus cher dans le monde, jeune & ſans expérience, de combien de malheurs ne ſuis-je pas menacée ! Oui vraiment, reprit-elle, j'en prévois un grand nombre ; mais il y aura pour vous d'autant plus de gloire à les ſurmonter. J'oſe eſpérer que cela ne vous ſera pas une choſe impoſſible. Juſqu'à préſent j'ai nourri vos craintes, & cette juſte défiance de vous-même ; elle m'étoit néceſſaire pour vous rendre plus attentive à mes leçons. Aujourd'hui je crois devoir vous faire préſumer davantage de vos propres forces. Vous avez tout ce qu'il faut pour réuſſir dans le monde, de l'eſprit, des agrémens, & ſûrement plus de prudence & de raiſon qu'il n'eſt ordinaire à votre âge. Ces deux premieres qualités vous gagneront les cœurs, les ſecondes vous mériteront

l'estime & les suffrages de tous les gens de bien. Après vous avoir appris à connoître vos défauts, il est trop juste que je vous enseigne aussi à connoître vos vertus ; vous en apprécierez mieux ce que vous valez. Comme toutes les vertus tiennent à quelque vice, & les vices à quelque vertu, cette grande sensibilité dont je vous ai fait tant de peur vous rend capable des plus beaux & des plus généreux procédés ; balancez-la toujours par la fermeté que j'entrevois avec plaisir dans votre caractere. Quoique vous soyez douce & complaisante, je ne vous crois pas foible. Tout dépend donc de l'usage que vous allez faire de vos principes. Vous avez assez de justesse dans l'esprit pour ne pas vous tromper dans les applications ; ainsi prenez courage : il ne faut présumer ni trop, ni trop peu de soi ;

l'un eſt auſſi dangereux que l'autre. Appliquez - vous à ne point vous écarter de ce juſte milieu, & je vous garantis que vous trouverez des reſſources infinies en vous-même. Mes ſeules craintes actuellement portent ſur votre cœur : les meilleurs raiſonnemens ne peuvent vous préſerver de cette ſorte de danger, j'entends celui de plaire, d'être aimée, peut-être aſſez légérement, tandiſque vous vous attacherez de toute votre ame. Quand je vous recommanderois d'étudier aſſez les hommes, pour ſavoir pénétrer les motifs de tous les hommages qu'on va vous rendre, ce n'eſt pas à 15 ans qu'on ſait dévoiler tant de détours & de ſoupleſſe. On ſe défie bien de tous les hommes en général ; mais on vient, ſans s'en douter, à faire exception d'un ſeul en particulier : & voilà l'écueil. Il n'eſt nulle choſe à ajou-

ter à celles ſur leſquelles je vous ai laiſſée toute votre ignorance, parce que dans ma maniere d'enviſager les objets, il me paroît dangereux à un certain âge de remuer les paſſions; elles parlent toujours aſſez tôt : mon embarras eſt que vous les méconnoiſſiez. Tout à ſes inconvéniens ; au moins évitez celui qu'entraînent les tête à tête : ſous quelque prétexte que ce ſoit, vous ne devez ni les chercher ni les ſouffrir ; c'eſt la perdition de l'innocence. Telles furent les dernieres inſtructions de Madame de Renelle. Quoique je n'y aie pas été auſſi ſtrictement ſoumiſe dans la pratique que je l'aurois dû, elles ſont encore gravées dans ma mémoire, & la reconnoiſſance que je lui dois l'eſt dans mon cœur.

La Comteſſe arriva le jour marqué. Je paſſerai ſous ſilence mon cha-

grin & mes regrets : ils furent proportionnés aux circonstances où je me trouvois, & à la tendre sensibilité de mon ame ; mais ils n'offrirent rien de fort intéressant pour les autres.

Pendant la route, la Comtesse n'oublia rien pour me consoler ; ses caresses furent plutôt celles d'une sœur, que celles d'une mere, tant elle cherchoit à me rapprocher d'elle. Quoique j'y fusse très-sensible, sûrement je le parus beaucoup moins que je ne le devois. J'étois trop préoccupée de tout ce que je perdois en m'éloignant de Madame de Renelle.

A peine sut-on mon retour dans le voisinage, que la curiosité attira au logis tous les jeunes gens du canton. Un des premiers que je vis fut le Marquis d'Olmane, avec un de ses freres que je nommerai le Chevalier. Le ton de fatuité que prit ce jour-là

le Marquis me déplut ſinguliérement. Ses graces & ſa jolie figure m'en parurent diminuées de moitié. Il me regarda beaucoup, me parla peu, & fit en total une viſite aſſez ſéche d'eſprit & d'agrémens. Le Chevalier au contraire m'adreſſa une infinité de choſes obligeantes, chercha à lier la converſation de façon que je puſſe y entrer, & la ſoutint avec fineſſe & légéreté. Il félicita la Comteſſe d'avoir une compagne auſſi aimable ; il s'étendit en louanges délicates ſur l'une & ſur l'autre. Le jour baiſſoit ; il nous quitta, en m'aſſurant de l'empreſſement qu'il avoit à me faire ſa cour, & qu'il s'eſtimeroit heureux de pouvoir aider la Comteſſe à me diſſiper : car elle ne l'avoit entretenu que de mon goût pour la retraite. Ils n'étoient pas encore hors de chez elle, qu'elle me dit : hé bien vous vous imaginiez,

je

je suis sûre, que je ne voyois personne. Voilà cependant des voisins fort aimables, comment les trouvez-vous ? Très-bien assurément, répondis-je. Le Chevalier paroît avoir de l'esprit. Oui, il en a, reprit-elle, & sans contredit plus que son frere. Le Marquis est vain, il vient fort peu ici, mais il se pourroit bien faire que vous l'y attirerez. Je crus m'appercevoir qu'elle donnoit une préférence marquée au Chevalier, je compris même qu'il lui rendoit des soins. A quelques jours de là le Chevalier revint avec cet air honnête & empressé, qu'on seroit en peine de mettre sur le compte du cœur ou de l'esprit ; la Comtesse paroissoit contente de son exactitude, elle prenoit avec lui le ton de la confiance, leur conversation rouloit souvent sur Mr. de Prévalle, le Chevalier écoutoit, applaudissoit, & sembloit chercher dans mes

yeux l'approbation de sa conduite. Je ne sais ce qu'il y lisoit ; j'étois dans l'âge où les adulateurs plaisent toujours quels qu'ils soient. Celui-ci cependant ne m'inspira pas un goût fort vif ; plus je trouvois de légéreté dans ses discours, plus je doutois de leur vérité, & moins j'osois me fier aux marques d'attention qu'il me donnoit. Incertaine sur ce que je devois penser, l'avouerai je ? j'eus une coquetterie qui n'est pardonnable qu'à quinze ans, & qui semble justifier l'opinion des hommes qui nous taxent d'être coquettes par nature. L'art n'avoit sûrement point de part à celle-ci. Je me décidai donc à recevoir le Chevalier avec un ton assez obligeant, pour l'engager à venir partager mon ennui. Je ne prévoyois pas qu'il en pût concevoir de grandes espérances, cela arriva néanmoins,

ſes attentions redoublerent, ſes regards devinrent plus tendres, & ſes ſoins pour la Comteſſe plus marqués; mais il n'étoit plus poſſible que je puſſe m'y méprendre, ſes yeux exprimoient de reſte que j'en étois l'unique objet.

Les hommes préſument ſi facilement de leurs ſuccès, que le Chevalier ne tarda point à ſe perſuader qu'il ne me déplaiſoit pas. Je conviendrai de bonne foi, que comparaiſon faite entre lui & ſes freres que je voyois auſſi, je lui accordois au moins un goût de préférence rélatif à l'eſprit. Je ne ſais ſi l'indifférence marquée du Marquis m'avoit piqué, ou ſi l'heure n'étoit pas encore venue; mais j'étois fort éloignée de le trouver dangereux. Au fond ce pouvoit bien n'être qu'une ſorte de dépit, qui communément tourne au profit de l'amour: plus d'expérience m'appren-

droit aujourd'hui à mieux pénétrer dans les replis cachés du cœur humain. Je n'étois pas dans l'âge où l'on sait se défier de pareils mouvements. Le Chevalier auroit pu en tirer meilleur parti, s'il ne se fût mépris dans le choix des moyens. Captiver la Comtesse lui parut le point essentiel, pour parvenir à remplir ses vues. Le cœur d'une jeune personne n'est pas sans doute si difficile à gagner que le consentement d'une mere. Je ne nie pas qu'il n'eût raison, mais il ignoroit que les ames délicates ont le tact fin, & qu'au défaut de lumieres, la nature semble avoir mis dans nos cœurs une sorte d'attraction, qui attire ou repousse selon les rapports ou les distances qui se trouvent dans les caracteres. Le mien étoit franc, j'aimois la vérité par dessus tout ; je ne prétends pas dire que le Chevalier fût faux,

ni mal-honnête homme. Néanmoins les détours adroits que je lui voyois employer me déplurent : je remarquai qu'il étoit ſouple & inſinuant : ce qui n'étoit ſans doute en lui que l'effet de l'uſage du monde, me parut être tout au moins une fineſſe dangereuſe : cela m'inſpira de la défiance ; bientôt je rougis de la ſeule idée qu'il avoit pu me faire illuſion un inſtant, & je ne le vis plus qu'avec une extrême indifférence.

La Comteſſe continuoit à me combler de bontés ; tout ſembloit me promettre la plus étroite union entr'elle & moi. Elle ne m'avoit encore preſque rien appris de poſitif ſur ſa brouillerie avec Mr. de Prévalle ; j'entrevoyois qu'elle deſiroit que je lui en parlaſſe la premiere. Elle en avoit aſſez dit devant moi au Chevalier, pour piquer ma curioſité ; mais je me ſe-

rois bien gardée de lui faire la moindre queſtion. Un jour enfin elle entreprit de me détailler tous ſes griefs, & les raiſons qui l'avoient déterminée à prier Mr. de Prévalle de ne plus revenir chez elle ; j'écoutois en ſilence. Quoiqu'elle parlât avec véhémence, elle ne laiſſoit pas que de me conſidérer attentivement : mon ſang froid la ſurprit. Hé bien, me demanda-t-elle, eſt-ce que tu n'approuves pas le parti que j'ai pris? Je croyois d'ailleurs te faire plaiſir ; tu a toujours paru prévenue contre M. de Prévalle... Les préventions de l'enfance, lui répondis-je, doivent être comptées pour peu de choſe ; & je crois ſi peu connoître M. de Prévalle, que je n'oſerois pas haſarder de le juger...Mais ſur ce que je t'en dis... Ma mere, vous êtes prudente & ſage, vous n'avez ſûrement pas beſoin de mes avis, en-

coré moins de mon approbation ; ainsi permettez, je vous supplie, que je reste neutre : c'est le seul parti qu'il convienne de prendre à mon âge. Je ne sortis pas de ce cercle étroit de réponses, cela me réussit assez bien. La Comtesse ne s'en offensa pas. J'augurai de là que je pouvois profiter du moment de faveur pour m'assurer une liberté honnête, & autant d'indépendance que le permettoit mon âge. Tout dépendoit du commencement. J'avois à faire à une femme qu'il étoit aisé de plier ; mon caractere n'étoit pas absolument flexible ; & j'usai, comme la Maréchale d'Ancre, de l'empire qu'ont les esprits forts sur les ames foibles.

Quelques mois s'étoient ainsi écoulés lorsque la prédiction de Madame de St. Albin vint s'accomplir. Son mari écrivit à la Comtesse, pour lui annoncer le retour de Mr. de Prévalle. En

lisant la lettre, ses yeux se remplirent de larmes ; puis la jetant sur mon métier, elle sortit. Voici à peu près ce que lui mandoit Mr. de St. Albin.

Il y a quelque temps, Madame, que vous me fîtes l'honneur de me consulter sur la séparation que vous projettiez ; j'eus celui de vous répondre qu'un tel procédé me paroissoit manifestement contradictoire avec ce que vous vous piquez de rendre à la mémoire d'un mari qui vous adoroit, & aux sentimens de reconnoissance que vous devez à Prévalle pour tous les services essentiels qu'il vous a rendus : vous ne pouvez pas vous dissimuler que c'est à lui seul que vous devez le bien-être dont vous jouissez aujourd'hui. Il s'est donné des soins infinis pour débrouiller le cahos de vos affaires lors de la mort de Mr. le Comte ; depuis il a su y

maintenir l'ordre. Vos intérêts ont été les siens, & dans toutes les circonstances il vous a donné les preuves du plus grand attachement. Que penseroit-on de vous dans le monde, Madame, si vous les méconnoissiez de cette maniere? Je n'insiste que sur ce point; cependant d'après les papiers que j'ai vus dans les mains de Prévalle, je pourrois ajouter qu'il ne dépend pas de vous de lui refuser une habitation que lui a assuré en bonne forme Mr. votre mari, peu de jours avant de mourir. Si vous l'ignorez, Madame, c'est un effet de la délicatesse de Prévalle: cela doit augmenter l'estime qu'il a droit d'attendre de vous; & vous n'avez sûrement rien de mieux à faire l'un & l'autre que d'oublier le passé. Je compte qu'il arrivera au premier jour: sa présence doit dissiper tous les petits

nuages qu'ont ſans doute élevé les mauvais conſeils de gens incapables d'en donner de bons. Pour moi je ne ſais point trahir la vérité.

Je ſuis avec reſpect, Madame.

Je compris alors l'énigme du fond & de la forme, dont Madame de St. Albin n'avoit pas oſé demander d'explication. Comme je m'attendois tout au moins au retour de Mr. de Prévalle, je n'en fus pas fort émue: il arriva dès le ſoir même. La Comteſſe obéit dans tous les points. Elle me demanda, me pria même d'avoir des égards pour Mr. de Prévalle; tu ſais ajouta-t-elle, quelles ſont les raiſons qui m'obligent de le garder, quoi que je t'en aie dit. Vous devez être perſuadée, lui répondis-je, que mes égards ſeront exactement meſurés ſur les ſiens. Je

le prononçai assez haut pour qu'il l'entendît.

Le moment critique étoit arrivé : je me trouvois entre la Comtesse que je voyois sujette à varier dans ses goûts, dans ses actions, & dans sa maniére de penser ; & un homme impérieux, d'une humeur altiére, qu'on m'avoit peint d'ailleurs sous des couleurs peu avantageuses. Je sentis toute la délicatesse de la conduite que j'avois à tenir. Madame de Renelle étoit mon unique ressource. J'attendois d'elle des conseils sages, qu'aucune autre ne pouvoit me donner. Je réussis à établir un commerce réglé entre elle & moi. Ce sont ces mêmes Lettres qu'on trouvera souvent dans le cours de ces Mémoires : elles peindront mieux que je ne pourrois le faire le caractere inestimable de mon amie, ses vertus, son esprit &

ſes connoiſſances: elles feront regretter à bien des femmes de n'avoir pas trouvé les mêmes ſecours qui m'ont fait éviter de grands écarts. Toutes les jeunes perſonnes bien nées deſireront une amie telle que Madame de Renelle. Heureuſes mille fois celles qui trouveront un pareil tréſor!

Mr. de Prévalle débuta par être poli, attentif, & empreſſé à me diſtraire. Peu de jours après ſon arrivée, il y eut un grand dîné chez le pere du Marquis d'Olmane. Comme il n'y avoit qu'une promenade, nous y fûmes à pieds. Le Chevalier vint au devant de nous, affectant un air libre, que la ſurpriſe de recevoir Mr. de Prévalle rendoit contraint malgré lui: embarraſſé de ce qu'il avoit à dire, il nous apprit que ſon frere étoit à la chaſſe. Je ne ſais pourquoi ce temps me parut très-mal pris. Nous trouvâmes beau-

coup de monde; & comme nouvelle arrivée, tous les regards se tournerent sur moi. Je n'avois pour lors que la fraîcheur de l'âge; mais à 15 ans on plait toujours. La Comtesse reçut pour mon compte une infinité de compliments; ils la flattoient d'autant plus, qu'elle étoit plus jolie que moi, & que dans ce cas les louanges qu'on donne à quelqu'un qui nous appartient, nous font renchérir sur celles que nous méritons. L'après dîné on arrangea des parties, je ne voulus être d'aucune. Le Chevalier & Mr. de Prévalle venoient tour à tour prendre place auprès de moi. Ce dernier voulut me sonder sur les préventions qu'il savoit qu'on m'avoit données contre lui: je l'assurai modestement que je regardois la prévention comme le partage des sots, & que je ne jugeois jamais d'après

les autres. Le Chevalier attentif à notre converſation, m'envoya un regard d'approbation qui n'échappa pas à l'intéreſſé. Le ſoir il offrit le bras à la Comteſſe, & Mr. de Prévalle me le donna. Peu ſatisfait de mes réponſes vagues; il fit de nouvelles tentatives. Le Chevalier s'apperçut qu'il entroit pour quelque choſe dans notre entretien, il en parut inquiet. En effet on avoit déjà dit à Mr. de Prévalle qu'il paroiſſoit approuver la Comteſſe. Preſſée par les queſtions de celui-ci, je l'aſſurois que j'étois peu inſtruite; mais quand je le ſerois, ajoutois-je, je vous avouerai que je ne voudrois pas être de moitié dans le mauvais ſervice qu'on veut rendre au Chevalier & à vous, en vous brouillant l'un avec l'autre. Mon obſtination lui fit penſer que les intérêts du Chevalier pouvoient m'être chers.

Pour le mieux pénétrer, il mit en balance les agrémens de la figure de l'aîné. Le ſeul mot d'amour m'effraya. De l'amour, ah! bon dieu, de l'amour; non en vérité, lui dis-je, je penſe trop ſenſément pour cela, & je ſerois déſeſpérée que l'on en prît pour moi. Je ſouhaite, me répondit il, que le cœur ne démente point l'eſprit. J'oſe me flatter que l'amitié ne vous effrayera pas ſi fort, car je veux mettre tous mes ſoins à obtenir la vôtre. Vous avez déjà une réputation ſi bien établie dans ce pays-ci, que je ne doute pas que vous ne méritiez tout le reſpect & l'attachement poſſible. De fréquentes occaſions renouvellerent ſouvent les converſations, ſans que ma diſcrétion ſuccombât. Mr. de Prévalle, très-ſatisfait dans le fonds de me trouver inébranlable, ne me mettoit à toutes ces épreuves que

pour mieux s'aſſurer de mon caractere, & de jour en jour il devenoit plus empreſſé à me donner des témoignages d'eſtime. C'étoit véritablement un ouvrage que de détruire toutes les préventions qu'on m'avoit données ſur ſon compte. La voye qui s'indique toujours la premiere pour y parvenir, eſt de chercher à plaire & à flatter une jeune perſonne. Le bien qu'on penſe de nous, nous diſpoſe à penſer plus favorablement de celui qui nous le dit, mais non pas quand la défiance eſt à un certain degré. Je pris les témoignages d'eſtime pour ceux de la ſéduction, & j'en devins plus froide; aimer beaucoup, ou n'aimer point dutout, & craindre d'être aimée, produit à peu près la même mépriſe. Un cœur neuf & vertueux, croit appercevoir dans tout les diſcours le langage ou l'expreſſion
de

de l'amour, parce qu'il le craint. C'étoit trop pour moi d'avoir à me défier & à me défendre tout à la fois. J'eus recours à mon amie : ce sont les premieres Lettres intéressantes que nous nous soyons écrites.

LETTRE à Madame de Renelle.

Tout ce que nous avions prévû est arrivé, ma bonne amie ; Mr. de Prévalle est de retour ; la Comtesse est mieux que jamais avec lui ; elle semble avoir oublié tous ses griefs, jusqu'au point de s'être abaissée à me demander des égards pour cet homme, qu'elle haïssoit encore une minute avant qu'il parût. Dites-moi donc, ma chere petite maman, si c'est un bandeau qu'il lui a mis sur les yeux, ou

s'il a ſu arracher celui qu'elle y avoit. Ceci me paroît un abîme impénétrable. Comment me l'expliquerez-vous? Je ne vous peins pas quelle eſt ma ſituation au milieu de tant de gens, vis-à-vis deſquels je ſens qu'il eſt important de diſſimuler; vous le voyez mieux que moi. Néanmoins, ma bonne amie, il eſt un ſurcroît d'embarras & de peines que peut-être vous ne ſoupçonnez point. Je rougis preſque de vous avouer mes inquiétudes; cependant puiſque je les éprouve, je ne dois pas vous les taire. Hé bien, ma bonne amie, ce Mr. de Prévalle me ſuit ſans ceſſe, il fait plus, il m'obſede par ſes attentions, ſes ſoins & ſes empreſſemens; mon air froid ne le rebute point; je le fuis, & la Comteſſe me le ramene; vers lui je ſuis ſombre & rêveuſe, & la Comteſſe m'en fait des reproches;

Je n'ose pas lui laisser entrevoir le sujet qui m'affecte, je n'ose pas même trop m'arrêter aux apparences. J'ai peur de commettre une injustice en précipitant mon jugement, ou, s'il étoit fondé, de fournir à Mr. de Prévalle l'occasion de s'expliquer. S'il le faisoit, ma bonne amie, je crois que dans l'indignation dont je serois saisie, je volerois sur le champ le déclarer à la Comtesse. Hé ne le devrois-je pas de peur qu'il ne prît mon silence pour un consentement tacite? Mon Dieu, a-t-il jamais été de position aussi singuliere que la mienne? Hélas! pourquoi ai-je consenti à me séparer de vous? Au moins, ma bonne amie, ma chere maman, ne m'abandonnez point; je suis si jeune encore, j'ai si peu de connoissance des hommes, qu'infailliblement sans vous je serois duppe ou victime de ce Mr. de Pré-

valle, s'il eſt un fourbe, tel qu'on me l'a dépeint. Concevez donc tout ce que j'ai à redouter. Ah! mon amie, j'en frémis, & je ne puis me conſoler d'être auſſi éloignée de vous, qui m'êtes ſi chere, & qui me deviendriez ſi utile.

P. S. J'attendrai bien impatiemment de vos nouvelles, chere maman; d'ici à ce que j'en reçoive je continuerai à me tenir ſur la réſerve. En vérité je ne fais pas un pas que je ne tremble de m'égarer.

REPONSE de Madame de Renelle.

Vous devez vous attendre, ma chere petite, à la variété de la Comteſſe: En définir la cauſe, c'eſt ce que je n'entreprendrai point. Il eſt des caracteres indéfiniſſables; ce ſont ceux

qui agissent sans principes, sans réflexion, & souvent sans motifs. On dit : les voilà, ils ne s'expliquent point autrement ; c'est une girouette qui tourne, parce que le vent a changé. Mr. de Prévalle me paroît avoir le même pouvoir sur la Comtesse ; il la fait mouvoir à son gré, non par l'attrait du sentiment, mais par la crainte. Cet empire est bien aussi absolu que l'autre, car la crainte ne laisse pas le temps de comparer, à qui même en auroit la faculté ; on peut la considérer comme une sensation exclusive.

Vous faites, ma chere enfant, une triste expérience de la foiblesse des autres ; vous voyez où elle conduit, combien elle nous rend malheureuses. Que ce soit une leçon pour vous, dans le cours de tous les événements de votre vie. Soyez complaisante dans la société, mais sachez être ferme dans

vos résolutions : on prend toujours mauvaise idée de quelqu'un qui ne pense & n'agit que d'après les autres, on est méprisé par celui-même qui maîtrise.

Je ne puis encore rien décider sur ce que vous me marquez des soins de Mr. de Prévalle, il se pourroit très-bien qu'il ne cherchât qu'à vous ramener sur son compte. Il n'ignore sûrement point que la Comtesse vous a prévenue contre lui, & il se persuade peut-être ainsi que tout le monde qu'il suffit de flatter une jeune personne pour la disposer à l'estime. Si j'étois auprès de vous, je vous dirois : laissons-le venir, cette circonstance peut être la pierre de touche qui nous aidera à le dévoiler ; comme votre état de perplexité vous trahiroit tôt ou tard aux yeux d'un homme qui, quel que soit son carac-

tere, doit être fin & rusé, je crois qu'il vaut mieux profiter de la premiere occasion qu'il fera naître pour lui montrer vos doutes. La franchise & l'innocence ont des droits assurés sur tous les cœurs que le vice n'a point entiérement corrompus. Si Mr. de Prévalle a des intentions pures, il se justifiera, & vous serez tranquille: s'il est assez monstre pour avoir envie de vous séduire, en ne lui montrant point d'aigreur d'abord, il se démasquera, nous le connoîtrons, & nous verrons quel parti prendre. Dans ce dernier cas, contentez-vous de lui retracer toute l'infamie de son procédé. Le mépris qu'il sentira qu'il vous inspire pourra l'arrêter : rarement le vicieux proposeroit-il à son semblable de partager un crime, s'il imaginoit qu'il en comprît l'atrocité. Examinez bien le maintien de Mr. de Prévalle

pendant votre converſation, peſez chacune de ſes paroles, motivez les vôtres, & tâchez que le moindre de ſes geſtes ne vous échappe pas; je me réſerve de les interpréter, pourvu que vous m'en rendiez un fidele compte. En attendant ne vous relâchez point ſur l'article de la réſerve: il faut ſavoir tout voir, tout entendre & tout taire. La plus légere confidence entraîne quelquefois des maux irréparables. Dire à la Comteſſe que Mr. de Prévalle eſt amoureux de vous, ce ſeroit vous plonger dans des malheurs ſans nombre: une fille qui peut regarder ſa mere comme ſa meilleure amie, lui doit ſûrement ces ſortes de confidences; mais vis-à-vis de la Comteſſe quel éclat cela ne produiroit-il point dans le monde! Ma chere petite, évitez ſoigneuſement tout ce qui pourroit vous donner en ſpectacle: il

eſt des ſortes d'inſultes qui doivent être enſevelies, ſi nous ne voulons pas qu'on les croie méritées ; car chacun a ſa maniere d'enviſager les choſes. Notre ſort eſt d'être toujours jugées à la rigueur. Une fille bien élevée & ſenſée ne devroit point avoir beſoin d'autre gardien de ſa vertu que ſa vertu même : ainſi heureuſes celles dont le nom n'a jamais été cité au tribunal du public.

Adieu, ma chere petite ; ne vous découragez pas, mes lettres ſupléeront à ma préſence : ſoyez ſûre que je ne négligerai rien pour vous être utile, le plaiſir que j'y trouve vous en eſt garant.

D'après le conſeil de Madame de Renelle, je n'étois occupée qu'à ſaiſir l'inſtant de faire expliquer Mr. de Prévalle. Le froid dont je continuois à payer ſes empreſſemens ne tarda pas à m'en fournir l'occaſion.

Vous m'aviez assûré, Mademoiselle, me dit-il un jour, que vous étiez fort au-dessus de la prévention ; cependant j'apperçois visiblement que je vous suis à charge, même en allant au devant de tout ce que vous paroissez desirer. Je vous avouerai naïvement, Monsieur, lui répondis-je, que ce sont ces soins que vous faites valoir qui me surprennent & m'effraient. Je ne vous vois aussi attentif vis-à-vis d'aucune autre femme. Vous ne me connoissez pas encore ; mais si vous vous imaginez que pour obtenir une place dans mon estime, il est nécéssaire de feindre de l'amour, vous vous..... Hé non, mon Dieu, reprit-il en m'interrompant ; à mon âge on n'entreprend point de captiver quelqu'un du vôtre. Vous prenez l'expression d'un sentiment solide & honnête pour celle qui ne lui ressemble guere. Au reste fuyez

toujours de même à l'aſpect du moindre danger, ce ſera un bonheur pour vous : mais le cœur ne ſera pas ſi ſourd à la voix qui l'intéreſſera ; vous êtes ſi jeune encore, qu'on ne peut pas ſe flatter que vous le conſerviez libre juſqu'au moment qui décidera de votre ſort : comme j'ai de l'uſage & de l'expérience, je puis vous offrir des conſeils pour ce temps-là. Ceſſez, s'il ſe peut, de me haïr ; ſouffrez quelquefois que je me juſtifie des fauſſes accuſations par leſquelles je ſai qu'on m'a noirci auprès de vous ; accordez-moi votre eſtime, votre amitié & votre confiance : c'eſt en vérité tout ce que j'ai jamais penſé à mériter de votre part.

Cette franchiſe me plut aſſez, elle me mit à mon aiſe ; je croyois y reconnoître le caractere de l'honnête-homme, mais j'étois encore fort loin

d'en vouloir faire mon ami & mon confident ; ce ne pouvoit être que l'ouvrage du temps, & d'une épreuve bien soutenue.

Telle fut la vie que je menai pendant six mois, ne voyant que le Chevalier, quelquefois le Marquis, assez souvent le frere cadet, & quelques-uns de leurs camarades. Il y avoit fort peu de voisinage ; la Comtesse ne se soucioit pas extrêmement du commerce des femmes, elles de leur côté ne paroissoient point empressées de vivre avec elle ; tout le monde d'ailleurs étoit persuadé que Mr. de Prévalle la gouvernoit entiérement ; on redoutoit son despotisme, & la dureté apparente de son commerce. Il est à présumer aussi que connoissant la Comtesse susceptible de mauvais conseil, il éloignoit tous les gens capables de lui en donner, soit

par cette raiſon, ſoit par l'appréhenſion qu'elle ne fût tentée de reprendre une maiſon à la ville. Il uſoit de tout ſon pouvoir pour l'empêcher d'aller voir ſes ſœurs à la Rochelle; & elles ſe plaignoient hautement qu'on ne m'eût point encore menée chez elles. Je ne ſais comment tous ces propos parvenoient juſqu'à mes oreilles, mais j'en entendois parfois de très-déſagréables. Ma ſeule conſolation étoit que le blâme ne rejailliſſoit point ſur moi. Je me flattois alors de n'être jamais en butte à aucuns; après avoir vécu au milieu de pluſieurs jeunes gens faits pour plaire, ſans qu'aucun d'eux m'ait plu, j'imaginois pouvoir affronter tous les dangers : un ſeul moment renverſa tous mes beaux projets de ſévérité, & m'apprit à ne plus tant préſumer de moi-même. Ce fut le Cheva-

lier qui me présenta celui à qui il appartenoit de me donner cette leçon : on verra quelle elle fut ; j'étois loin de le prévoir. Mr. de Villemort, Officier dans le même régiment que lui, & allié de la Comtesse, vint le voir ; il nous l'amena. C'étoit un jeune homme d'environ 22 ans, grand, bien-fait, d'une figure agréable avec un maintien honnête, l'air réservé & extrêmement froid ; il parloit peu, s'exprimoit toujours en termes propres aux choses qu'il vouloit dire, & qui toutes me paroissoient très-bien dites. Sans m'en douter, dès cette premiere visite je cherchai à plaire. La Comtesse engagea Mr. de Villemort à passer quelque temps chez elle : je lui vis accepter cette offre avec une sorte de plaisir, que je mettois sur le compte du délassement que j'en espérois. Quelle prudence pourroit prévoir les

malheurs de si loin? A 15 ans on ne peut juger des choses qu'après l'événement, & je n'étois pas faite pour faire exception à la regle générale. Entraînée par le besoin de sentir, séduite par l'extérieur, pleine de confiance dans la droiture de mes intentions, je me livrai toute entiere aux douceurs d'une société que je trouvois charmante. Mr. de Villemort, sur qui je faisois des impressions encore plus vives, devenoit chaque jour plus aimable, du moins il me le paroissoit. Nos yeux, fideles interpretes de nos cœurs, s'étoient déjà dit que nous nous aimions, qu'à peine j'imaginois qu'il me plaisoit: la moindre circonstance développe & éclaire cette espece de sentiment; l'innocence qui le voile ne peut empêcher qu'il ne soit senti: ce fut pour moi l'ouvrage d'un moment. Mr. de Villemort ne me quittoit pas d'une

minute, ſa place favorite étoit toujours voiſine de la mienne. Empreſſé à ſaiſir l'occaſion de ſe déclarer, un jour il amena adroitement la converſation ſur l'amour. Je combattis ſes maximes avec chaleur, j'étalai mes grands principes. Nous nous animâmes tous deux: je geſticulois beaucoup; mon ouvrage tomba: je voulus le ramaſſer; un pied qu'il y mit deſſus lui donna la facilité de me ſerrer la main, & de me dire à voix baſſe: Le moyen d'être d'accord avec vous, & appercevoir tout ce que je vois? J'étois encore baiſſée, je me relevai en rougiſſant: il me fixa, je baiſſai la vue, & je reſtai comme interdite. La Comteſſe penchée ſur ſon métier s'occupoit peu de nous. Mr. de Villemort le remarqua; il ſe rapprocha un peu plus de moi, trouva le ſecret de faire tomber tour à tour mes ciſeaux, mon

mon ouvrage, & d'employer chaque mal-adresse au profit de l'amour. Ses actions & ses discours avoient une expression qui me paroissoit toute nouvelle ; rien de semblable n'avoit encore parlé à mon cœur, je le sentois agité agréablement, & j'avalois à long traits ce nectar dangereux. Ce n'étoit pas le moment de la réflexion, de ma vie je n'avois été si peu tentée d'en faire ; insensiblement je me prêtai à toutes ses agaceries : l'obscurité nous favorisoit ; Mr. de Villemort s'étoit saisi d'une de mes mains, il la serroit, me regardoit tendrement, la laissoit aller pour baiser la sienne, puis me la redemandoit, & ne sachant sous quel prétexte la lui refuser, je la lui rendois : j'étois si loin d'en sentir toutes les conséquences que je regardois tout cela comme un jeu d'enfant, mais

néanmoins un jeu qui laiſſoit une impreſſion d'autant plus flatteuſe, que je ne prenois pas la peine de la définir. Ceux qui diſent que la nature ſupplée à l'art ont raiſon; car au milieu de cet enthouſiaſme, quelque choſe me diſoit que tout n'étoit pas dans l'ordre: Mr. de Villemort avoit beau m'exciter à lui rendre ces tendres démonſtrations; jamais je ne lui ſerrois la mains que pour l'empêcher de l'avancer trop près. Mr. de Prévalle étoit rentré; je craignois plus ſa pénétration que celle de la Comteſſe, quoique cela paroiſſe contradictoire; un certain inſtinct m'indiquoit qu'il devoit y avoir du miſtere dans une action qui ſembloit cauſer un plaiſir très-vif à Mr. de Villemort. J'en goûtai un ſenſible toute cette ſoirée: j'apprenois à jouer au trictrac; les tables ſont ordinaire-

ment étroites, & à moins que de se fuir, il si est aisé de se rencontrer, que Mr. de Villemort me rencontra. Mille propos galants, que le bruit des dez déroboient aux autres, répondoient aux circonstances. L'heure à laquelle il fallut nous séparer, commença à me faire sentir un mouvement d'amertume : ce fut pour moi un jour lumineux, qui dissipa toute espece de nuage, en m'apprenant que j'aimois. Toute la morale de Madame de Renelle vint alors se retracer dans ma mémoire. J'aime très-sûrement, me disois-je ; j'aime un homme, ce ne peut être que de l'amour : après tout ce que m'a recommandé Madame de Renelle ; tout ce que je lui ai promis ; ho je suis un monstre ! il est affreux d'avoir de l'amour ; car ce n'étoit pas dans ce qui s'étoit passé que j'entrevoyois le crime, c'étoit

dans ce que je croyois ſentir. Qui eût pu m'apprendre pour lors que je n'avois qu'un goût aſſez léger pour en être corrigée par l'objet même qui l'avoit fait naître, m'eût rendu un grand ſervice. La vertu allarmée méconnoit juſqu'à la plus petite des ſenſations ; je croyois éprouver une paſſion ſi forte, que je me jettai moitié à genoux, moitié ſur mon lit, & là je fondis en larmes. Etoit-ce des larmes de foibleſſe ? je ne le crois pas, puiſque la candeur ſeule me les faiſoit répandre. Vraiment mécontente de moi-même, je reſtai dans cette attitude juſqu'à trois heures du matin, m'accablant de reproches, & ne pouvant prendre aucune réſolution. Enfin, je me couchai, j'appellai vainement le ſommeil, je fus toute la nuit dans une agitation cruelle ; ſans ceſſe combattue par le deſir de n'ai-

mer plus, & l'impossibilité d'y réussir; mon ame étoit si fort troublée par la crainte, que je ne pus faire aucune réflexion juste.

Levée de très-grand matin, mon premier soin fut d'écrire à Madame de Renelle: je lui devois un détail exact de mon entretien avec Mr. de Prévalle; mais Mr. de Villemort étoit arrivé presqu'aussi-tôt. J'étois dans l'âge où les plaisirs font oublier les devoirs. Disons-le à notre honte, le besoin fait souvent ce que la vertu seule ne produiroit que lentement; il nous ramene vers l'amitié en dépit de l'amour.

LETTRE à Madame de Renelle.

Que vais-je vous mander, ma chere amie, & qu'allez-vous pen-

ser de moi? Au moins soyez indulgente, je suis coupable, je le sais, je le sens, je l'avoue, & je vous en demande pardon avec toute l'effusion du plus vif repentir. Comment ai-je pu oublier que vous deviez être inquiete d'un événement sur lequel je vous avois consultée? Je n'en reviens pas moi-même; il semble que ce soit un songe; hélas plût à Dieu! je n'aurois pas à regretter l'effet d'une cause qui.... ha! ma chere maman, ma bonne & mon unique amie, laissez-moi cacher mon trouble dans votre sein, ouvrez vos bras, tendez une main secourable à une malheureuse innocente, dont le premier égarement est d'être duppe de son propre cœur. De quel front oserai-je à présent paroître devant vous, après tant de leçons, après tant de sages conseils, après tant de soins de votre part

pour me sauver des éceuil? Faut-il que rien de tout cela n'aie pu fructifier dans mon ame! Que les jours ne se ressemblent guere, ma chere amie; hier j'étois guaie, contente, & tranquille, aujourd'hui je suis accablée d'inquiétude, rongée de soucis, & déverée de remords; mais me comprenez-vous? Non il faut, quoi qu'il m'en coûte, vous faire un entier aveu de ma foiblesse. Hé bien, chere maman, oui, il n'est que trop vrai, j'aime, j'en rougis, & malheureusement je n'en puis plus douter. Au moins n'allez pas croire que ce soit Mr. de Prévalle: mais, pauvre innocente que je suis, qu'importe l'objet: une indigne passion peut-elle se justifier d'aucune maniére? Aimer, n'est-ce pas un crime, puisqu'on nous le défend? Cependant, ma bonne amie, je vous jure que j'ai commis ce

crime, ſi c'en eſt un, ſans le vouloir, ſans y penſer, ni même ſans m'en douter. Le Chevalier de.... amena ici il y a environ trois ſemaines Mr. de Villemort ſon ami, & l'allié de la Comteſſe; il eſt jeune, très-aimable; nous ne nous quittions point: d'abord il m'a amuſé; j'ai crû qu'il me diſſipoit, parce que je ne m'occupois plus que de lui. Mais hier au ſoir il étoit lui-même ſi occupé de moi, ſi tendre, ſi expreſſif, qu'il a fait paſſer dans tout mon être une agitation, & des mouvemens que je n'avois de ma vie connus: je me ſuis livrée aux charmes de cette douce illuſion, juſqu'à l'inſtant où nous nous ſommes retirés, & c'eſt en le quittant que la triſteſſe s'eſt emparée de moi. J'ai voulu m'en demander compte, interroger, hélas trop tard, mon foible cœur; je ne vous

dirai point ce qu'il m'a répondu ; mais ce que je sens est si extraordinaire, que ce ne peut être que de l'amour. De l'amour, ma bonne amie, quel monstre ! hé que vais-je devenir, s'il ne dépend pas plus de moi de cesser d'aimer, qu'il ne m'a été possible de n'aimer point. De grace, ayez pitié de votre petite amie, chere maman ; la douleur m'accable au point, que je suis incapable de la moindre réflexion ; & ce qui me semble le plus étrange, quand j'essaye de réfléchir, c'est que je trouve du plaisir à m'affliger : je hais la cause, & je chéris l'effet. Mes larmes me causent une émotion qui me semble préférable à la joie : je ne vois, je n'entends plus rien ; mes soupirs & mes regrets m'affectent délicieusement. D'où vient donc, ma bonne amie, que l'amour, qui doit être le même dans tous les

êtres qu'il anime, s'offre à nous sous des aspects si différents ? Quand je supposois Mr. de Prévalle amoureux de moi, j'étois comme saisie d'horreur & d'indignation, cette idée me révoltoit ; au lieu que dans ma position actuelle, ce n'est pas du sentiment que me montre Mr. de Villemort dont je suis fâchée, ce n'est peut-être même pas de celui qu'il m'inspire, c'est uniquement qu'il y a du mal à l'éprouver.

Je ne sais si je m'explique assez clairement pour que vous puissiez m'entendre, ma bonne amie : le désordre de mon cœur est passé jusques dans ma tête : plaignez-moi, chere maman, & sur-tout ne me retirez point votre amitié.

P. S. J'oubliois de vous rassurer sur la conduite de Mr. de Prévalle ; il m'a juré qu'il n'avoit pour moi

qu'un attachement très-légitime : c'étoit par où je voulois commencer ; vous voyez, mon amie, comme je suis à ce que je fais : mon Dieu quel détestable état !

Soit une suite naturelle qui attache le pardon à l'aveu des fautes, soit l'effet de la satisfaction que procure un doux épanchement, je me trouvai un peu calmée, & j'eus assez de force pour donner quelques soins à ma parure, que je ne pris cependant pas le temps d'achever, sans aller voir si l'on ne se rassembloit pas pour prendre le thé. Mr. de Villemort n'étoit pas encore levé, quelle paresse ! la Comtesse me dit de l'appeller sous sa fenêtre ; il descendit l'instant d'après, nous rougimes mutuellement en nous voyant. J'avois l'air abattue ; Mr. de Villemort m'en demanda la raison. J'ai peu dormi, lui dis-je : c'est donc

un mal commun ici, repartit-il. Trouvez-vous que ce soit une consolation, Monsieur ? Très-certainement il est un sens, me répondi-t-il, dans lequel j'en trouverois une fort grande. Le ton & le regard paroissoient signifier qu'il n'y avoit que moi qui pût la donner, cette consolation ; soit amour propre ou vanité, j'en lisois avec plaisir les assurances. Pendant ce court entretien, Mr. de Villemort avoit trouvé le moyen de me glisser un billet; je contins un peu mon impatiente curiosité, dans l'appréhension que la Comtesse ne se fût apperçue de quelque chose. Les torts font toujours naître les craintes.

BILLET de Monsieur de Villemort.

Il y a deux heures que je vous ai quitté, Mademoiselle, & que je vous cherche comme si votre image pouvoit se reproduire. Depuis trois semaines que j'ai le bonheur d'être auprès de vous, chaque moment porte dans mon ame un sentiment nouveau; envain me suis-je prescrit le silence, mon amour ne connoit plus d'autres bornes que celles du respect : souffrez donc que je me jette à vos genoux, pour vous jurer que je vous adore, que je vous chérirai jusqu'à mon dernier soupir, & que vous seule pouvez combler mes vœux. Laissez-moi vous le répéter mille & mille fois, & daignez ne vous point offenser d'un hommage que la pureté de mes

intentions doit juſtifier à vos yeux. Pourriez-vous me faire un crime d'avoir ſu démêler tout ce que vous valez? étoit-il poſſible que je le découvriſſe ſans être pénétré d'amour & d'admiration? Ha! Mademoiſelle, quels inſtants que ceux que je viens de paſſer à côté de vous ſur ce canapé! ils reſteront à jamais gravés dans mon ſouvenir; ma main preſſoit la vôtre; je me flattois de vous exprimer par ces tendres mouvements une partie des impreſſions que je reſſentois; que n'aurois-je pas donné pour les faire paſſer dans votre ame? je payerois ce bonheur du prix de mon ſang; mais hélas, puis-je y aſpirer ſans témérité? quel mortel oſeroit ſe croire digne de vous!

L'agitation que j'éprouvai en liſant ce billet ne peut ſe peindre. Dix fois je voulus y répondre, dix fois ma

pudeur allarmée me retint, & je lui cédai comme malgré moi. Je reparus au moins plus gaie que le matin, mais Mr. de Villemort avoit l'air inquiet; je compris qu'il s'étonnoit que je ne lui fisse pas de réponse; je m'inquiétai à mon tour de ce qu'il pouvoit en augurer. Mes principes me tirannisoient, je ne voulois point les lui sacrifier; je desirois seulement qu'ils ne fissent pas le malheur d'un homme qui me devenoit plus cher chaque jour. Peu à peu je me familiarisois avec l'image de ce sentiment si redouté; & une attention de Mr. de Villemort suffisoit pour dissiper les tristes réflexions des nuits consacrées au repentir d'avoir fait trop ou trop peu.

Quelques jours s'écoulerent ainsi, sans qu'aucune occasion permît à Mr. de Villemort de me rien dire de par-

ticulier. Mêmes égards, mêmes empressements ; soins chers pour des amants, mais minutieux dans les détails, & qui ne répandoient pas une telle sérénité dans mon ame que je ne fusse très-impatiente de recevoir la lettre de mon amie ; elle arriva enfin.

LETTRE de Madame de Renelle.

Je veux commencer par vous réconcilier avec vous-même, ma chere petite ; je vois d'ici ce cœur simple & vertueux, saisi d'effroi à l'aspect du moindre danger. La modestie vous fait grossir des fautes, qu'une autre que vous chercheroit à pallier. Tout extrême est vicieux, ma chere enfant ; à force de se répeter qu'on est coupable, on s'habitue à croire l'être, & il

il n'en coûte presque plus rien pour le devenir réellement. Tâchez donc de vous rapprocher un peu de la vérité. Que vous aimiez, ce ne seroit pas encore là un si grand crime. Le cœur ne prend congé de personne pour sentir, a dit Madame de Lambert. Tout ce qui est pris dans la nature de notre être, est indépendant de la volonté. Néanmoins pour décider si vous aimez véritablement Mr. de Villemort, il faut attendre que vous le connoissiez un peu mieux. Il est très-vraisemblable, que quant à présent, il ne vous inspire qu'un goût plus fondé sur l'amour propre & la vanité, que sur ce que vous appellez passion. A votre âge, ces méprises sont très-communes : deux jeunes gens se voient, se plaisent, parce qu'ils sont faits pour plaire, & ils croient être amoureux, lorsque sou-

vent ils n'éprouvent encore que le besoin de le devenir. Ma chere enfant, vous entendrez dans toutes les sociétés le nom d'amour retentir sans cesse; il sonne agréablement à l'oreille, cela suffit pour qu'on imagine le sentir. Peu de gens savent que l'amour n'est point un mot, mais un sentiment réel, qui loin d'avilir nôtre ame, lui donne du ressort, l'éleve, l'aggrandit, & nous porte à la vertu, quand nous avons assez d'empire sur nos penchants pour en régler les effets. Aujourd'hui que la corruption des mœurs dégrade tout, qu'on ose nommer amour des commerces infames, que le libertinage a rendu malheureusement trop communs, on est réduit à l'envisager sous un point de vue odieux. Pour moi, ma chere petite, qui ne m'applique qu'à vous cacher soigneuse-

ment les choses qu'il seroit dangereux de vous apprendre, je ne puis me résoudre à vous tromper sur celles que les circonstances me mettent dans le cas de vous réveler. Comme je n'ai point encore vu que l'art d'en imposer sur cet article aux jeunes personnes ait garanti leur cœur d'aucune impression, j'enfreindrai ce préjugé vis-à-vis de vous, & ne craindrai point de vous dire, que l'amour n'a rien de vil à mes yeux; mais en même temps il est si peu d'hommes susceptibles de délicatesse, que sans m'expliquer davantage, je vous recommanderai toujours d'éviter les pieges qu'ils pourront vous tendre. Tôt ou tard on se repent de les avoir écoutés; plus encore de s'être laissées convaincre. Chaque victime de leur vanité pourroit, en vous en fournissant l'exemple, vous servir de préservatif, si

toutes fois on ſavoit apprécier ſes vertus & ſes foibleſſes, avant qu'elles aient été miſes à l'épreuve. Je vous l'ai ſouvent répété, ma chere enfant; l'expérience des autres, n'eſt qu'un miroir qui réfléchit les objets, la nôtre les réaliſe: ceci emporte avec ſoi une diſpoſition bien entendue vers l'indulgence. Réduiſez-la en pratique pour tout ce que vous reconnoîtrez ne pas être vice dans vos ſemblables; gardez vous-en ſeulement par rapport à vous-même. On ne ſauroit trop s'accoutumer à ſe juger à la rigueur; ſoyez honnête dans vos actions, comme dans vos principes; que le témoignage intérieur vous ſoit auſſi précieux que les ſuffrages du public: alors vous ne ferez rien en ſecret, que vous ne vouliez avouer à la face de l'univers, & vous n'aurez beſoin d'autre ſurveillant que

de vous-même. C'eſt vraiment la regle la plus ſûre ; vous ne me mandez rien qui puiſſe me faire préſumer que vous vous en ſoyez écartée, ainſi, ma chere petite, ſi malheureuſement vous aimiez, je vous trouve plus à plaindre que coupable .... En ſuppoſant des hazards imprévus, gardez-vous de l'avouer.

Adieu, aimable & ingénue enfant, j'oublie de bon cœur votre petite négligence, vous l'avez ſentie. Je ſuis bien aiſe que Mr. de Prévalle n'ait pour vous qu'un ſentiment légitime ; l'épithete n'eſt pas ſi mal rencontrée.

J'ai très-bien entendu votre derniere queſtion ſur les différents aſpects ſous leſquels ſe préſente l'amour, ſelon les différents objets qui nous en offrent les témoignages. Voilà bien, je crois, ce que vous aviez voulu dire,

ma chere petite ; le moment de satisfaire votre curiosité ne presse point encore. J'ai pour principe de ne jamais développer la connoissance des choses qui pourroient exciter quelques sensations dans un cœur neuf, avant que la nature n'en indique l'évidente nécessité : c'est une mere sage, qu'on se trouve bien de suivre dans ses progressions. D'ailleurs l'ignorance sur cette matiere est fille de l'innocence, & l'innocence est en vérité une belle chose. Conservez bien ce précieux trésor, ma chere enfant.

Cette lettre ranima mon courage. Je n'en étois pas moins persuadée que j'aimois ; mais Madame de Renelle venoit de m'apprendre que le sentiment étoit indépendant de nous, ce m'étoit un grand soulagement : je pouvois donc encore m'estimer, & jouir du plaisir d'être avec Mr. de

Villemort sans me croire coupable, puisqu'il n'y avoit que l'intention qui fît le crime, & que la mienne étoit droite. Que l'amour quel qu'il soit est ingénieux! tout le sert pour parvenir à ses fins. Je partis de-là pour me faire une petite morale douce & commode. Aimer, être aimée, me l'entendre dire, ne rien répondre, & sur toutes choses ne rien accorder, tel fut le plan que je me formai, très-aisé dans la spéculation, mais d'une difficulté extrême dans la pratique. On ne voit pas tant d'objets à la fois, il n'appartenoit qu'au temps de me les découvrir. Je fus en avant sans rien changer à ma conduite, & Mr. de Villemort ne négligeoit pas de mettre toutes mes erreurs à profit. Le Chevalier vint une belle matinée avec ses freres lui proposer une partie de chasse: j'étois ce jour-là mieux

que les autres; j'avois repris mon air guai & naturel. Tous ces jeunes gens s'empressoient à me faire leur cour: Mr. de Villemort s'en allarma; & dans le tumulte des préparatifs de la chasse, il trouva le moment de me demander auquel du Chevalier, ou de son frere cadet, je donnois la préférence? Je n'en ai pour l'un, ni pour l'autre, repondis-je; cependant reprit-il, dans votre enfance, vous vous étiez chers l'un à l'autre, & il paroit s'en souvenir. Belle imagination, lui dis-je; pour moi, qui ne le croit, ni ne le desire, je n'apperçois rien. Que ne puis-je aussi ne rien craindre, Mademoiselle, poursuivit-il! vous laissez tout à desirer. Ha! qu'hier j'étois bien plus heureux! quelle maudite chasse! Daignerez-vous penser à moi de tout ce jour, que je vais passer loin de vous? Je me levai sans lui ré-

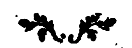
pondre, & fortis très-mécontente de fa jaloufie. Hé pourquoi! les hommes font bien étranges! Lui ai-je dit que je l'aimois; lui ai-je promis de n'en point aimer d'autre? En vérité, ce ton eft fort fingulier. Ce raifonnement fait, je voulus rentrer; j'entendis que le Chevalier plaifantoit Mr. de Villemort fur fa trifteffe. Es-tu déjà fubjugué, lui demandoit-il? Ma foi, Mademoifelle de Mofan eft aujourd'hui très-jolie; à ta place, j'aurois auffi bien de la peine de la quitter. Elle eft également bien à mes yeux tous les jours, répondit-il, & ils doivent être tous égaux pour qui n'a point de prétentions. Ce difcours froid piqua ma vanité; j'affectai néanmoins un air libre, & parlai à tout le monde, excepté à Mr. de Villemort, qui partit fans tourner à peine les yeux fur moi.

Je paſſai tout le jour dans une contradiction perpétuelle avec moi-même; en proie à mille réflexions, pas une ne ſe ſuivoit. Ne ſachant que faire, je propoſai la promenade d'aſſez bonne heure à la Comteſſe : c'étoit abréger le retour des Chaſſeurs, en allant à leur rencontre. Nous trouvames effectivement Mr. de Villemort, qui dévançoit les autres de plus d'une lieue; je ne ſais comment cela ſe fit, nous ne penſames pas à nous bouder. La Comteſſe folâtroit avec moi, me jettoit imprudemment de la terre ſur le col; elle tomboit dans mon corps, il faloit bien l'en retirer, & ce ne pouvoit être avec toute la décence que j'aurois deſiré. Mr. de Villemort s'en amuſoit prodigieuſement; ſes yeux s'animerent : je priai la Comteſſe de ceſſer ce jeu, ſans pouvoir détourner les regards de Mr. de

Villemort, dont le feu, & l'attendrissment tout ensemble, dévoiloient une forte impression. Il s'obstina, enfin je lui souris, & d'honneur uniquement par pur embarras. Ceci n'échappa pas à la Comtesse, que rien pour lors ne distrayoit de nous : elle nous examina plus sérieusement, & remarqua une infinité de choses, qu'il étoit étonnant qu'elle n'eût pas encore vues. Le soir elle me reprocha doucement mon peu de circonspection. J'avois pris de l'empire sur elle, & elle craignoit d'autant plus de m'offenser, que je lui semblois nécessaire pour maintenir la paix entre elle & Mr. de Prévalle, que ma présence forçoit à des ménagements, auxquels je n'aurois pas souffert qu'il manquât : de sa vie elle n'en avoit mené une si douce. Mais je m'écarte de mon sujet, j'en étois aux plaintes de la

Comtesse. Qu'ai-je donc fait de si déplaçé, lui demandai-je? Vous souffrez que Mr. de Villemort vous regarde sans cesse, & vous lui souriez avec l'air de la satisfaction. Je souffre, lui repondis-je, ce que je ne puis empêcher: au reste, je crois qu'il ne pense guere à moi, & j'espere que vous ne me soupçonnez pas d'être capable de m'oublier en rien. Elle ne m'en parla plus, & très à tort elle n'en parut pas fort inquiete. Mr. de Prévalle, avec qui elle avoit eu une longue conversation le soir, me joignit le lendemain, & m'avertit en ami, que la Comtesse se plaignoit de moi. Vous êtes jeune, me dit-il, vous ne sentez les conséquences de rien: je doute fort que le moment où je vous ai prédit que l'esprit seroit la duppe du cœur, ne soit arrivé. Mr. de Villemort est con-

venu avec moi qu'il vous adoroit ; ſes vues ſont ſûrement très-honnêtes, & je lui ai promis de les ſeconder. Mais la Comteſſe n'eſt point femme à rien ſacrifier pour votre bonheur : conduiſez - vous donc en fille deſtinée à obéir, & évitez de diſpoſer de votre cœur, avant qu'elle ait donné votre main. Cet avis, en jettant un trouble infini dans mon ame, me rendit un peu plus circonſpecte. Mr. de Villemort devint auſſi rêveur que moi ; nous devions être pour les ſpectateurs de-très ennuieux perſonnages. Toujours obſédé & ſuivis, ne pouvant me parler, il prit le partit de m'écrire un ſecond Billet, qu'il me donna le ſoir à la promenade.



BILLET de Monsieur de Villemort.

Que dois-je penser, Mademoiselle, des nuages qui couvrent cette jolie phisionomie ? Malgré votre attention à me dérober vos regards, j'apperçois souvent vos yeux se remplir de larmes ; aurois-je eu le malheur de vous déplaire ? Seroit-ce moi qui vous aurois causé involontairement quelques peines ? Je brûle du desir de l'apprendre, néanmoins je ne vous le demande qu'en tremblant : ma main peut à peine tracer ces caracteres ; mon ame est agitée par mille mouvements divers ; l'amour & la crainte y élevant des combats qui la déchirent tour-à-tour. Dieux, definissez donc tout ce que j'éprouve ! pour moi je ne suis plus capable que de sentir.

Au moins si je pouvois me flatter de vous inspirer un peu de pitié ; mais non, vous me lirez froidement, vous ne me répondrez pas. Qui sait seulement si vous me lirez! Hélas! quelquefois j'ose pourtant imaginer que.... qu'allois-je dire? Mon fol espoir m'égare. Hé non, il n'est que trop vrai, vous ne m'aimez point! Quand vos yeux s'attendrissent, c'est par le sourire; ils peignent la sérénité de votre ame, sa bonté, sa candeur, peut-être sa sensibilité : mais quelle sorte de sensibilité! Qu'elle est froide en comparaison de la vivacité de mon amour! oui, Mademoiselle, de mon amour, & de l'amour le plus pur qui fût jamais. Ne jugez pas de moi d'après l'idée qu'on donne de mon sexe aux jeunes personnes du vôtre ; ne jugez pas même de mes sentimens par mes expressions, elles sont trop foibles.

Liſez plutôt au fond de mon cœur; voyez-y l'eſtime, le reſpect que vos vertus y ont imprimés. Que le plus malheureux des hommes à vos genoux, ait quelque droit à votre compaſſion. Songez qu'un ſeul regard peut décider de mon ſort; me refuſerez-vous inhumainement un mot, un ſeul mot? Qui vous arrête encore, que craignez-vous? S'il eſt néceſſaire, je vous promets de vous rendre votre Billet... Moi, je vous le rendrois: j'ai pu vous le propoſer: vous pourriez croire avoir beſoin de cette inſultante précaution! ha ne m'écrivez plutôt pas: cependant, je ſuis prêt à ſuccomber ſous le poids qui m'accable. Hé bien, j'en mourrai; n'importe, à quelque prix que ce ſoit, ordonnez je jure d'obéir.

Je ne pus retenir mes larmes en liſant ce Billet. Je le relus cent fois avec

avec de nouvelles émotions, dont je me demandois toujours compte en vain. Qu'on eſt à plaindre, me diſois-je, d'ignorer même ce que l'on ſent ! Ho, Madame de Renelle, que vous êtes cruelle de ne vouloir pas mieux ſuppléer à mon inexpérience. J'aurois donné tout au monde pour pouvoir la conſulter. Devois-je répondre à Mr. de Villemort ? Le cœur m'y portoit ; mais les conſeils de cette digne amie mettoient mes deſirs & ma volonté dans une contradiction perpétuelle : cependant, qu'alloit devenir Mr. de Villemort, ſi je m'obſtinois à un ſilence rigoureux ? Après mille & mille réſolutions auſſitôt changées que priſes, j'eſſayai de concilier l'amour avec mes devoirs. Madame de Renelle m'avoit défendu l'aveu, je m'en abſtins : j'écrivis dix Billets ; mécontente de tous, je me

décidai enfin pour celui-ci, dont je regrettai l'ambiguité l'inftant d'après.

REPONSE au Billet de Monfieur de Villemort.

Raffurez-vous, Monfieur, vous n'avez rien fait qui puiffe me déplaire : je fuis trifte, il eft vrai ; j'ai des peines : hé qui n'en a pas ? chaque état ne porte-t-il pas avec foi les fiennes ? Il ne feroit pas généreux de ma part de confentir à vous les faire partager. D'ailleurs, dois-je rien avoir de commun avec quelque homme que ce foit ? Tout me dit que non ; & je fuis attachée à mes principes. Si je les tranfgreffe un peu dans ce moment-ci en vous écrivant, c'eft pour vous inviter, Monfieur, à reprendre votre tranquillité ; vous troubleriez la

mienne en me répétant davantage que je cause votre malheur.

P. S. Je m'en rapporte à vos soins pour brûler ce billet.

Mr. de Villemort, qui vraisemblablement comptoit sur une réponse, me facilita le moyen de la lui remettre ; il parut transporté, & sortit à l'instant. Moi qui croyois avoir assez bien déguisé mes véritables sentiments, pour qu'il fût convaincu de mon indifférence, j'appréhendois le retour. J'ignorois que les hommes doutent rarement de leurs succès auprès des femmes, & que leur vanité les préserve toujours d'un désespoir, qu'ils ne mettent en avant que pour servir d'amorce aux duppes. Hélas! j'étois bien dans l'âge de l'être! hé combien ne l'aurois-je pas été sans le secours de Madame de Renelle? Je lui fis part du surcroit d'embarras dans

lequel je me trouvois. J'aurois bien voulu qu'elle pût guider tous mes pas : je ne hazardois jamais la plus petite démarche, qu'avec toutes les craintes qui accompagnent l'incertitude.

LETTRE à Madame de Renelle.

Que vous êtes bonne, ma chere Maman, & que votre maniere d'envisager mes fautes feroit consolante, si chaque jour ne m'exposoit pas à en commettre de nouvelles ! Qu'il est affreux d'être livrée à soi-même, quand on manque d'expérience pour se conduire ! Si j'étois près de vous, ma bonne amie, je prendrois votre main & je marcherois en aveugle. Ici je n'ai personne à qui me fier, & je me défie peut-être de moi autant que

des autres. Comment ferai-je pour ne point m'égarer? Aujourd'hui je vous consulte sur une circonstance délicate; demain il en surviendra une plus embarrassante; & vos conseils arriveront lorsqu'il ne sera plus temps. Le trouble où me jette cette position est inexprimable. Ha! ma bonne amie, vous ne voulez pas croire que j'aime & que je suis aimée; mais sûrement je ne me trompe point. Mr. de Villemort m'a juré l'un, & tout me certifie l'autre. Je n'ose plus lever les yeux sur lui; néanmoins nos regards se rencontrent sans cesse. Il ne fait pas un pas que je n'aye peur de le perdre; je suis attentive au moindre de ses gestes. Il doute pourtant encore de mes secrettes intentions: tantôt je m'en félicite, d'autres fois je m'en afflige, tout me tourmente, tout m'inquiete, tout m'émeut: qu'est-ce

donc, chere Maman, que ces mouvements-là ? S'ils ne sont pas l'effet de l'amour, à quoi en attribuer la cause ? D'où vient aussi que des larmes d'attendrissement ont coulé involontairement sur mes joues en lisant les Billets que je vous envoye, & que machinalement je les ai couverts de baisers ? Je m'étois fait une violence extrême pour ne pas répondre au premier, mais il m'a été impossible de résister au second. Ma bonne amie, il seroit tombé dans un désespoir dont l'image m'a effrayée : j'ai pensé qu'il m'étoit permis d'éviter un dernier malheur. Vous verrez que malgré tout, j'ai affecté un froid glacial, & que j'ai fort insisté sur ce qu'il reprît sa tranquillité. Cependant quelque chose me reproche d'avoir écrit à un homme, auquel il y a apparence que je n'appartiendrai

jamais, car Mr. de Prévalle m'en a prévenu, sans doute de la part de la Comtesse ; ainsi je ne dois rien tant désirer que le repos & le départ de Mr. de Villemort. Mais, chere Maman, faut-il tout vous avouer ? mon cœur n'est pas de moitié dans ce souhait : je sens que c'est un effort de raison auquel il souscriroit avec peine. Est-il donc en nous deux facultés intellectuelles ? l'une qui veut, & l'autre qui ne veut pas : en vérité je m'y perds. De grace, ma chere Maman, ma bonne & unique amie, ayez compassion de mon ignorance ; pardonnez mes foiblesses, & aidez-moi à approfondir ce qui se passe dans mon ame. Je crois toutes mes intentions pures ; mais cela ne peut suppléer au défaut de lumiere pour diriger les actions. Tendez, chere Maman, une main secourable à votre

pauvre petite amie, elle se jette dans vos bras.

Le temps s'écoule vîte. Il y avoit déjà quelques mois que Mr. de Villemort étoit à la campagne : Madame sa mere le redemandoit ; autre sujet de douleur inséparable de l'amour, à quelque degré que l'on soit épris. Aucun hazard imprévu n'avoit encore été assez long pour donner à Mr. de Villemort la facilité de s'expliquer. A force de le chercher, il s'en présenta un. Quoique sans doute il l'eût desiré, il ne le soutint qu'avec un embarras extrême, & je n'étois pas payée pour le rassurer. Seul avec moi, il porte une main tremblante sur les miennes, les serre & les baise pendant plusieurs minutes. Nous restons en silence : enfin, d'un son mal articulé, il me dit : Seriez-vous sans pitié, Mademoiselle ? Le désordre dans lequel je

parois auprès de vous ne suppléera-t'il pas au défaut de mes expressions? Non, il n'en est pas qui puissent vous rendre tout ce que vous m'inspirez: ce que je sens, n'a jamais été senti; amour, sentiment, respect. Je réunis en moi autant de sensations différentes, que vous réunissez de charmes, & que vous exprimez de vertus:... Il auroit encore pu parler long-temps ou se taire, sans que je l'eusse interrompu. Quoi, Mademoiselle, vous ne m'accorderez pas un mot, un regard? Je dois vous quitter demain; voudriez-vous me laisser dans cette cruelle incertitude? Daignez au moins m'assurer que vous penserez quelque fois à l'homme du monde qui sait le mieux vous adorer & vous chérir. J'avois osé me flatter...... Hé de grace, Monsieur, on vient; que voudriez-vous qu'on pensât? Vos attem-

tions m'attirent une quantité de reproches. Faut-il que ce soit moi qui vous fasse observer les ménagements que vous devez garder ; s'il est vrai que vous ayiez envie de me revoir. Ha *si cela est vrai* !. Quelques larmes coulerent de ses yeux ; pour moi, j'avois le cœur si serré par la contrainte que je m'imposois, qu'à peine parus-je sensible. La Comtesse entra ; heureusement, il faisoit fort obscur. Je m'efforçai de rire avec elle, pour donner à Mr. de Villemort le temps de se remettre, & nous passames cette soirée le plus tristement possible.

La nuit ne fut pas fort tranquille, désespérée d'un départ aussi précipité, comblée de la certitude d'être aimée, je me rappellai sans cesse les expressions de Mr. de Villemort ; je me reprochai le froid & l'ambiguité de

mes réponſes, mes éclats de rire avec la Comteſſe: d'autres fois je craignois d'en avoir trop dit, & j'éprouvois que les amants qui ne ſont pas d'accord entr'eux, ne peuvent jamais l'être avec eux-mêmes. Tour-à-tour je déteſtois & chériſſois le fatal moment qui avoit produit cette rencontre: le lendemain nous en procura une autre. Ne ſerai-je pas plus heureux aujourd'hui, me dit Mr. de Villemort; ne prononcez-vous point ſur mon ſort autrement que par des leçons & des éclats de rire....? Aſſûrément, lui répondis-je, mes ris n'avoient aucun rapport à vous, vous auriez tort de vous en offenſer.

Si ce n'étoit pas votre intention, reprit-il, apprenez-moi donc, Mademoiſelle, quel ſens je pouvois y donner: mais non, je le vois, vous n'avez rien à m'apprendre. Je ne vous

parle pas du Billet dont vous m'avez honoré : quelque sujet que j'aye de me plaindre de sa froideur, je n'ose pas murmurer contre des principes que vous chérissez ; je ne cherche pas même à les détruire, je n'ambitionne que votre confiance. Ses regards étoient si tendres dans ce moment, que malgré moi je parus un peu émue. Seroit-ce vos préjugés, me demanda-t-il, qui vous prescrivent encore ce silence obstiné ? sans eux, je suis sûr qu'avec une aussi belle ame, vous n'auriez pas la dureté de refuser un mot qui peut faire un heureux..... Hé bien, Mademoiselle, pour vous prouver combien je respecte votre maniere de penser, combien je vous adore, je fais le sacrifice de ce mot que mon amour avoit droit d'attendre ; je ne vous en parlerai plus : dites-moi seulement....

promettez-moi de vous souvenir pendant mon absence du malheureux que vous voyez à..... A mes pieds! ha je ne le souffrirai pas, lui dis-je; votre amour propre vous manque bien mal-à-propos; vous n'êtes pas fait pour qu'on vous oublie si vîte. Ne comptez-vous pas revenir? Oui assurement: que ferois-je loin de vous? Vous vous dissiperiez: les femmes que vous allez voir sont aimables. Elles pouvoient l'être à mes yeux, me dit-il, avant que j'eusse le bonheur de vous connoître; mais a présent, grand Dieu! mon cœur n'est-il pas à vous pour jamais? Pour jamais... Hé, répétez donc avec moi les mots qui précedent: sans eux, ce *jamais* que vous prononcez ne signifie rien. Où est donc, lui dis-je, ce beau sacrifice dont vous vous pariez tout à l'heure?

dité, & au travers d'un embarras presque aussi grand que le mien, il m'a fait les plus vives protestations de tendresse; il m'a pressé à genoux de lui accorder un mot..... un regard. Je me sauvé de ce pas en le priant de s'observer davantage; & la Comtesse entre..... Mais, chere Maman, je me suis encore rencontrée ce matin tête à tête avec lui, & personne n'est entré..... Il m'a renouvellé ses serments, ses instances, &c. Malgré tous mes efforts, je n'ai pu résister au plaisir de l'assurer que.... ha, ma bonne amie, j'ai osé l'assurer que je ne l'oublierois pas! Je lui ai demandé quand il reviendroit... il m'a serré la main... je lui ai laissé prendre un baiser. Pourquoi faut-il que des moments si doux se payent si cher? Actuellement je suis dévorée de remords, de regrets & de repentir,

pentir; voyez-les dans toute leur étendue, chere Maman, & daignez me plaindre si je ne me suis pas tout-à-fait rendue indigne de votre amitié.

Pour comble de malheur il est parti... Oui, Mr. de Villemort est parti... très-satisfait en apparence, & moi déséspérée en effet. Je ne pourrois pas bien vous dire ce qui l'emporte dans mon ame, ou de la douleur, ou du repentir. Ha, ma chere Maman, je vous en supplie pour mon honneur: croyez que c'est le repentir. D'ici à ce que je reçoive de vos nouvelles, je ne cesserai d'être mal avec moi-même: que cet état est dur, & qu'on est à plaindre quand la conscience fait des reproches. Vos vertus vous ont préservé de ce supplice, ma bonne amie, ainsi vous ne pouvez en avoir qu'une idée vague; mais je vous assure qu'il est tel que

je n'admets pas de plus grande punition.

Qu'est devenu le temps, cet heureux temps, où je vivois sous vos yeux dans un asyle paisible, loin de ces vains plaisirs que suit toujours de près l'amertume, ou qui laissent un si grand vuide dans le cœur? Alors vous nourrissiez le mien de préceptes sages; je les goûtois, je les aimois, je me flatois de les suivre; jamais je ne sortois d'auprès de vous que je ne me trouva meilleure & plus disposée à faire le bien. Que j'étois heureuse! à présent, hélas, que suis-je? ma bonne amie, je ne puis y songer, tout m'accable à la fois, & si vous ne venez à mon secours tout est perdu.



RÉPONSE *de Madame de Renelle.*

Vos deux lettres me parviennent presque en même temps, ma chere petite ; la derniere m'afflige un peu ; vous avez des torts réels, mais vos regrets me sont caution que vous suivrez un autre fois plus exactement mes conseils ; ainsi je ne vous gronderai pas bien sévérement de l'oubli où vous les avez mis. Exiger l'infaillibilité à votre âge, ce seroit mal connoître le cœur humain, ou vouloir en imposer ; & la vérité seule a des droits sur un caractere comme le vôtre. Il n'y a que les ames viles qu'on mene par la crainte. Il faut savoir montrer aux autres la vertu douce & aimable quand on veut la leur faire pratiquer ; mais pour ré-

pondre avec ordre à tout ce que vous me marquez, je vais vous suivre. La naïve simplicité de vos aveux est très-bonne à examiner.

Je sens combien votre position est délicate, ma chere petite; vos malheurs sont communs à toutes les jeunes personnes dont les meres sont peu surveillantes & peu capables. Une mere devroit être la meilleure amie de sa fille, son guide, son appui & sa confidente. C'est par la confiance & la tendresse qu'on gouverne les ames sensibles & qu'on les ramene vers le bien. Je ne puis vous tenir lieu de tout cela que très-imparfaitement, ma chere enfant; cependant écoutez-moi, & vous pourrez tirer quelque parti de vos fautes en fuyant le danger.

Vous vous efforcez en vain d'apprécier les mouvements qui vous agi-

tent ; vous voulez tout rapporer à l'amour, & en vous persuadant que vous avez une grande passion dans le cœur, vous vous autorisez insensiblement du pouvoir illimité qu'on lui admet pour excuser les foiblesses d'un simple penchant. Ce n'est pas là le moyen d'éviter les écueils ; au contraire vous y tomberiez immanquablement, & rien ne vous excuseroit, aimable enfant ; parce qu'il n'est pas si difficile que vous vous l'imaginez, de surmonter les goûts passagers.

Je ne trouve dans tous vos détails qu'une forte disposition à l'amour, qui vient autant du besoin de remplir votre cœur, que de l'amabilité qu'offre à vos yeux Mr. de Villemort. Le véritable sentiment, puisqu'il faut enfin vous le dire, ma chere petite, est fondé sur une base plus solide. Des rapports d'esprit, de mœurs,

de caractere & de maniere de penser, le font naître : il s'établit par l'estime, il se fortifie par la confiance ; & à mesure que ces liens se resserrent, il devient passion exclusive. On ne voit, on n'entend que par le cœur ; les plus petites choses occupent, les plus importantes ne distrairoient pas un amant du plaisir de former un chiffre qui lui retraceroit le nom de son amante enlacé avec le sien. L'univers entier est moins qu'un grain de sable pour celui qui aime. L'amour, ha, ma chere enfant, ne croyez pas que l'amour soit une étincelle qu'une même cause produise, reproduise, & anéantisse tour à tour ; c'est un feu divin qui brûle chaque jour d'une ardeur nouvelle, il revivifie notre être, il semble en multiplier les facultés, il rend généreux, humain & envieux d'exercer toutes les vertus, parce que

toutes tiennent à la bonté de l'ame dont l'amour dilate les ressorts. Alors il n'est plus de sacrifices qui coûtent, mais aussi il n'en n'est point qu'on exige, dès qu'ils peuvent blesser l'honneur ou la gloire d'un autre soi-même : retenez bien cette maxime, c'est une vraie pierre de touche ; car la délicatesse est l'essence du sentiment.

Voilà, ma chere petite, ce qu'étoit l'amour dans le vieux temps, quand les mœurs étoient encore simples & pures, & que les hommes conservoient un fonds d'honnêteté dans le cœur ; peut-être qu'il n'existe pas aujourd'hui dix personnes sur la surface de la terre qui puissent dire le connoître : il faut l'avoir éprouvé pour imaginer la force de ses effets ; on ne le définit jamais bien qu'on ne le sente, & on ne peut guere le sentir à quinze ans ; chaque âge a des sensations

que les connoiſſances développent. Heureuſes les femmes qui ſavent de bonne heure les modifier par des principes. Vous feriez de ce petit nombre, ma chere enfant, ſi vous vouliez bien vous laiſſer convaincre que les paſſions ſont encore aſſez loin d'avoir priſe ſur vous ; elles ne parleront que trop tôt ; ne cherchez pas à les dévancer. Voyez votre penchant pour ce qu'il eſt, il dénote une pente naturelle au deſir de plaire, & un attrait vers la ſenſibilité. Triomphez-en, en évitant tout ce qui le flatte. Défaites-vous de ces billets de Mr. de Villemort, dont malicieuſement vous ne m'avez envoyé que les copies. Quant à celui que vous lui avez écrit, quelque motivé qu'il ſoit, un homme vain (ils le ſont tous du plus au moins) peut y comprendre ce que vous n'avez pas prétendu dire ; ainſi

gardez-vous de récidiver. Il n'eſt jamais permis à une fille bien élevée de donner des preuves parlantes de ſa confiance à un jeune homme dont l'étourderie peut nuire à ſa réputation, ou un mauvais procédé la perdre d'honneur. Rien n'eſt tel que de conſerver ſon indépendance. Les hommes profitent de tout pour étendre leur empire, & ils ne négligent pas, comme vous avez vû, de s'arroger des libertés, car ce que vous aviez répondu à Mr. de Villemort, n'étoit point aſſez déciſif pour l'autoriſer à prendre un baiſer. Fuyez, ma chere enfant, fuyez ces rencontres, ces têtes-à-têtes, ces familiarités qui corrompent tôt ou tard l'innocence, promettez-moi de les fuir, tenez parole, & je vous réponds du reſte; ſongez que dès-lors que la Comteſſe n'approuve pas les vices de Mr. de

Villemort pour le mariage, vos liaisons avec lui vous attireroient une infinité de peines intérieures, & de chagrins cuisants au déhors.

Adieu, ma chere petite ; tirons le rideau sur le passé ; suivez mes conseils, le calme ne tardera pas à renaître dans votre Cœur.

LETTRE de Madame de Renelle.

Votre lettre me rend une nouvelle vie, chere Maman ; elle ranime mon courage & semble porter des lumieres consolantes dans mon ame. Que ne m'avez-vous fait plutôt le portrait du véritable amour, je n'aurois pas dû être soumise à son empire, & vous m'auriez épargné bien des inquiétudes dévorantes. Non, ma bonne amie, à ces traits je ne me reconnois point ;

ce que j'éprouve eſt bien moins abſolu. Il faut, comme vous le dites, que ce ne ſoit qu'un ſimple penchant, car je ne puis me rendre raiſon de ce qui m'entraîne. J'eſtime M. de Villemort; ſans avoir d'autre certitude qu'il ſoit eſtimable, je l'aime uniquement parce que je le trouve aimable. J'ignore ſi j'aurois confiance en lui; nous ne nous ſommes vûs que des inſtants ſeuls, & il faudroit des heures, peut-être des jours & des années: Ainſi ma bonne amie, ce n'eſt point-là de l'amour. Vous me raſſurez beaucoup; cependant je ſens bien quelques-unes des choſes que vous définiſſez: par exemple, rien ne m'eſt ſi cher que l'image de M. de Villemort; je relis ſouvent ſes billets; je prends un plaiſir extrême à être par-tout où il a été. J'en goûterois beaucoup à former des chiffres ſi j'en ſavois faire; j'ai

même essayé, mais tout cela n'est qu'un attrait sans fondement solide ; j'en conviens & je ne cesse de m'en étonner ; car je vous ai entendu dire, chere Maman, qu'il n'y avoit jamais d'effet sans cause. Au surplus j'essaierai de ne plus y songer ; c'est à moi de me taire & de vous écouter : oui, ma bonne amie, je vous promets une obéissance aveugle quoi qu'il m'en coûte. Je commence par vous sacrifier ce qu'il me reste de M. de Villemort ; je le fuirai soigneusement ; mais après cela, si j'aime encore, vous vous souvenez, chere Maman, que vous m'avez répondu de tout. Adieu, ma bonne amie, on vient m'interrompre.

P. S. Je ne savois, chere Maman, qui venoit troubler le plaisir que je goûte à m'entretenir avec vous ; c'est une Madame Dubois, femme de

l'Intendant de la Comteſſe, une très-bonne perſonne & bien obligeante; il ſemble qu'elle s'intéreſſe à mon ſort. Je fus d'abord ſurpriſe de l'air du myſtere qu'elle mit dans ſa viſite; elle me demanda à pluſieurs repriſes pour quoi j'étois ſeule... Où étoit tout le monde...? elle regardoit de tout côté, elle écoutoit attentivement ſi elle n'entendoit perſonne; je ne comprenois rien à tout cela; mais toujours en défiance vis-à-vis de tout ce qui entre ici, je n'oſois lui faire de queſtions. Enfin elle tira une lettre de ſon porte-feuille: voilà Mademoiſelle, m'a-t-elle dit, ce qui m'amene; je ſerois venue plutôt, ſi je n'avois craint de paroître ſuſpecte; car j'imagine que vous attendez impatiemment des nouvelles qui me ſont fort recommandées. Je rougis juſqu'au blanc des yeux, & je pris la

lettre en tremblant : qui vous l'a donc donnée, lui demandai-je, Mademoiselle : elle m'est venue par la poste ; on me prie de vous la remettre en main propre, on ne signe pas, il n'y a pas même d'adresse, comme vous voyez, mais sûrement vous vous doutez bien de qui.....? Le timbre étoit de Poitiers : Je me doute de très-peu de chose, repris-je ; j'ai peu de connoissance dans ce pays-là... je ne vous suis pas moins obligée de votre attention.

Je tournois la lettre dans mes doigts tout en lui faisant mes remercimens... Lisez-là donc, me dit-elle. J'entrevis qu'un mouvement de curiosité pouvoit bien entrer dans ses sollicitations ; je l'assurai que je préférois de causer avec elle ; alors elle s'en fut.

Vous devinez bien, ma bonne amie, que c'est encore Mr. de Ville-

mort dont il est question, j'en suis fâchée; car je ne voulois plus m'occuper de lui; cependant vous voyez combien il est tendre, aimable & honnête; voici sa lettre; vous me marquerez ce que vous voulez que je fasse; en vérité je ne l'ai lue que cinq à six fois; vous ne me gronderez pas pour cela, chere Maman, puisque je renonce au plaisir de la lire davantage.

LETTRE de Monsieur de Villemort.

Que le sort est cruel de m'avoir séparé de vous, ma chere amie; de grace permettez-moi de vous donner ce nom, il sera au moins un diminutif de celui pour lequel je sacrifierois bien tout ce que je posséde. Hé, qu'est-ce en effet que le bien, les

honneurs, les richesses sans le cœur de ce qu'on aime ? si tous ces vains trophées pouvoient avoir quelque prix, ce seroit.....mais je le répéterai sans cesse : Qui oseroit se croire digne de vous ? Ha, ma chere & mon unique amie, en m'éloignant des lieux que vous habitez, j'ai tout perdu ; j'y ai laissé la portion la plus précieuse de mon être. Je sens qu'il n'est plus de bonheur pour moi là où vous n'êtes pas. Les tendres embrassemens d'une mere, les touchantes caresses d'une sœur, les vives marques d'attachement d'une famille entiere ne peuvent adoucir la douleur qui m'accable ; elles irritent ma sensibilité & ne l'excitent pas. Je n'existe plus que pour vous & par vous. Ho, mon amie, quelles impressions vos traits ont fait sur mon ame ! quels caracteres inéfaçables vos vertus ont

gravés

gravés dans mon cœur! que ne pouvez-vous y lire, vous verrez que la ſincérité de l'hommage qu'il vous offre à toutes les minutes du jour, eſt auſſi pur que vous êtes honnête & vertueuſe! vous ceſſeriez de vous allarmer; vous banniriez des craintes que je ne mérite pas; & peut-être, hélas! .... ma chere amie, pardonnez-moi un foible eſpoir, lui ſeul me ſoutient dans mon malheur.

Je ne me rappelle pas ſans un vif tranſport le moment avant celui où je vous quittai: j'étois à vos genoux, je croyois voir dans vos yeux un peu d'attendriſſement; une ſorte d'émotion animoit la plus jolie, la plus intéreſſante des phiſionomies. Je ſaiſis la main que vous me tendites pour me relever, j'oſai vous la ſerrer... Ne preſſâtes-vous pas la mienne? Au moins vous me promet-

mittes de ne point m'oublier. Avez-vous daigné vous en souvenir? Que vous étiez séduisante dans cet instant! les graces de la naïveté, les charmes de la modestie se peignoient sur toute votre personne. Vous paroissiez me dire, devinez ce que mes principes m'obligent de taire. Interprettez mon silence, & soyez assez généreux pour ne me point arracher un avœu dont ma délicatesse seroit blessée. Ha, chere & trop chere amie, si je vous ai comprise, confirmez-moi mon bonheur, ayez pitié de l'état d'incertitude auquel je suis réduit; partagée sans cesse entre la crainte & l'espérance, mon ame ne suffit plus à tout ce que je sens, mon sort est entre vos mains; dites un oui, & tous mes vœux sont comblés. Ce mot me rendra le plus heureux des mortels; il n'augmentera

ſûrement point mon amour, cela eſt impoſſible, mais il accroîtra mon reſpect; il me pénétrera de reconnoiſſance, & je me croirai uni à vous par des liens indiſſolubles. Que ces liens ſeroient doux, ma chere amie, dans la chaleur de mon entouſiaſme! j'imagine réellement vous voir, vous entendre..... j'oſe vous ſerrer dans mes bras..... Hélas, où êtes-vous...? Vous me fuyez; Ha, ne craignez rien, fille adorable! le véritable amour n'eſt point téméraire, il n'inſpire rien dont vous ayez à rougir. Le cœur ſeul agit de concert avec l'ame, & leur étroite union intercepte toutes autres facultés. Périſſe mille fois le vil mortel qui pourroit ſouiller ce ſanctuaire, mais l'idée m'en fait horreur. Je prends le Ciel à témoin que votre innocence, votre candeur me ſont auſſi cheres

que l'honneur & la gloire. Mon amour est fondé sur vos vertus. Si jamais j'étois capable d'enfreindre ce serment, je consens à encourir toute votre indignation : mais ma bonne amie, mon dernier soupir sera pour vous jurer que je vous adore comme vous méritez de l'être.

P. S. Je vous ai écrit sans savoir par quelle voie je vous ferai parvenir ma lettre. Le sentiment est fécond en ressources ; je me flatte qu'il m'en fournira qui ne vous compromettront point. Adieu trop aimable amie, adieu, puisqu'il le faut.

RÉPONSE de Madame de Renelle.

Ne nous occupons plus que du présent & de l'avenir, ma chere petite ; le passé nous fuit ; trop heu-

reuſes, quand il peut enſévelir avec lui nos écarts ; il ne faut ſe les rappeller que pour éviter les circonſtances qui pourroient en produire de nouveaux ; ainſi laiſſez-là les regrets & formez de bonnes réſolutions.

J'ai brûlé tous les papiers contenus dans le paquet ; puiſſent-ils être les derniers ! Je forme ce vœux, & vais travailler à le voir accomplir en répondant pour vous à Mr. de Villemort. A quoi ſon imprudence ne vous expoſe-t-elle pas, ma chere enfant ? Que penſeroit-on de vous dans le monde, ſi cette Madame Dubois alloit jaſer ? Que de chagrins pour vous, ſi la Comteſſe venoit à être inſtruite ; en vérité, j'en tremble : Voilà, voilà pourtant où entraîne un ſentiment frivole, ſes conſéquences ſont plus dangereuſes que s'il étoit réel, parce que l'on

ſauroit ſacrifier ſes plus chers intérêts au repos d'une femme que l'on aimeroit par principes. Mais les hommes ſe laiſſent gouverner par l'imagination, & l'imagination échauffée hazarde tout. Je ne puis vous tirer de ce pas critique, ma chere enfant, quelque ennemie que je ſois des ſubterfuges, qu'en y ayant un peu de recours. La réputation eſt une choſe ſi précieuſe, qu'au prix de mon ſang je voudrois conſerver la vôtre. Ne voyez donc dans les détours dont je vais uſer, que mon amour pour votre gloire, & qu'ils ne vous induiſent point à erreur. L'importance ſeule du motif peut juſtifier une démarche qui bleſſe la droiture & trahit la vérité; encore faut-il que le motif ſoit dénué d'intérêt perſonnel. Comme les diſtinctions ſont trop ſubtiles, pour ne pas produire quelquefois des

méprises; restez inviolablement attachée au principe : qu'en général il vaut mieux supporter un blâme, que de se le sauver par l'artifice ou le mensonge. La fausseté est le vice le plus odieux, comme les femmes fausses sont les plus méprisables. J'ignore ce que je dois penser de celle qui a pu se charger pour une jeune personne d'une lettre qu'elle supposoit venir d'un amant. Ce peut être une bonne personne d'ailleurs, mais, à coup sûr, la commission que lui donne là Mr. de Villemort, annonce qu'il ne la croit ni fort honnête, ni fort scrupuleuse. Je serois bien fâchée que vous vous liassiez particuliérement avec elle, & je regarde si essentiel de la désabuser, que je lui écris : Vous trouverez ci-joint mes deux lettres; cachetez-les, & envoyez-les lui sans aucune apparence de mystere, par la premiere

occasion qui se présentera. Le rôle qu'elle a joué, est assez bas pour espérer qu'elle ne vous en parlera point devant personne. Mais, ma chere petite, quelqu'événement qu'il arrive, gardez-vous bien de mettre votre confiance dans les femmes de l'espece de Madame Dubois ; vous pourriez en rencontrer plus d'une en votre chemin : ce sont de ces ames viles qui savent se masquer aux yeux de l'innocence pour la mieux séduire. Rien ne la carectérise comme ce ton officieux, cette complaisance facile, cette attention à seconder vos desirs, à les pénétrer, à les prévenir, & sur-tout à flatter vos défauts. N'imaginez point que ce soit intérêt ni attachement, c'est malignité toute pure; l'honneur des autres leur fait honte ; l'unique satisfaction qui leur reste est de corrompre la vertu. Hélas,

combien de malheureuſes n'ai-je pas vu devenir leur victime! rapportez-vous-en à mon expérience, ma chere enfant, elle vous tiendra lieu de celle qu'on n'acquiert jamais qu'à ſes dépens.

LETTRE de Madame de Renelle à Mr. de Villemort.

Ces caracteres vous ſurprendront ſans doute, Monſieur; vous n'y reconnoîtrez pas ceux que vous attendez en vain de Mademoiſelle de Moſan; elle eſt mon éleve, mon amie, & j'oſe dire, trop digne de mon amitié, pour entretenir une correſpondance de lettres avec un jeune homme de votre âge. Puiſque vous ſavez ſi bien apprécier ſes vertus, je ſuis ſurpriſe que vous lui ſuppoſiez ſi peu de principes & autant d'impru-

dence ; je ne m'étonne pas moins, qu'en voulant vous parer d'un ſentiment épuré, vous tranſgreſſiez ſes premieres regles. Avez-vous pu vous aveugler au point de ne pas ſentir que c'étoit compromettre de mille manieres différentes Mademoiſelle de ***, que de lui écrire & d'adreſſer votre lettre à une femme que votre confiance même rend ſuſpecte ? Pour prévenir les ſuites toujours funeſtes d'une pareille étourderie, je prends cette fois tout ſur mon compte ; mais les droits que l'amitié me donne ſur Mademoiſelle de *** m'autoriſent, Monſieur, à vous prier de ceſſer toute correſpondance avec elle ; je ne prétends pas vous faire un crime des ſentiments que vous avez pris pour elle, elle intéreſſera tous ceux qui la connoîtront, & elle mérite leur eſtime. Quand il ſeroit vrai que vous lui

auriez plû, je suis convaincue que ce seroit à ce même titre, & que la candeur de son ame n'en auroit point été altérée ; ainsi elle n'en vaudroit pas moins à mes yeux ; mais observez, s'il vous plaît, que si les convenances ne sont point d'accord avec votre inclination, vous ne pouvez prétendre à rien vis-à-vis d'une fille trop bien née pour hazarder aucune fausse démarche : il est encore temps, Monsieur, d'éviter une source de peines pour vous, & de malheurs pour elle ; plus vous vous piquez de lui être véritablement attaché, plus vous devez la fuir.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur.

P. S. Vous pouvez être certain que Mademoiselle de *** approuve cette lettre, puisque c'est elle qui se charge du soin de vous la faire parvenir... *Oui Monsieur.*

LETTRE de Madame de Renelle à Madame Dubois.

Mademoiselle de Mosan m'a fait passer, Madame, la lettre que vous avez eu l'attention de lui remettre ; trouvez bon que je profite des mêmes occasions que vous avez sans doute pour envoyer la réponse, & que je vous prie de faire parvenir celle-ci à l'ami de mon frere. S'il eût été plus sûr de mon adresse, il n'auroit importuné ni vous ni Mademoiselle de Mosan. Je vous dois à l'une & à l'autre bien des remercîments ; recevez-les, Madame, & croyez que personne n'est plus que moi votre très-humble servante.

LETTRE à Madame de Renelle.

Que de graces n'ai-je point à vous rendre, ma chere Maman, mon incomparable amie. Vous me tirez d'un abîme de maux. Votre lettre m'a assez éclairée pour les entrevoir, & la conduite de Madame Dubois, pour ne m'en pas laisser douter. Hélas, ma bonne amie, à quoi sont exposées les jeunes filles qu'on abandonne à elles-mêmes! tout semble concourrir à leur perte: mille pieges sont tendus sur leurs pas; leur simplicité & leur bonne foi deviennent en quelque sorte l'écueil de leur innocence. N'aurions nous donc pas assez à faire de nous défendre contre les ruses d'un sexe qui met sa gloire à nous séduire? Je frémis, chere Maman, des

dangers qui m'environnent ; & la sécurité où j'étois sur le compte de Madame Dubois, s'est changée en soupçons, peut-être exagerés par la crainte ; mais il n'est plus en mon pouvoir d'avoir bonne idée d'elle. Croyez, ma bonne amie, que j'ai de l'horreur pour tout ce qui n'est point honnête.

Cette femme qui appréhendoit de paroître suspecte l'autre jour, a déjà banni une partie de ses scrupules ; elle est revenue deux fois sous de vains prétextes, uniquement, m'a-t-elle assurée, pour que je pûs lui remettre ma réponse. Vous êtes trop bonne, lui ai-je répondu d'abord, je ne crois pas qu'il y en ait, j'ai envoyé la lettre... Comment, Mademoiselle, vous avez confié votre écriture à quelqu'un ? Ne deviez-vous pas bien plutôt m'attendre, & comp-

ter que je ne négligerois pas l'occasion de vous être utile? Vous ne pouvez pas douter que je ne sois attachée à vos intérêts plus qu'aux miens, & ce n'est pas, j'espere, la derniere preuve que je vous en donnerai par mon exactitude à vous servir. Mais de grace, pour vous, pour moi & pour la personne qui vous écrit, soyez une autre fois plus circonspecte. Tout le monde n'est pas discret, il s'en faut bien, un seul mot de lâché pourroit me faire bien du mal, & vous ôter la ressource la plus sûre, que, sans me flatter, je puis dire que vous avez en moi.

Elle parloit avec tant de volubilité que je ne pus l'interrompre; à la fin elle s'arrêta en m'examinant de la tête aux pieds

Vous vous échauffez mal-à-pro-

pos, repris-je; ce n'est point mon écriture que j'ai envoyée, c'est la lettre même que vous m'avez remise.

Quoi, Mademoiselle, vous la lui avez renvoyée? Il sera bien triste, ce pauvre Monsieur; car sûrement on ne peut pas vous aimer à demi; & cela n'est point encore sans inconvénient. Si on interceptoit cette lettre on devineroit bien que c'est à vous qu'elle s'adresse. Qu'elle est la femme de ce pays-ci capable d'inspirer un homme aimable, si ce n'est vous? tenez, Mademoiselle, le monde est bien méchant; il ne suffiroit pas de cacher que vous aimez, il faut encore avoir bien soin qu'on ne sache pas que l'on vous aime. On ne rencontre que de mauvaises langues; & nous n'avons pas de plus grands ennemis de notre réputation que les

femmes

femmes qui ont joui du plaiſir de perdre la leur. Mondieu, vous rougiſſez! Pourquoi donc? Allez, ſoyez tranquille, s'il arrivoit quelque choſe, je ſaurois y remédier; Mr. de Villemort me connoît bien, il ne ſe ſeroit pas confié légérement.

Mon embarras étoit extrême; je ne voulois pas indiſpoſer cette femme, moins encore voulois-je mentir. Je pris cependant ſur moi, pour déguiſer le plus qu'il me fut poſſible. Mais, Madame votre imagination va bien vîte. Mr. de Villemort vous ſeroit obligé, s'il penſoit à moi, des ſoins que vous prenez de m'en inſtruire. Vous a-t-il chargée....? Ha, Mademoiſelle, j'ai bien deviné au premier coup d'œil tout ce que vous lui avez inſpiré; ſes ſentimens ne pouvoient point m'échapper. Au reſte, ſes vues tendent ſûrement au mariage,

elles n'ont rien qui doive blesser votre délicatesse, & si je n'en étois pas persuadée, vous croiriez bien que je serois la premiere à vous conseiller de..... Mr. de Prévalle entra dans cet instant, elle fut interdite. Est-ce que je vous interromps ? Nous demanda-t-il ? Mondieu non, Monsieur, Mademoiselle me parloit de son Couvent qu'elle regrette toujours; cela fait l'éloge de son bon cœur, car assurément elle est bien moins assujettie auprès de Madame la Comtesse, qui paroît une excellente mere.

Ce trait de fausseté m'a indignée, ma bonne amie, & je vous assure que je suis bien résolue de briser court avec cette dangereuse femme; sans vous j'aurois pu facilement être sa duppe. Qui sait si je ne l'aurois pas été aussi de Mr. de Villemort ? & ce que je serois devenue... car comme vous

l'obſervez-très bien, on craint davantage de nuire à l'objet de ſon amour quand on aime véritablement; pour moi je ne voudrois pas d'un bonheur qui terniroit ſa gloire. Auſſi ſens-je bien que les motifs les plus preſſants ſe réuniſſent pour m'engager à renoncer à lui, & j'abjure dans ce moment-ci toutes mes erreurs. Oui, ma bonne amie, ma chere Maman, je vous promets de ne plus m'occuper qu'à les réparer. Je veux oublier abſolument Mr. de Villemort. Afin même qu'il n'en puiſſe pas douter, & peut-être pour me donner des armes contre ma foibleſſe, j'ai ajoûté à votre apoſtille un *oui*, Monſieur, en très-gros caracteres, pour le convaincre que j'approuvois tout; ainſi vous voyez, chere Maman, combien je deſire de redevenir digne de vos bontés. Puiſſe-je un jour être dans le

cas de vous en marquer toute ma reconnoiſſance; croyez qu'elle eſt ſans bornes, & que, comme mon amitié, elle ſera éternelle.

LETTRE de Madame de Renelle.

Pauvre innocente, qu'avez-vous fait? Quoi, vous ajoûtez un mot à ma lettre, & c'eſt préciſément l'unique que demande Mr. de Villemort par la ſienne. Vous vouliez lui ôter tout eſpoir, & vous le comblez. Oh ſimplicité d'ame, oh droiture de cœur! Comment pourvoir à tant d'inconvéniens? J'avoue, ma chere petite, que vous avez bien mis ma prévoyance en défaut, mais que cela vous apprenne qu'avec des intentions pures on peut faire des démarches imprudentes, & qu'une jeune fille ne

doit jamais rien hazarder hors des regles que lui preſcrivent ſes devoirs, lors même qu'elle croit y enviſager un bien évident.

Brûlez vos plumes, ma chere enfant, déchirez votre papier, répandez votre encre, plutôt que de l'employer déſormais pour quelque homme que ce ſoit. Les paroles volent, mais les écrits, ha les écrits, chere petite, ſont des monuments qui atteſtent nos foibleſſes & les multiplient pour ainſi dire, en les tranſmettant aux yeux de la poſtérité. Peu de caracteres ſont aſſez heureuſement nés pour mettre à profit les fautes des autres, & la plûpart ſe laiſſent entraîner par le mauvais exemple. Il vous reſte une ſatisfaction intérieure, aimable enfant; ne la perdez pas, c'eſt à elle de vous rendre juſtice ſur les cauſes en déplorant leurs effets; car les in-

tentions feules conftituent le crime; auffi ne prétends-je pas dire que vous foyez coupable.

Il faut à préfent voir comme Mr. de Villemort aura pris ce malheureux *oui*; mais ne vous flattez pas; les hommes font trop vains, pour qu'il ne l'interprette point en fa faveur. Ils font de plus encore trop adroits, pour qu'il ne faififfe pas le parti qu'il peut tirer d'une pareille circonftance, dût-il feindre de fe croire aimé.

J'ai vu avec plaifir le peu de cas que vous faites de Madame Dubois. Tâchez d'éviter fes nouvelles queftions, mais autant par intérêt perfonnel que par humanité; ne lui nuifez point. Les belles ames en méprifant le vice, favent plaindre le coupable. Adieu, ma chere petite, je vous embraffe de tout mon cœur.

La Lettre de Madame de Renelle m'ouvrit les yeux ſur mon étourderie, & m'eût jetté dans une perplexité extrême, ſi la bonté avec laquelle elle ſembloit m'excuſer en me blâmant, n'eût un peu ranimé mon courage. Il ne s'agiſſoit plus de gémir, il falloit prendre de fermes réſolutions pour l'avenir ; j'arrangeai un plan de conduite très-différent du paſſé. Mais que penſera ce pauvre Villemort, me diſois-je quelquefois ? ce pauvre Villemort ne me ſortoit pas de l'eſprit, quoique je pus faire. S'appliquer à oublier quelqu'un, n'eſt aſſez ordinairement que s'en occuper davantage. Je ne ſavois point encore cela, il eſt un âge où les réflexions ſe bornent aux événemens. Néanmoins je ne me diſſimulois point que la pitié que m'inſpiroit Mr. de Villemort avoit ſes dangers ; mais j'avois

beau me les exagérer, malgré tout ce que m'avoit mandé Madame de Renelle sur la nature de mon attachement. J'aurois mis le terme du bonheur au plaisir d'avouer que j'aimois. Je n'admettois pas de combats au delà. Il n'entroit pas même dans mon idée qu'ont pût rien exiger de plus. S'aimer & se le dire devoit remplir tous les voeux. C'étoit dans mes principes une chose très-aisée que d'y borner ses desirs. Par desirs je n'entendois parler que de ceux du cœur, car je croyois les autres de commande. Puis une reflexion toute simple venoit à la fuite de ce raisonnement. Au fond il n'y a pas grand mal à cela, mais Madame de Renelle y en trouvoit; c'étoit à mon cœur à se taire & à l'écouter. Mr. de Prévalle se joignit à elle pendant cet intervalle pour me donner des conseils sensés & dignes

d'un ami qui connoît les hommes. Je ne dirai pas qu'il me convainquît. La mauvaiſe opinion qu'il vouloit me faire prendre de tous ceux de ſon ſexe en général, tournoit au contraire au profit d'un ſeul objet en particulier. Je ne croyois en Mr. de Villemort aucuns des défauts qu'il reprochoit aux autres. Une ſeule choſe m'allarma, ce fut l'interprétation qu'il prétendoit que donnoient tous les hommes aux ſerremens de mains. Ha,.... j'en fus confondue & anéantie! l'idée que Mr. de Villemort pouvoit me méſeſtimer m'étoit odieuſe, & j'en voulois à Madame de Renelle de ne m'avoir pas mieux inſtruite des conſéquences qu'entraînent ces miſeres. Il étoit bien vrai qu'en abandonnant ma main à Mr. de Villemort, j'avois goûté une ſorte de douceur ; mais jamais je n'en avois compris le ſens.

L'indiſcrétion, la vanité des hommes dont Mr. de Prévalle me fit auſſi le tableau, ajoûta encore à toutes mes craintes; je les gardai néanmoins pour moi. J'etois peu diſpoſée à la confiance, & les confidences de cette eſpece ſont ordinairement les dernieres que l'on fait.

Un mois d'abſence me donna le temps de réfléchir, & de prendre de fermes réſolutions. Quand Mr. de Villemort revint; il me trouva beaucoup plus réſervée. Son air froid m'apprit du reſte les ſuſpitions qu'il en concevoit; & dans la converſation générale, il gliſſoit une infinité de choſes qui me le faiſoient ſentir. Je ſouffrois ſinguliérement; l'amour & la décence élévoient dans mon âme des combats continuels. Que fut-ce quand il ſe fut décidé à m'écrire le billet ſuivant:

BILLET de Monsieur de Villemort.

Ne m'aviez-vous accordé, Mademoiselle, la grace que je vous avois demandée à tant de reprises, que pour me rendre ensuite le plus malheureux des hommes? Depuis que vous m'en avez cru digne, qu'ai-je fait qui ait pu me rendre l'objet de votre dédain? je n'ose pas dire mépris; car si je le pensois... Ha de grace, Mademoiselle, ne me faites point mourir à petit feu; si je suis coupable, si j'ai violé mes engagements vis-à-vis de vous, si j'ai transgressé les sages conseils de votre respectable amie, punissez, accablez tout d'un coup un amant infortuné: mais si vous ne formez que d'injustes soupçons, mettez-le à portée de se justi-

fier. Ha, grand Dieu! quel pourroit être mon crime, si ce n'est de vous adorer uniquement, & de vous respecter plus que femme au monde? Hé qui oseroit m'en faire un crime? depend-il donc de nous de sentir ou de ne sentir pas? Non, ma chere amie, il est bien plus à mon pouvoir de cesser d'être, & j'y suis résolue dès que ma présence vous est à charge. Si j'emporte un regret, ce sera celui de n'avoir point tranché le cours de ma vie dans l'instant où je pouvois mourir heureux. Au moins mon dernier soupir sera-t-il un dernier serment que je n'aurai jamais aimé que vous.

Rien ne pourroit rendre les diverses impressions que ce billet fit sur mon ame, ni l'effroi dont il me saisit, ni les repentirs que me causoient mon imprudent *oui*, auquel Mr. de Ville-

mort ayoit donné un ſens oppoſé à mon intention, mais que mon cœur ne démentoit pas. N'oſant plus écrire ſous quelque prétexte que ce fût, j'envoyai le billet à Madame de Renelle, dans l'eſpérance qu'elle y répondroit.

LETTRE à Madame de Renelle

Serai-je donc toujours également malheureuſe, chere Maman, ſoit que je ſuive ſtrictement vos conſeils, ſoit que je m'en écarte, & la raiſon n'eſt-elle plus qu'affligeante, quand une fois on a mépriſé ſes préceptes ? Je me flattois d'avoir recouvré la mienne; j'avois fait proviſion de forces, mais Mr. de Villemort eſt de retour. Hélas, c'eſt vous dire qu'elles ſont prêtes à m'abandonner ! l'air froid dont je l'ai

reçu l'a pénétré jusqu'au fond de l'ame. Voyez ce qu'il me marque, où le conduit son désespoir, tout ce que j'ai à en redouter. Préscrivez-moi, chere Maman, ce qu'il faut que je fasse. Grand Dieu, s'il alloit attenter à ses jours avant que vous l'ayez calmé..... ma bonne amie; quelle douleur..... quel éclat? & que deviendrois-je? Il n'est que trop vrai, j'ai fait innocemment son malheur. C'est l'espoir qu'il a conçu qui a fortifié ses sentimens pour moi. Comment actuellement parviendrai-je à les détruire? le puis-je sans blesser la vérité, & est-il jamais permis de la trahir? Que cet état d'incertitude est affreux! ma bonne amie, puisque l'amour est de tous les états, il est aussi une sorte d'amour pour tous les âges. Ne nous abusons point. J'aime Mr. de Villemort, selon que

j'ai de facultés aimantes; mais il eſt toujours vrai que je ne puis pas encore dire pourquoi je l'aime. Ne ſeroit-ce pas parce qu'il m'eſt attaché? Non pourtant, car nous nous ſommes plû réciproquement preſque au même inſtant... en vérité il y a dans tout ce que j'éprouve des choſes bien indéfiniſſables. Oui, chere Maman, ſi je ne vous chériſſois pas tendrement, je croirois ne chérir que Mr. de Villemort, & cependant c'eſt malgré moi. Notre cœur n'eſt donc pas à nous, puiſqu'il ſe donne ainſi quand il lui plaît? Mais qui le fait mouvoir?.... Ma bonne amie, je n'y connois rien.

Mr. de Villemort voyant le lendemain qu'il ne reçevoit pas de réponſe en me donnant la main au retour de la promenade, me demanda s'il devoit reſter ou partir. Quelle

étrange queſtion, lui répondis-je! Eſt-ce à moi à décider pour vous entre le plaiſir & l'ennui? Non, Mademoiſelle, ainſi ne puis je-conſulter que le vôtre. J'ignore ce qui a pu me faire perdre votre eſtime, je comprends qu'avec vous les abſents ont tort. Je me retire: mon eſtime; repris-je, eſt toujours la même; mais j'ai ſu que je m'étois mépriſe dans les témoignages que je vous en ai laiſſé prendre; qu'ils pouvoient me nuire dans votre eſprit, & il ne me ſuffit pas que mes intentions ſoient droites, il m'importe encore que vous n'en puiſſiez douter. Du reſte ma maniere de penſer eſt & ſera ce qu'elle a été, ſoit que vous partiez, ou que vous demeuriez. Nous rentrions, il me ſerra la main, & dès ce moment l'intelligence parut renaître entre nous. Contente une fois de moi-même, je paſſai une

une nuit délicieuse dans la persuasion ou j'étois que j'avois satisfait aux sentiments sans blesser l'honnêteté. La réponse de Madame de Renelle vint un peu altérer ma joie, en contrariant ce qu'elle nommoit un simple penchant, sans doute pour m'ôter tout prétexte de m'y livrer.

LETTRE de Madame de Renelle.

Ce n'est point, ma chere petite, parce que vous suivez aujourd'hui mes conseils, que vous êtes malheureuse, c'est pour vous en être écartée. On ne trahit pas en vain ses devoirs, il faut que le cœur en subisse la peine. Soyez amie de la raison, & elle cessera de vous paroître affligeante. Si ces leçons sont dures par fois, les

fruits qu'on en retire, indemnisent toujours au delà de l'attente.

Il n'y a point de réponse à faire à Mr. de Villemort, son billet est le stile de tous les amants, ce langage est usé ; soyez tranquille, il se calmera de lui-même ; & si vous continuez de lui montrer du froid, il ne tardera pas à vous oublier. Quoique l'on nous regarde comme le sexe le plus foible, vous devez savoir, mon cher enfant, qu'on nous a réservé l'honneur de la défense. Vous pouvez donc taire votre secret sans sortir de votre caractere, & vous le devez par amour de vos principes. Il est toujours bien de montrer de la droiture, & de la franchise; mais n'imaginez pas que cela vous impose la loi de révéler tout ce qui se passe dans votre cœur ; ce seroit tirer d'un principe certain des conséquences très-

ſauſſes : penſez ce que vous dites, gardez-vous de dire tout ce que vous penſez, & n'uſez point de diſſimulation ; pour cela ſoyez réſervée ſeulement, voilà tout ce que je vous demande. L'amour eſt de tous les états ſans doute ; puiſque le ſentiment eſt involontaire, il a ſes degrés ſelon les âges. Oui, ma chere enfant, vous avez très-bien trouvé tout cela, mais à tout âge on réſiſte en fuyant, & ſouvent on ſuccombe en voulant combattre ; ainſi vous n'avez pas deux partis à choiſir.

Quant à vos deux autres queſtions, ma chere petite, il faudroit entrer dans des détails preſque métaphyſiques pour les réſoudre. Avec le temps vous comprendrez que notre cœur eſt à nous, puiſqu'il eſt l'eſſence de notre être ; mais que c'eſt de lui qu'émanent toutes nos vertus, en lui

que résident toutes nos foiblesses, que de ses bonnes ou mauvaises qualités dépendent nos bonnes ou mauvaises actions ; de celles-là l'estime générale qu'il est si doux d'obtenir, plus satisfaisant encore de mériter. Pour moi je considére le cœur comme l'ame de notre ame ; car ce n'est pas nous qui le faisons mouvoir, c'est toujours lui qui nous fait agir. Adieu, ma chere enfant : quelque chose que m'inspire le mien pour vous, je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

Non, me disois-je, après avoir lû cette lettre, je n'ai qu'un parti à prendre, qui est celui de fuir ; mais en me persuadant que je fuyois Mr. de Villemort, je me contentois de ne le pas chercher. Il avoit repris toute son amabilité, quelquefois nous nous rencontrions ; je me retirois

précipitamment, la rougeur peinte ſur le viſage & la confuſion dans les yeux. Souvent il faiſoit l'éloge de cette modeſte timidité, qu'il nommoit charmante, divine, & qu'il reſpectoit, me diſoit-il, autant qu'il chériſſoit ſon bonheur. Dans les propos il ſe montroit capable des plus grands ſacrifices pour une femme vertueuſe, dont il ſeroit ſûr d'être aimé, & néanmoins il cherchoit à pénétrer ſur quels motifs rouloient tous mes principes. Etoit-ce religion? Etoit-ce préjugé? Etoit-ce gloire? Etoit-ce le composé d'un peu de tout cela, qui forme la vertu la plus durable? J'adoptois la derniere idée comme plus analogue à mon caractere. Les motifs ſéparés, diſois-je, quelque bien ſentis qu'ils puiſſent être, ne me paroiſſent pas ſuffiſans, s'ils ne ſont tous réunis contre le piege que vous

autres hommes tendez continuellement à la vertu. Et j'avois été fidelle jusques-là à ma parole, Mr. de Villemort ne s'étoit point trouvé seul avec moi. Par hazard je le rencontre sur un escalier, il m'arrête pour me demander de mes nouvelles ; même question de ma part : je ne suis pas bien, me dit-il ; je souffre prodigieusement depuis deux heures. Où allez-vous, continua-t-il, en me tendant la main ? Nulle part, lui répondis-je, fort embarrassée : hé bien descendons au cabinet d'assemblée : car la place n'est pas tenable ici. Je me laissois conduire sans articuler un seul mot, bien décidée de ne pas manquer aux engagements pris avec Madame de Renelle, & de quitter Mr. de Villemort sous quelque prétexte. Il tenoit toujours ma main ; sentant que je voulois la retirer, il passe un bras

autour de moi. Ne m'arrêtez pas davantage, lui dis-je; je veux aller chez la Comtesse; absolument je le veux..... Quel trouble charmant! quelles craintes mal fondées! rassurez vous, me dit-il, je suis incapable de vous manquer; je ne voudrois seulement que payer un tribut à cette bouche de rose..... L'action fut si vive que je ne pus m'en défendre.... Interdite & fâchée, je voulois me plaindre de cette hardiesse qui me paroissoit indécente; quelqu'un entra, & je sortis.

La Comtesse m'apprit ce même jour qu'elle partoit le lendemain pour la Rochelle: il falloit quitter Mr. de Villemort; mais quel dédommagement! j'allois voir Madame de Renelle. Que de choses n'avois-je point à lui communiquer! Je parle sincérement, je volai sans nul regret à la

grille, & là je fis à mon amie une confeſſion bien exacte de tout ce qui s'étoit paſſé. L'amour perd rarement quelque-choſe de ſes droits; n'étoit-ce pas parler de Mr. de Villemort? Votre Mr. de Villemort, me dit Madame de Renelle, me donne une aſſez bonne opinion de lui, par la violence qu'il s'eſt faite dans votre dernier tête-à-tête. Peu d'hommes ſeroient capables de cette retenue. Il reſpecte votre innocence, c'eſt un honnête garçon; mais ne vous y fiez pas plus pour cela. Emporté par la paſſion, il pourroit perdre l'empire qu'il montre avoir ſur ſes ſens; & s'il venoit à vous manquer..... Je vous défends de le revoir...... En vérité tout cela étoit autant d'énigmes pour moi. Mais mon amie déteſtoit les queſtions, j'étois forcée de retenir ſes maximes avec toute leur ambiguité;

peut-être m'auroient-elles été plus profitables si elle les eût renfermées dans des bornes moins étroites & plus développées.

Notre voyage ne fut pas long. Mr. de Villemort ne tarda pas à nous venir joindre ; & avec le temps, ce qu'avoit prédit Madame de Renelle, arriva. Indignée de ce qu'il avoit osé me serrer une seconde fois dans ses bras & me donner un baiser, je ne lui dis que ces quatre mots, *de votre vie ne pensez à me revoir.* Cela ne pouvoit s'entendre que pour le particulier, car je ne pouvois lui interdire la maison de la Comtesse. Les souplesses ne coûtent rien aux hommes : Mr. de Villemort me retient, se jette à mes genoux, me demande mille pardons, s'excuse sur un transport plus fort que lui ; sa raison s'étoit égarée, disoit-il ; il n'avoit pu en

être le maître ; il s'en repentoit ; il expieroit sa faute par la plus austere retenue ; il ne me quitteroit pas que je ne lui eusse tout pardonné. Laissez-moi .... laissez-moi, lui dis-je ; je vous promettrois ce que je ne veux pas tenir ; je vous méprise.... J'espere vous haïr bientôt. Je m'arrachai d'auprès de lui sans qu'il m'en coûtât le moindre effort .... mon amour propre, ma vanité, ma candeur, tout étoit blessé, & mon cœur ne prêtoit aucune excuse à une pareille offense. Son prétendu transport, sa raison égarée, me paroissoient autant de chimeres : il est des choses dont l'innocence ne peut se faire d'idée juste ; je croyois tout bonnement que les transports dépendent de la volonté, & je ne concevois pas qu'on osât avoir des volontés auprès d'une femme telle que moi. C'étoit dans mes prin-

cipes le comble de l'ignominie. Une ame élevée ſupporte tout exemple, l'humiliation.... plongée dans une profonde triſteſſe, je ne ſais lequel je déteſtois le plus, de Mr. de Villemort ou de moi: je crois que c'étoit tous les deux. Je m'accuſois d'étourderie, d'imprudence, & je le fuyois très-exactement. Toujours adroit à profiter de l'occaſion, il hazarda un jour de me renouveller à voix baſſe ſes proteſtations & ſon repentir.... Ne me parlez pas, lui dis-je, de ce que je voudrois qu'il fût en mon pouvoir d'oublier..... Je ne vous en parlerai donc plus par délicateſſe, Mademoiſelle, & je ſerai ſi ſoumis que je vous forcerai à me rendre votre eſtime. Je prendrai ſur moi le ſoin de vous fuir; je ne m'expoſerai plus à cet indigne oubli.... Non, je ne puis ſoutenir

votre défiance : je le quittai brusquement, il en profita pour aller m'écrire.

BILLET de Monsieur de Villemort.

Si vous refusez de m'entendre, Mademoiselle, au moins daignez me lire. Je sens assez l'étendue de ma faute; n'achevez point de m'accabler; permettez que je me prosterne à vos genoux, pour vous y jurer un repentir éternel. Ma chere amie, ne le découvrez-vous pas jusques dans mes regards? Seriez-vous inexorable? De grace arrachez-moi plutôt la vie; dès-lors que vous me méprisez, il n'est que trop vrai que je suis indigne de vivre.... Mais est-ce bien moi qui ai pu vous manquer? Quoi, j'ai pu oublier un instant le respect qu'ins-

pirent les caracteres & la vertu dont vous êtes l'image !... O Dieux, mes larmes, mes ſoupirs, les remords dont je ſuis rongé, ne peuvent-ils donc effacer mon égarement? Ma chere amie, rentrons dans les bornes de la nature; veuillez compâtir aux foibleſſes qu'elle a attachées à l'humanité: aſſujettis par elle à de violentes impreſſions, nous n'avons ſur nos ſens, nous autres hommes, qu'une volonté ſi précaire, qu'en vérité je ſuis plus digne de votre pitié que de votre courroux.... Hélas, ſi vous ſaviez, combien de fois j'ai réſiſté avant d'oſer être téméraire, & tout ce qu'il m'en coûte depuis, je ne vous trouverois pas ſi inſenſible à mes regrets: néanmoins je voudrois pouvoir racheter ce crime de la derniere goutte de mon ſang. Ordonnez, & je vous jure que vous le verrez couler.

J'étois trop indignée pour me laisser convaincre d'abord ; la honte même & la confusion m'empêchèrent de confier mes sujets de plainte à Madame de Renelle.

Mr. de Villemort n'attendoit point de réponse ; il n'espéroit que d'être favorisé du hazard pour me parler, & il étoit adroit à le saisir. Un jour sentant que malgré toutes mes résolutions de ne lui jamais pardonner, il commençoit de m'ébranler, je m'éloignai de lui avec une sorte d'émotion qu'il interpréta en sa faveur, & dont il résolut de tirer parti. Pendant long-temps il ne me parla plus que de son respect, de son amitié, de son estime ; le mot d'amour étoit comme proscrit ; s'il me rencontroit, c'étoit une circonspection dans le discours & dans le maintien, faite pour tromper les plus habiles dans l'art de

pénétrer les motifs. On nous taxe, hélas, d'artifice! mais ferions-nous capables d'autant de fourberies raifonnées pour abufer l'innocence? Née droite & franche, je fus abfolument dupe de cette conduite; je m'applaudiffoit intérieurement de n'avoir rien mandé à Madame de Renelle: elle m'avoit ordonné, difois-je, de ne plus parler à Mr. de Villemort; il eft cependant d'autres moyens de rappeller les hommes à la vertu & d'en faire des amis.

Pour mieux regagner ma confiance, Mr. de Villemort trouva le fecret à force de me chercher partout, de me rencontrer fouvent feule, & d'y être d'une fageffe que moi-même j'admirois. Une douce joie paroiffoit fe peindre fur toute fa phyfionomie. Quelque chofe de très-tendre fembloit s'y joindre; mais auffi-tôt qu'il fe

ſentoit animé, il s'éloignoit en me diſant que j'étois trop dangereuſe.... Comment une ame délicate ne ſeroit-elle pas ſenſible à ces procédés lorſqu'elle les croit ſinceres? La mienne ſe livra toute entiere à la flatteuſe illuſion que l'amour lui préſentoit pour la ſéduire. Je me perſuadai cette fois que j'étois aimée avec autant de candeur & de vertu que j'aimois moi-même. Je me repoſois de tout ſur la probité de Mr. de Villemort, je lui laiſſai voir toute mon eſtime. Quand il jugea m'avoir ramenée au point de confiance qu'il deſiroit, il tenta un nouvel effort. J'aurois, me dit il un jour, des choſes très-importantes à vous communiquer; accordez-moi une demi-heure d'entretien.... Demandez-moi des choſes poſſibles, lui répondis-je, il n'en eſt point auxquelles mon amitié refuſe

de

de ſe prêter ; mais celle-ci dépend entiérement du hazard, profitez des momens. Ho, nos momens ſont trop courts, trop incertains, reprit-il! je voudrois cauſer avec vous ſans gêne & ſans crainte..... Qui empêcheroit, par exemple, qu'un ſoir.... Ha, bon Dieu, que me propoſez-vous là, m'écriai-je!... y penſez-vous ? comment cela peut-il entrer dans votre imagination ? Un ſoir ? Sentez donc que d'inconvéniens renferme cette propoſition, & que de doutes elle pourroit me donner ſur l'intérêt que vous devriez prendre ſur ma réputation...... En effet, nombre de diſcours que je lui entendois tenir depuis long-temps avec la Comteſſe ſur la conduite des femmes, ſur les ménagements qu'un honnête homme ne pouvoit ſe diſpenſer de garder, & une infinité d'autres qui

ſembloient ne tendre qu'à m'inſtruire indirectement, ſe préſenterent à mon eſprit dans ce moment, & me rendoient Mr. de Villemort ſuſpect; mais il eſt ſi aiſé d'en impoſer à une ame droite, qu'il ſut encore diſſiper tous mes ſoupçons; il crut que le ſeul moyen de m'amener à ſes fins, étoit de donner très-peu d'importance à la choſe, & de me perſuader que mes craintes n'étoient que l'effet du préjugé: oui préjugé, me diſoit-il; que fait la nuit ou le jour, dès que les intentions ſont droites, & qu'on eſt avec un ami ſur? Depuis que vous me connoiſſez, ajoûta-t-il, je penſe avoir fait mes preuves..... Non, lui répondis-je, je ne vous reconnois pas aujourd'hui. L'ami délicat doit chérir l'honneur de ſon amie, & il ne devroit pas vouloir l'expoſer au hazard. Ce n'eſt point aſſez pour

nous que d'être ſages, il faut encore le paroître. Hé, que voudriez-vous que l'on penſe, ſi malheureuſement j'étois vue ou entendue ! Mais cela n'arrivera point, ma chere amie, fiez-vous-en à ma prudence, à mes précautions..... Non, non, repris-je, je ne me fierai à rien, & je ne vous diſſimulerai pas même que ceci me devient très-ſuſpect. Il vous faudroit beaucoup plus de temps pour arranger ce vain projet, que pour vous ouvrir ſur ces choſes importantes que vous voulez me communiquer. Pourquoi ne pas profiter de cet inſtant que nous perdons à diſcuter... Ho, vous parlez très-bien !.... Très-clairement, Mademoiſelle ; je vous entends... Oui, vous êtes de ces femmes qui exigent les plus grands ſacrifices, & qui ſont incapables d'en faire un de la plus petite eſpece. Je

le vois bien ; je me trompois lourdement en comptant ſur votre amitié. Vous ne m'accordez pas ſeulement votre eſtime. Je vous ſuis ſuſpect ; moi ſuſpect, après tout ce que ;.... mais je ne vous le ſerai pas plus long-temps, Mademoiſelle ; je devois partir très-inceſſamment, je vais hâter mon départ : il ſortit en achevant ces mots ..... Son air ſombre ne m'affecta pas beaucoup, il s'en apperçut au ton libre & aiſé que je conſervai tout le reſte du jour. Il ſentit qu'il s'étoit trompé dans le choix des moyens ; que je n'étois pas femme à céder à la force par foibleſſe ; il changea de batterie, redevint tendre & empreſſé, & porta toute l'attaque vers le cœur, toujours ſous l'apparence de l'amitié. Que de ſubterfuges ! malheureuſement mon peu d'expérience ne me permettoit pas de les

découvrir ; au contraire, je ne vis dans Mr. de Villemort qu'un homme aveuglé par le ſentiment ; je crus qu'il puiſoit tous ſes torts dans la droiture de ſon cœur. Je n'attendis pas ſes excuſes pour lui pardonner. Une ame franche & vraie ne peut apprendre qu'à ſes dépens à ſe méfier des autres. Mr. de Villemort trouvoit toujours le ſecret de me joindre. Quelques jours après il me demanda ſi j'avois réflechi ſur la priere qu'il m'avoit faite, & s'excuſa ſur la maniere dont il m'avoit quitté. Vous êtes bonne, ma chere amie, me dit-il, vous devez concevoir combien il a du me paroître dur de vous être ſuſpect ; il eſt conſtant que je ne vis & ne reſpire que pour vous ; je fais ma plus chere occupation de vous le prouver..... Ne me ſera-t-il pas permis d'eſpérer un peu de retour ;

& pour la premiere grace que je vous demande, me la refuserez-vous inhumainement. Il me tenoit la main serrée dans la sienne; son regard étoit si tendre que peut-être parus-je un peu émue. Regardez-moi donc, ma chere amie, continua-t-il; ne m'aimeriez-vous plus, moi qui vous adore, qui vous sacrifierois tout? Quelles sont vos craintes, vos doutes, vos scrupules? Parlez, je vous promets de me rendre à tout ce que vous exigerez..... Ce que j'exige est que vous renonciez à la folle prétention de me faire faire une fausse démarche. J'y ai bien réfléchi, & plus j'y pense, plus la seule idée m'effraie. Ha, ma bonne amie!..... Non, non, je ne commêttrai point cette imprudence. Vous ne vous fiez donc pas à mon honneur, à ma probité? Quand je m'y fierois, repris-je, les

autres ſont-ils obligés d'y croire? Non ſans doute, ma chere, mais les autres n'entrent pour rien dans ceci; ils ne nous verront point, & je vous proteſte, foi d'honnête homme, que je n'ai nulle vue dont vous ayez à rougir. Je ſerai la nuit ce que vous me voyez le jour; je ne vous approcherai même point ſi vous ne le voulez, & ne me permettrai pas la moindre plainte ſur la diſtance où vous me tiendrez de vous. Je ne veux & je ne deſire que d'emporter une preuve de votre amitié. Mon reſpect, ma tendreſſe ne mériteront-ils donc rien auprès de vous..... Bornez vos deſirs aux effets poſſibles, lui dis-je, & vous me trouverez capable de tout ce qu'il y a d'honnête & de généreux. Mais;.... mais, ma chere... Toujours des mais; on vient, je vous laiſſe; j'eſpere..... Ha, n'eſpérez

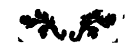
rien! Pendant plus de trois ſemaines nous eumes nombre de ces converſations, & chaque jour ſes inſtances devenoient plus preſſantes à meſure que l'inſtant de ſon départ approchoit.

BILLET de Monſieur de Villemort.

Hé bien, mon adorable amie, n'abandonnerez-vous donc jamais des craintes qui m'offenſent? Le moment qui va m'arracher d'auprès de vous, n'aura-t-il aucun droit ſur votre cœur; ce cœur qui eſt ſi bon, cette ame qui eſt ſi noble, ne fera-t-elle point un généreux effort en faveur du ſentiment ſe plus pur qui puiſſe exiſter? A Dieu ne plaiſe que je penſe avoir beſoin de juſtifier mes motifs à vos yeux; ma conduite ne vous permet ſûrement pas de douter de leur droiture. Mais,

ma chere amie, suppofons que ce foit fimplement affaire de raifonnement ; croyez-vous qu'un amant qui s'éloigne pour fix mois, peut-être, hélas, pour bien plus, veuille féduire une maîtreffe qu'il adore & dont il chérit la gloire ? Quel fruit retirerois-je d'une femblable infamie, que la honte de l'avoir tentée infructueufement ? Ce n'eft point à vous que je dis cela ; c'eft à votre digne amie que j'imagine que vous confultez en tout. Non, mon aimable amie, non ma chere De ***, on n'a point de telles vues, à moins d'être un miférable ! Quand je vous demande un acte de complaifance, c'eft par le defir d'emporter la feule preuve de tendreffe qu'il vous foit permis de me donner. Madame de Renelle fait fa charge, & vous défendant de me l'accorder, elle ne me connoît point ;

mais vous qui lisez dans les plus secrets replis de mon ame, pouvez-vous bien me sacrifier à un préjugé? L'amour n'unit-il pas nos cœurs? Mon Dieu, pourquoi faut-il tant d'explications? je serois comblé de n'avoir aucune résistance à vaincre de devoir tout à la confiance. Ha, ma chere, vous ne savez point encore aimer comme j'aime, puisque vous n'envisagez pas le plaisir qu'on goûte à obliger un amant! moi que ne vous sacrifierois-je pas....? On vient, adieu. Songez que de ce que je vous demande, dépend le bonheur de notre vie.



RÉPONSE à Monsieur de Villemort.

Homme intarissable en plaintes comme en prieres, demandez-moi la vie, mais laissez-moi l'honneur; vous ne voulez point y attenter, je le crois; autrement daignerois-je vous répondre? Non, je suis convaincue de la sincérité de vos promesses, je rends justice à vos intentions, je fais plus encore peut-être, je déplore votre aveuglement. Si vous y persistez, il sera votre malheur, parce qu'en voulant exiger de moi plus que je ne dois, vous me forcerez à douter de votre délicatesse, & vous de votre côté, vous douterez de mes sentimens. J'y ai songé; ma réputation est la seule chose que je ne puisse point vous sacrifier.

BILLET de Monsieur de Villemort.

Je ne suis donc qu'un homme pour vous, ingrate amie ? ha, que je me flattois d'être bien plus à celle que j'aime! un homme, en vérité ce trait me déchire le cœur, que vous connoissez mal l'amour! je devrois être pour vous ce que vous êtes pour moi, l'univers entier ; mais je vous fais pitié : vous déplorez mon aveuglement, déplorez-en donc aussi la cause, puisqu'elle vous est si peu chere. Est-il étonnant qu'un amant desire obtenir une foible certitude qu'il est aimé ? Et quand on l'aime véritablement, peut-on en refuser des preuves innocentes ? Non, ma chere amie, ces faux principes ne sont point dans la nature. Si je suis à vos yeux

quelque chose de plus qu'un homme, vous rendrez justice à ma délicatesse; vous ne m'induirez pas à douter de vos sentiments ; vous viendrez recevoir les serments d'un amant qui vous adore ; vous vous reposerez sur lui du soin de votre honneur ; vous concerterez avec lui un projet de la derniere importance, & vous serez sure qu'il ne veut point de votre vie, mais que la sienne est à vous.

RÉPONSE.

Si vous voulez être plus qu'un homme pour moi, cessez donc d'en avoir les foiblesses. Vous serez l'univers entier pour moi, quand je vous verrai plus attaché à ma gloire qu'à votre satisfaction personnelle. D'ici-là je suis fondé à présumer que vous

n'aimez que vous, & vous pourriez bien ceſſer de me faire pitié.

BILLET de Monſieur de Villemort.

Il faut en effet que vous me ſuppoſiez bien peu de délicateſſe, Mademoiſelle, pour la bleſſer auſſi ſouvent. Autrefois vous m'alleguiez des raiſons, actuellement vous vous bornez aux reproches; mais il eſt vrai qu'ils ſont laconiques. O Dieu, eſt-ce ainſi que l'on écrit quand on ſent! Barbare, dépouillez-moi donc de toute ma ſenſibilité, ou ne l'outragez pas! Quoi, vous n'avez fait naître dans mon ame quelque eſpoir que pour m'en punir! Hélas, de quel poids vont m'être des jours que je traînerai loin de vous! je parts, preſque certain que j'adore une ingrate, que

je..... Ha, chere ame de ma vie, je ne puis ſupporter cette idée; non je ne partirai point, je mourrai plutôt de douleur ſous vos yeux..... Parlez au moins, c'eſt le plus tendre amant & le plus infortuné des hommes qui vous en ſupplie.

RÉPONSE.

Vous voulez que je parle; hé bien écoutez-moi: la ſincérité eſt ſur mes levres comme la vérité eſt dans mon cœur. Rien n'excuſera ma franchiſe ſi vous en abuſez, je le ſens, mais la confiance eſt l'ame du ſentiment, & le ſentiment l'emporte ſur toute autre conſidération.

Puiſque je me ſuis avouée mille fois que je vous aimois, je crois pouvoir vous le dire; enfin, un penchant invincible m'attache à vous,

il eſt ſi pur que ma vertu ne s'en allarme point. J'ignore ſi c'eſt amitié ou amour; tout ce que je ſais, c'eſt que je ne l'ai jamais ſenti que pour vous, & qu'à moins que vous ne ceſſiez d'en être digne; vous pouvez compter qu'il ſera durable : mon ame abhorre juſqu'à la moindre apparence du vice. Ne me demandez donc plus rien qui pût me faire paroître coupable ; ſortez du délire qui vous a aveuglé au point de vous expoſer à me compromettre. Le plus grand de vos deſirs eſt ſatisfait. Vous ne vouliez qu'une certitude d'être aimé, la voici : un aveu de ma part vaut mille ſermens; goûtez le bonheur que vous y attachez ſans vous expoſer à m'en faire repentir.

Je vous ai aſſez détaillé mes raiſons précédemment, pour n'avoir plus rien à vous dire ſur l'entrevue que vous m'avez

m'avez demandée ; mon eſtime ſouffriroit qu'il en fût queſtion davantage.

BILLET de Monſieur de Villemort.

Quel aveu ! vous m'aimez ; mais avec quel froid mortel me le dites-vous. Dieux, ſi vous ſentiez comme moi, que vous vous exprimeriez différemment ! ma chere amie, l'amour s'eſt-il jamais payé du foible langage de l'amitié ? Non, vous ne m'aimez pas ; mon bonheur a paſſé comme un ſonge. Votre dernier Billet acheve de détruire l'illuſion la plus chere à mon cœur..... Un penchant vous attache à moi : hé ! qu'eſt-ce qu'un penchant ? Vous ne ſavez ſi c'eſt amitié ou ſi c'eſt amour : ha, ce n'eſt ni l'un ni l'autre ! Le ſentiment, quel

qu'il soit, est toujours distinct. Cruelle amie, que ne gardiez-vous un éternel silence !.... Plus je relis votre Billet, plus il m'accable. Chaque phrase est marquée au coin de la hauteur & du dédain, & presque du mépris; pas une ne caractérise la tendresse. Hé, vous voudriez que je renonçasse à la preuve que je vous ai demandée ! Non, vous me la rendez plus nécessaire que jamais; je vous la redemande de nouveau à genou, ma chere, mon unique amie; ne me réduisez point au désespoir.

RÉPONSE.

C'en est trop, Monsieur; vous avez dessillé mes yeux. Une femme qui sent qu'elle a tort d'aimer, cesse bientôt d'être coupable; n'attendez plus ni explications, ni reproches,

ils sont désormais au-dessous de moi.

BILLET de Monsieur de Villemort.

Juste ciel, c'en est donc fait! Ce n'étoit point assez d'être indifférent, je suis haï & méprisé. Qui me donnera assez de forces pour cacher mon désespoir? Quoi que vous pensiez de moi, Mademoiselle, je ne veux point vous compromettre; je sens que je ne soutiendrois pas vos regards ni votre présence. J'aime mieux m'éloigner pour quelques jours. Demain je serai parti avant votre réveil. Si vous n'êtes la plus ingrate & la plus insensible des femmes, la pitié aura quelque droit sur votre ame, & vous vous attendrirez sur le sort du plus malheureux des hommes.

Mr. de Villemort se flattoit sans doute que son absence me feroit une vive impression; qu'à son retour il pourroit en tirer de nouvelles armes pour me toucher. Mais j'étois trop indignée de son défaut de délicatesse, elle m'avoit ouvert les yeux; & dès que je commençai à douter de la foi de ses sermens, je ne vis plus en lui qu'une ame basse, capable de tous les substerfuges. J'eus honte d'être entrée en discussion sur l'article d'un rendez-vous, quoique je n'eusse pas eu le moindre combat intérieur à soutenir pour le refuser; & le mépris étouffa presqu'en un instant jusqu'aux plus légeres traces du sentiment dans mon cœur. Etoit-ce candeur ou vertu qui produisit cet heureux effet? Etoit-ce amour propre ou vanité bléssée? Etoit-ce de ma part une méprise de sentiment, si commune à seize

ans ; & n'avois-je pris pour Mr. de Villemort que du goût tout au plus, ou peut-être de l'amitié au lieu d'amour ? C'est ce qu'il ne me fut pas possible de définir dans le temps. Depuis affectée pour quelqu'un qui avoit des vues plus solides & plus honnêtes, j'ai cru n'avoir aimé que très-foiblement. Mais mon amour propre pourroit encore être intéressé à porter ce jugement ; il est au reste divers dégrés de sentiment, & l'on ne connoît bien son cœur qu'après l'avoir éprouvé. Un attachement quel qu'il soit, n'est durable qu'autant que l'estime & la confiance en serrent les liens. Comme le dernier billet de Mr. de Villemort me faisoit entendre que je n'étois pas encore quitte de ses persécutions, puisqu'il devoit revenir, je résolus d'y mettre fin à quel prix que ce fût ; l'occasion me favorisa. Une de mes

amies étoit venue dans le voisinage; elle desiroit me voir, je lui mandai qu'elle pouvoit prier son pere & sa mere de me demander pour quelque temps à la Comtesse; que s'ils venoient eux-mêmes l'en prier, j'étois persuadée que n'ayant pas le moment de la réflexion, elle ne refuseroit pas. Mon amie fut comblée, elle ne savoit pas le service qu'elle me rendoit; persuadée qu'elle ne devoit ceci qu'à ma tendresse, elle mit tout en œuvre pour en retirer le fruit; & l'après-dîner même je les vis tous arriver en famille. La jeune personne & moi sortirent ensemble; on profita de notre absence pour déterminer la Comtesse, qui m'accorda sans beaucoup de difficulté. A peine fumes-nous entrées, que Mr. de St. Sirant me marqua la joie qu'il avoit de me posséder pour la premiere fois de sa vie;

il dit à ce ſujet des choſes obligeantes à ſa fille, & il la félicita de m'avoir encore pour compagne, (nous avions été au couvent enſemble); un inſtant après il me préſenta la main, j'embraſſai la Comteſſe & nous montames en carroſſe. Mr. de Villemort étoit allé ſe promener, il dût être fort ſurpris de ne me plus trouver, il en devina ſurement les raiſons. Pour moi j'étois fort aiſe de m'éloigner de lui. Ce n'étoit point à la vérité après le plaiſir que je courois. La maiſon de Mr. de St. Sirant étoit une des plus ennuyeuſes que je connuſſe. Homme vain, plein d'oſtentation & pieux tout enſemble, honnête homme d'ailleurs, mais dur; il avoit eu ſoin de bannir de chez lui tous les agrémens de la ſociété, dont ſon orgueil ne dédommageoit perſonne: ſa femme ne manquoit pas d'une ſorte d'eſprit; mais

ſa dévotion la rendoit ſi rempante vis-à-vis de ſon mari, qu'elle s'étoit preſque totalement pliſſée à ſon humeur; ma pauvre amie, quoique la plus intéreſſante de leurs enfants, étoit celle de tous la moins chérie. Née vive, ſon caractere n'étoit pas tourné à la piété, & on lui en faiſoit un crime. Elle n'avoit pas beaucoup de talens, faute d'avoir pu les cultiver, mais elle montroit des diſpoſitions pour tous. Il ne lui falloit que l'occaſion de ſe développer. Doublement malheureuſe de voir qu'elle lui manqueroit long-temps, par la maniere dont Mr. de St. Sirant la traitoit, elle me fit une telle compaſſion, que je n'apperçus en elle que ce qu'il y avoit d'aimable, & je m'y attachai aſſez eſſentiellement pour m'ennuyer près d'un moi avec elle. On ne trouvoit pas un livre dans cette grande &

vaste maison. Mr. de St. Sirant qui se piquoit d'avoir lu autre fois, me questionna sur mes lectures; je n'eus garde de me vanter de toutes celles que j'avois faites; Rollin de Thou, Moiseray, étoient les auteurs que je connoissois le moins. Cependant je les possédois assez passablement pour pouvoir les citer. On me donna des louanges infinies; je passai pour un petit prodige de science & d'esprit. Sans cesse on me donnoit pour exemple à la pauvre St. Sirant; on s'imaginoit que j'employois à méditer le temps que je passois seule; j'avois beau assurer que je n'étois pas si dévote, on n'en croyoit rien; c'étoit modestie toute pure.

J'avois profité de mon premier moment de liberté, depuis mon départ du château de la Comtesse, pour écrire à Madame de Renelle; mais, j'avoue,

rai-je à ma honte : confuse, désespérée de tout ce qui s'étoit passé, je n'eus pas d'abord le courage de lui en faire l'aveu. Pour la premiere fois, mon orgueil l'emporta sur l'amitié & sur la confiance que je lui devois. Néanmoins peu accoutumée à la dissimulation avec elle, je fus très-embarrassée; j'éprouvai mille combats. D'un côté le cœur cherchoit ce soulagement si rempli de charmes pour une ame sensible ; de l'autre, la vanité, cette souveraine qui commande avec tant d'empire, sur-tout à mon sexe, imposoit des loix très-dures à ma franchise; mon amour propre étoit en jeu, je cédai à son impulsion, je ne mandai à mon amie que la centieme partie des dangers où m'avoit exposée une credule bonne foi, qui toujours entraîne l'imprudence, puis les regrets & le répentir. Le mien perçoit à travers l'ambiguité de mon style.

LETTRE à Madame de Renelle.

Ne m'adressez plus vos lettres chez la Comtesse, ma bonne amie; je vous écris d'un séjour, où l'air que je respire est plus pur; la vertu y est à l'abri des persécutions. Peut-être les ai-je fui trop tard; mais enfin j'ai trouvé le moyen de fuir; c'est toujours plus que je n'espérois; le courage ne me manquoit pas, l'indignation l'animoit; je n'etois en peine que de l'occasion, & mon amie Mademoiselle de St. Sirant a bien voulu me la procurer; je lui dois sûrement plus qu'elle ne pense. Ha, chere maman, qu'il est humiliant d'être dupe! qu'il est dangereux d'être bonne! qu'on est à plaindre d'être née sensible! j'éprouve ces trois sortes de peines plus vivement

qu'il n'eſt poſſible de les peindre. Puiſſe au moins la triſte expérience que j'en fais, me ſauver de plus grands écueils. J'apprends bien, jeune encore, à connoître les hommes ; mais je me flatte qu'aucun d'eux ne nuira plus à mon repos. Je me propoſe de paſſer des jours plus tranquilles dans la pratique exacte de vos préceptes, & je compte, autant que je le deſire, ne pas retrouver M. de Villemort. C'eſt ma bonne amie, tout ce que j'ai la force de vous dire aujourd'hui. D'ailleurs la pauvre St. Sirant eſt ſi aiſe de me voir, qu'elle ne me laiſſe pas une minute à moi. Vous ſavez qu'elle n'eſt point heureuſe ; ſi je puis adoucir ſon ſort, je m'applaudirai doublement d'être venue la voir. Elle me paroît très-changée à ſon avantage ; quand je lui ai parlé de vous, elle m'a ſauté au cou pour me prier de vous embraſſer de

ſa part. Jamais elle n'a été ſi preſſante ; mais en revanche tout ce qui l'entoure eſt bien peu attrayant. La voilà qui vient m'arracher ma plume, adieu, chere Maman, ma bonne & tendre amie ; jettez un regard de commiſération ſur votre éleve, ſur votre enfant. Son cœur eſt rempli d'amertume, & au moment où elle vous quitte, ſes yeux ſe baignent de larmes.

LETTRE de Madame de Renelle.

Que ſignifie votre évaſion de chez la Comteſſe, ma chere petite ? Elle me paroît bien précipitée, puiſque vous n'avez pas eu le temps de m'en prévenir. Que s'eſt-il donc paſſé ? Pourquoi ne ſuis-je inſtruite de rien ? Etoit-ce dans les circonſtances où vous

aviez le plus besoin de conseils, qu'il falloit négliger de m'en demander? Il y a près d'un mois que je n'ai eu de vos nouvelles, & qu'est-ce que celle que vous me donnez! ha, chere petite, sûrement vous m'en imposiez, mais je vous le pardonne! Vous vous en imposiez à vous-même; vous êtes si naive, si vraie, si franche, que je ne puis vous imputer que de l'erreur. Cependant votre ame n'est point dans une assiette tranquille. Vous comptez, vous desirez ne plus retrouver Mr. de Villemort; se seroit-il oublié? Vous vous proposez de passer des jours plus sereins dans la pratique de mes préceptes..... Auroient-ils eu quelque atteinte? Je m'y perds. Malgré la longue habitude que je me suis faite de régler mon imagination, votre lettre lui fait faire plus de chemin que je ne voudrois... Je tremble...

J'espère pourtant..... Au surplus, si j'avois tort d'espérer, ne me l'avouez pas, car je serois aussi humiliée que vous, & plus fâchée peut-être.

Remerciez Mademoiselle de St. Sirant de l'honneur de son souvenir. Je me la rappelle très-bien, elle a de l'esprit, & sur-tout de l'esprit agréable. Vous êtes encore toutes deux dans cet âge heureux, où la rivalité de mérite ne se fait sentir que foiblement. Mais prenez des précautions contre l'avenir, ma chere enfant; gardez-vous de certaines ouvertures de cœur, pour une jeune personne plus démonstrative que solide. Il est des choses qu'il faudroit pouvoir se cacher à soi-même. A présent que vous imaginez connoître un peu le danger du commerce des hommes, étudiez les femmes, & vous verrez qu'elles ne sont pas toutes

aussi vraies qu'elles affectent de le paroître : la bonne politique seroit de gagner la confiance de celles avec lesquelles on se lie, sans leur accorder la nôtre ; mais c'est un art difficile à ménager ; je vous crois trop sincere pour y réussir. Adieu, ma chere petite ; si votre cœur est rempli d'amertume, le mien est rongé d'inquiétude sur ce que vous me dissimulez.

LETTRE à Madame de Renelle.

Non, ma bonne amie, vous n'avez pas tort d'espérer ; ha, quelle injure vous me faites ! que ne pouvez-vous voir le trouble que ce doute a jetté dans mon ame ? Hélas, dequoi me plaindrai-je ! Je ne porte que la peine que devoit m'attirer une fausse

fausse dissimulation, fondée sur une gloire encore plus fausse. Pardonnez-moi cette foiblesse prise dans l'humanité; mon cœur n'y a point eu de part; je me jette à vos genoux, & vous promets un aveu sincere de tous mes écarts; c'est la seule réparation que je puisse vous offrir. J'ai des torts sans doute, mais seroient-ils de l'espece que vous craignez? Des étourderies, quelques imprudences, trop de simplicité, une bonne foi dont j'ai déjà été dupe à un certain point; voilà mes torts. J'ose me flatter qu'ils ne me nuiront pas dans votre cœur. J'ai été assez à plaindre d'avoir à supporter les reproches intérieurs; si j'étois réduite à perdre votre estime, au lieu de mépriser Mr. de Villemort, je finirois par le haïr, lui & toute son espece. Votre amitié est mon unique soutien dans ma position; si

vous m'abandonniez à la rigueur de mon ſort, la vie me ſeroit inſupportable; il eſt ſur que je me déteſterois moi-même. Ha, mon amie, que les hommes ſont fourbes & faux! Il ne m'arrivera plus de faire d'exceptions, j'oſe vous en répondre. Peut-être vous verrai-je dans peu; permettez que je remmette à ce temps de plus grandes explications; & daignez, en attendant, calmer l'agitation où je ſuis par quelques aſſurances de votre tendreſſe. Que je meure mille fois, plutôt que de m'en rendre indigne!

P. S. Soyez tranquille, chere Maman, ſur l'article des confidences; je n'en ai point fait à Mademoiſelle de Saint-Sirant; mais il eſt vrai que j'y ai réſiſté avec peine; elle m'a trouvée pluſieurs fois baignée de larmes; celles qu'elle a mêlées aux miennes, la vivacité de ſes offres,

la tendresse de ses reproches, ses obligeantes questions m'ont touché jusqu'au fond de l'ame. Si votre lettre ne fut pas arrivée, je doute que je ne lui eusse pas tout dit. Elle a un extérieur si affable, si bon, qu'il semble impossible que le fond du caractere n'y réponde pas; mais je ne veux plus m'écarter en rien de vos conseils, ma chere amie.

Le lendemain que j'eus rassuré Madame de Renelle sur les inquiétudes que mon défaut de confiance pouvoit lui avoir occasionnées, je fus très-surprise de recevoir une lettre de Mr. de Villemort.



LETTRE de Monſieur de Villemort.

Quel fut mon étonnement, Mademoiſelle, de ne plus vous trouver chez Madame la Comteſſe d'où vous ne ſortiez jamais ? Croyez que je ne me ſuis pas mépris ſur vos intentions ; certainement vous me fuyez au riſque de tout ce qu'il peut en arriver. Si j'oſois encore me flatter d'avoir quelque droit à votre tendreſſe, je dirois, *elle ſe fie à ma probité* ; mais la haine ſeule guide vos pas, & vous empêche d'enviſager mon déſeſpoir d'aſſez près, pour en redouter les effets. Grand Dieu ! combien il faut que je vous aime, puiſque j'ai ſu me contenir. Mademoiſelle, ſi vous doutez de ma droiture, au moins apprenez à connoître l'amour,

ſon pouvoir, & l'homme tel qu'il eſt, quand préoccupé d'un attachement honnête, on le force à ne plus écouter que les paſſions. Dans l'excès de ma fureur, peu s'en eſt fallu que je ne fiſſe un éclat. J'ai balancé un inſtant, ſi par un aveu ſincere je n'haſarderois pas de vous obtenir de Madame la Comteſſe en dépit de vous-même, ou ſi je ne volerois pas ſur vos traces accompagné, de maniere que vous ne puiſſiez m'échapper. Aujourd'hui j'ai honte de ces déteſtables projets qu'enfanta une douleur trop juſte. Voilà cependant où vous aviez penſé me réduire. Ce n'eût pas été la premiere fois qu'on auroit vu naître le vice du ſein du cœur vertueux. Mais quels regrets n'auriez-vous point eu d'en être la cauſe? car, malgré vos procedés étranges, j'apprécie vos motifs, & je rends juſtice à la

candeur de vos vues, pour être puisées dans la source des préjugés; elles ne sont pas moins respectables à mes yeux, lorsque la réflexion m'aide de ses secours. Ayez donc quelque indulgence pour un amant qui vous montre l'exemple. Si vous détournez vos regards de dessus lui; si vous dédaignez les sentimens qu'il vous offre; au moins rappellez-vous qu'il vous fut cher; & faites en sa faveur par humanité ce que vous eussiez fait alors par amour. Qu'il est cruel cependant d'implorer la froide pitié, quand le cœur a goûté le charme de devoir tout au cœur. Mademoiselle, vous ne l'imagineriez jamais. S'il étoit possible que vous lussiez dans mon ame, vous verriez que j'étois digne d'un meilleur sort. J'évite de repasser ici sur ce qui m'a attiré celui que je subis: ces vaines, ces spécieuses raisons que

vous alleguiez, en bleſſant ma délicateſſe, irritent trop mes tranſports; je me défie de leur impétuoſité. Si je me ſentois la force de les maîtriſer, je vous dirois, accablez-moi, cruelle amie; ne craignez point d'appeſantir vos coups ſur un malheureux qui les ſupportera patiemment, dans l'eſpoir de vous convaincre un jour que nul autre que lui ne pouvoit vous aimer autant. Mais... Mademoiſelle, n'exigez point que j'acheve: peut-être n'en ai-je déjà que trop dit pour vous donner lieu de préſumer qu'entraîné par la fougue des paſſions je ſerois capable de tout. Ne ſouffrez pas qu'un ſentiment pur dans ſon origine, devienne criminel; ſongez donc dans quel abîme de maux vous nous plongeriez l'un & l'autre. Tendez plutôt une main ſecourable au meilleur, au plus tendre de vos amis;

à celui auquel vous ne rougissiez pas d'accorder un titre plus précieux encore, & qui voudroit mettre toute sa gloire à s'en rendre digne. Souffrez que je vous voie : permettez que j'aille expier à vos genoux mes prétendus torts. Un moment d'entretien suffira pour nous rendre à notre premier état. Qu'il étoit délicieux, ma bonne amie ! quelle douceur, quelle sérénité, quel contentement ; un signe, un regard parloit dans nos ames : comment avez-vous pu renoncer à ces innocents plaisirs ? mais ils ne sont pas finis pour nous, je l'espere. En les retrouvant, ils nous paroîtront plus vifs, & l'amour a peut-être voulu nous servir par votre fuite. N'eussions-nous chez Madame de St. Sirant qu'un argus de moins, ce Mr. de Prévalle, c'est toujours beaucoup ; & il m'est très-facile de

m'y faire présenter par Calidant, mon ancien camarade, chez lequel j'attends votre réponse malgré l'affreuse maladie qui infecte le village, même sa propre maison; car deux de ses gens sont déjà attaqués d'une petite vérole qu'on soupçonne pourpreuse. J'aurois fui autrefois jusqu'au bout du monde cet air empesté & contagieux, mais que ne fait point braver un amour tendre & délicat. Mademoiselle, nos manieres d'agir sont trop dissemblables pour entrer en parallele. Vous vous exposez à des hasards pour m'éviter; moi je cours de périls presque certains pour vous rejoindre. C'est à vous de tirer de ceci les conséquences qui se présentent naturellement. Si vous y êtes insensible, je ne vous promets plus d'en mourir de douleur. Que votre imagination supplée au reste.

P. S. Cette lettre part par la poste, mais empressé de recevoir votre réponse, le valet de chambre de Calidant ira la chercher; lorsqu'il aura fait les complimenrs de son Maître à tous vos hôtes, vous pouvez le suivre; je me suis assuré de sa fidélité.

On connoît de quelle indignation je dus être saisie à la lecture d'une lettre moins tendre que ménacante, & qui me dévoiloit combien je m'étois trompée sur le caractere de Mr. de Villemort. Il étoit aisé de sentir qu'il se flattoit de m'amener à ses fins en m'intimidant. Des vues aussi basses, un dessein aussi perfide, acheverent de me faire détester l'instant où je l'avois connu: & loin de redouter sa colere, j'aurois voulu inventer de nouveaux moyens pour lui persuader qu'elle ne m'inspireroit que le plus souverain

mépris. Rien ne me parut plus propre que mon premier projet de lui renvoyer sa lettre : je l'exécutai. Mais comme s'il s'en fût défié, le valet de chambre à qui je la remis, fit difficulté de la prendre, disant qu'elle n'étoit que recachetée. Quelqu'ordre que vous ayez, lui repondis-je, dites de ma part à celui qui vous l'a donnée que voilà le cas que je fais de ce qui vient de lui, & que s'il est assez hardi pour se présenter ici, je pars à l'instant. Il voulut parler, je rentrai sans l'écouter, véritablement outrée de la conduite de Mr. de Villemort, & de ses imprudences. Heureusement les reproches que je me faisois d'avoir été dupe, quelques humiliants qu'ils fussent pour ma vanité, ne portoient point avec eux l'amertume des remords. Je passai le reste du jour & la nuit suivante dans de tristes réflexions sur le

danger inévitable d'un attachement quelconque ; & si d'un côté elles m'affligeoient, de l'autre j'en tirois des leçons pour l'avenir.

A peine étoit-il jour chez moi, qu'on m'annonça un messager de la part de la Comtesse. Je me doutai que c'étoit encore un subterfuge de Mr. de Villemort. La lettre suivante me la confirma : mon ami, dis-je à cet homme, rapportez ce paquet à votre Maître, & assurez-le bien que je n'en décacheterai aucun. Mademoiselle, me répondit-il, d'un ton assez résolu, il faut bien que vous ayez la bonté de le lire, car mes ordres portent que je ne sortirai point de votre appartement sans être muni d'une réponse. J'eus beau le prier, le menacer, tout fut inutile. Voyant qu'il s'obstinoit, je préférai de lire & d'écrire, plutôt que de déceler un mys-

tere dont il pourroit réjaillir quelque blâme ſur moi.

LETTRE de Monſieur de Villemort.

O fille inexorable, à quel excès vont me porter vos durs & inſultants refus! envain ma vertu chancelante excite encore quelques combats au fond de mon cœur. Je ſens qu'elle expire, l'amour l'emporte ſur toutes les conſidérations poſſibles. Il faut qu'il triomphe, ou que je périſſe; que je vous voie, ou que... Et pourquoi ne vous verrois-je pas, quand je le puis, quand vous ne pouvez pas vous y oppoſer, quand tout autoriſe & ſeconde mes deſirs? Oubliez-vous donc que vos ſerments m'ont donné des droits ſur vous? Quel mortel oſeroit me les conteſter? Nommez-le-

moi s'il existe, comme je n'en doute pas ; car je connois assez les ruses de votre sexe, pour ne pas me laisser aveugler par ces scrupules feints, ces délicatesses apparentes, ces principes de reserve, unique fruit de l'inconstance artificieuse jusques dans la défense ; rarement vous armez-vous de sévérité envers l'un, que vous ne deveniez prodigue envers l'autre. Mais ne pensez pas m'en imposer par tout ce simulacre de l'honneur, vrai manteau de la fausseté. Je saurois découvrir celui qui me ravit votre cœur & l'en punir. Vos procédés m'apprennent que désormais les ménagemens sont superflus ; d'ailleurs je ne vous cache point qu'il n'est plus en mon pouvoir d'en observer aucuns. En proie à tout ce que le désespoir a d'affreux, livré aux fureurs d'une passion sans bornes, je ne vois que vous dans l'univers.

Ce que l'on nomme bien ou mal, vice ou vertu, ne frappe plus que d'un vain son mes organes. Si la perfection est possible, c'est aux hommes heureux d'y prétendre; quant à moi, Mademoiselle, vous m'avez forcé d'y renoncer: & dans l'état où je me trouve réduit, si j'employois des voies blamables pour parvenir à vous voir, bien des gens sentiront qu'elles doivent me paroître toutes égales. Il n'a tenu qu'à vous de me sauver de moi-même. Je vous en avois assez dit, mais rien n'a pu vous flechir; larmes, prieres, supplications, égards, vous avez tout méprisé. Un amant ordinaire n'auroit d'abord écouté que son ressentiment, & vous auroit perdue. Un scélérat feindroit aujourd'hui de vous oublier afin de vous surprendre, sans que vous puissiez traverser ses vues. Moi, dont l'ardent amour fera

peut-être tous les crimes, je vous laiſſe lire dans mon ame juſqu'au dernier moment : ma vertu eſt encore entre vos mains : votre empire ſur toutes mes affections eſt ſi grand, que d'un ſeul mot il dépend de vous de me transformer d'amant irrité en amant ſoumis, ou d'amant ſoumis en amant téméraire. Regardez cet aveu comme le dernier de tous. C'eſt beaucoup que j'aie pu prendre ſur moi de vous écrire, du moins avec autant de modération ; car ce ne ſont plus des tranſports que j'éprouve, c'eſt une eſpece de rage trop difficile à contenir pour haſarder de pourſuivre. Si je m'en croyois, j'irois ſur l'heure braver vos dédains, peut-être ferois-je pis encore ;.... mille idées plus novices l'une que l'autre m'agitent. Croyez cependant qu'elles ne ſe confondent pas tellement, que je n'aie quelques

quelques projets réels. Si je les effectue jamais, souvenez-vous, Mademoiselle, que les reproches tomberont sur vous. Dès l'instant où vous cesserez de m'estimer, mes forfaits deviendront vos crimes. Une voix intérieure vous criera, *voilà ton ouvrage*. Songez que quelques soient vos intentions actuelles, elles ne peuvent qu'apprêter des armes au repentir. Réfléchissez-y, je vous donne le quart d'heure. Pour moi quand je vous posséderai, n'importe comment, je suis bien sûr d'être heureux.

*RÉPONSE de Mademoiselle De*** à Monsieur de Villemort.*

Il est bien étrange, Monsieur, qu'aux importunités présentes & passées qui vous ont rendu si méprisable

à mes yeux, vous vouliez encore ajoûter la violence & les ménaces. Comment, je ferai persécutée jusques chez mes amis, un commissionnaire insolent m'assiégera jusqu'à ce que je l'aie chargé d'une réponse ! Eh, quels droits, s'il vous plaît, vous ai-je donnés sur moi, pour oser en agir ainsi! Croyez, Monsieur, que pour en acquérir il eût fallut être né avec des sentimens plus vertueux, & plus honnêtes que les vôtres. Si j'ai quelque tort, c'est celui de vous avoir supposé un instant des principes. L'innocence paie assez ordinairement ce tribut ; mais l'expérience nous éclaire. Ne vous abbaissez donc plus aux prieres vis-à-vis de moi, & abandonnez l'espoir de m'intimider par vos ménaces. Les unes, ni les autres ne peuvent plus m'inspirer ni pitié, ni crainte, ni haine. Si un tyran est

digne quelquefois d'être haï, c'eſt lorſqu'il lui reſte l'idée de quelque vertu, & le pouvoir d'en faire mauvais uſage. Pour vous dont les mœurs ſont auſſi corrompues que le cœur, qu'auriez vous pu précédemment ! Et que pouvez-vous aujourd'hui contre moi ? Des calomnies, des noirceurs : il faut être bien dégradé à ſes propres yeux, pour prétendre tirer ſon mérite du mal qu'on n'a pas fait. Comme je cachetois ma lettre, Mademoiſelle de St. Sirant entra dans ma chambre pour me propoſer d'aller faire le tour du parc : c'étoit aſſez notre uſage tous les matins ; je me hâtai de renvoyer l'indigne commiſſionnaire de Mr. de Villemort, & nous ſortimes preſque en même temps que lui. Il revint vers nous, lorſque nous traverſions le parterre, demander à mon amie ſi elle ne pouvoit pas lui faire ouvrir

la grille du parc, parce que cela lui abrégeoit beaucoup de chemin. Je crus bonnement que c'étoit une nouvelle feinte pour faire croire qu'il venoit de chez la Comtesse. Mon amie lui répondit avec l'air du regret, que sa mere tenoit les clefs dans son appartement, & qu'elle ne les confioit à personne avant une certaine heure. Il nous quitta & nous poursuivimes.

Mademoiselle de St. Sirant très-curieuse de son naturel, me fit cent questions qui m'embarrasserent, mais dont je me tirai sans vouloir lui rien avouer; ce n'étoit pas ce que je pouvois faire de mieux. Ceux qui jugent des choses après les événements penseront sans doute que je me serois épargnée les chagrins les plus cuisants que puisse éprouver une femme délicate; si au lieu d'appréhender un

éclat, j'eusse traité le messager de Mr. de Villemort comme il le méritoit, & que je me fusse ouverte à mon amie sur la nature de sa commission. Mais la prudence des hommes est trop souvent confondue, pour qu'on insulte à mes regrets par un blâme aussi peu mérité. Il est des conséquences qu'il n'appartient point à une jeune personne de prévoir. Quelque mauvaise opinion que j'eusse de Mr. de Villemort, je l'aurois d'autant moins soupçonné d'une conduite aussi abominable, que je le croyois dans l'impuissance de réaliser ses menaces. S'il en avoit les moyens, me disois-je, il se garderoit bien de ne pas tenir ses desseins cachés; son but n'est donc que de m'effrayer par les prétendus risques que court ma réputation. J'ignorois, hélas, qu'on pût joindre tant de rafinement à tant de

noirceurs méditées! Car Mr. de Villemort avoit pressenti toutes les idées que je pourrois prendre, & les raisonnemens que je pourrois faire. Ma bonté & ma timidité, dont il espéroit tirer ses plus fortes armes, sont les seuls articles sur lesquels ils se soit mépris. Je le vis arriver dès le même jour avec Mr. Célidant, qui le présenta à Madame de St. Sirant comme son meilleur ami. Lui, il m'aborda avec un air de connoissance que je payai du salut le plus froid. Bientôt après, ne pouvant plus contenir mon indignation, je sortis.

Ils restèrent très-long-temps sous le prétexte d'attendre Mr. de St. Sirant: comme il ne rentroit pas, on sonna plusieurs fois pour s'informer où il étoit. Enfin, on sut qu'il chassoit dans le parc: ces Messieurs dirent qu'ils alloient l'y chercher en

s'en retournant. Madame de St. Sirant m'envoya proposer par sa fille de les accompagner. Celle-ci me trouva enfoncée dans la plus profonde rêverie, tenant ma tête d'une main, ma plume de l'autre, & esseyant envain de retracer à Madame de Renelle les suites funestes du malheureux penchant qu'elle avoit justement condamné. Le destin, cet aveugle qui en conduit d'autres, par une bisarrerie singuliere sembloit diriger tous mes pas vers l'abîme que me creusoit Mr. de Villemort, & faire servir les démarches les mieux concertées, les voeux les plus réfléchis à favoriser la malignité, la noirceur & l'atrocité des deux plus infâmes hommes que j'aie jamais connus. Je répondis donc à ma jeune amie qu'il m'étoit impossible de prendre l'air avec la migraine qui m'accabloit ; & je n'éloig-

nois pas trop l'offre qu'elle me fit de rester près de moi. J'aurois préféré d'être seule sans doute ; mais je croyois ravir à Mr. de Villemort quelques momens dont il pouvoit profiter pour captiver les suffrages de mes hôtes, & se faire presser de revenir. Je réussis selon mes desirs. Madame de St. Sirant très-facile à alarmer, & qui me supposoit être très-chere à la Comtesse, quitta précipitamment ces Messieurs, pour venir s'assurer que je n'avois qu'une migraine, & presque me la donner réellement par l'importunité de ses attentions. Peut-être vous promenez-vous trop le matin, me dit-elle, ma fille vous entraîne. Quels regrets n'aurois-je pas si votre complaisance alloit vous rendre malade ? Je vous en supplie, restez au lit demain, & à moins que cela ne vous amuse, n'allez au parc que de jour.

à autre. Quand on eſt délicate, il faut ſavoir prendre ſur ſes plaiſirs pour ménager ſa ſanté. Comme je ne voulois pas nuire à ceux de la pauvre St. Sirant, j'aſſurai que je les partageois. Néanmoins je promis de me repoſer un jour.

Comment nommerai-je l'enchaînement fatal de ces minutieux événements qui concourent à notre perte, lors même que nous nous efforçons de fuir l'ombre du danger? O deſtin! ton nom ſeul prouve, dit-on, le vuide du ſens que les trop crédules mortels y attachent. Tu ne ſers qu'à déſigner l'emblême du malheur; & les malheureux font de toi une divinité malfaiſante; ils t'admirent parce qu'ils ne te comprennent pas. Cependant en rejettant ſur toi tous leurs maux ils ſe créent des excuſes; & ſi quelquefois tu les irrite après les avoir accablés,



il ſemble encore que tu les conſole par l'impoſſibilité qu'ils ſe figurent d'éviter tes décrets. En effet, quelle autre reſſource leur reſte-il quand ils les ont ſubis. N'eſſayons pas d'y réfléchir, car tout devient chimere aux yeux de quiconque veut tout approfondir, & ce n'eſt pas ce que je me ſuis propoſée.

Mr. de St. Sirant vint trouver ces Dames dans ma chambre dès qu'il fut rentré ; il nous dit avoir rencontré Meſſieurs Calidant & Villemort qui lui avoient appris que j'étois indiſpoſée, & que cela étoit cauſe qu'au lieu de les réconduire, il les avoit laiſſé revenir avec lui juſqu'au parterre. Je mourois de peur, ajoûta-t-il, que ce ne fût quelque ſymptome de petite vérole ; mon ami, interrompit Madame de St. Sirant, j'ai éprouvé les mêmes craintes ; mais ces choſes-là

ſont bonnes à taire ; il ne prit pas la leçon plus doucement que ne le permettoit ſon caractere impétueux. Je fus obligée de les calmer l'un & l'autre, en leur faiſant remarquer des traces très-diſtinctes de cette maladie que j'avois eue autrefois. Alors Mr. de St. Sirant remit de ſes inquiétudes & de ſes vivacités, nous entretint pendant long-temps de Mr. Calidant, & ſur-tout de Mr. de Villemort dont l'extérieur lui avoit plû extrêmement. Je compris que celui-ci n'avoit pas omis de louer le château, le parc, les jardins, & tous les travaux d'un homme plein d'oſtentation, & de cette puérile gloire qui domine les Gentilshommes campagnards. Le mari & la femme me queſtionnerent ſur ce qu'étoit Mr. de Villemort, comment je l'avois connu, & quelles étoient ſes mœurs ? Cette derniere queſtion

appartenoit bien à la dévotion de Madame de St. Sirant. Je l'éludai, & je répondis en rougissant aux deux autres. Il n'y a je crois que les coupables endurcis, dont le front paroît serein au milieu des forfaits; mais l'ombre d'un tort suffit pour allarmer la pudeur d'une femme vertueuse. Peu familiarisée avec le vice, il lui semble que la tache qu'il imprime sur l'ame, perce aux yeux les moins clairs-voyants; & l'innocence même tremble à l'aspect du plus léger soupçon.

Mr. & Madame de Saint-Sirant ne tarissoient pas sur le compte de Mr. de Villemort; on vint enfin les avertir qu'ils étoient servis. Quoique j'eus grand regret de les avoir inquiétés par une indisposition feinte, je crus qu'il étoit nécessaire de soutenir mon rôle. Quelques vives que

fuſſent leurs inſtances, je refuſai d'aller me mettre à table ; je fis ſemblant de me coucher. Madame de St. Sirant défendit de nouveau à ſa fille de m'éveiller le lendemain pour notre promenade ordinaire; j'eus beau l'aſſurer que mon mal de tête ſeroit diſſipé. Il n'en fut pas moins décidé que nous ne ſortirions pas, & nous nous ſéparames.

Peu diſpoſée au ſommeil dans les triſtes circonſtances qui me fourniſſoient matiere à tant de réflexions, je paſſai une partie de la nuit à écrire à Madame de Renelle. Malgré l'eſpece de honte que j'éprouvois en lui avouant mes imprudences, & combien je m'étois écartée de l'auſtere réſerve qu'elle m'avoit toujours preſcrite, mon cœur sembloit s'alléger d'un fardeau inſupportable ; la douceur de la plainte ſuſpendoit l'a-

mertume des regrets. Il eſt donc encore des plaiſirs pour les malheureux, me diſois-je? Le ſein d'une amie eſt un aſile aſſuré. Les ames ſenſibles trouvent en elles-mêmes des reſſources inépuiſables; & l'amitié offre des charmes qui ſe font ſentir juſqu'au comble de l'infortune: c'eſt même le moment où ils deviennent les plus précieux.

Je m'abandonnois ainſi ſans réſerve à ces délicieuſes extaſes; mais ce ſont de ces ſoulagements paſſagers qui bientôt font place aux larmes du repentir. A peine eus-je quitté la plume, qu'au lieu du repos que je cherchois, je me vis replongée dans de nouvelles agitations. Envain mes paupieres s'appeſantiſſoient par la laſſitude, le ſommeil fuyoit loin de moi, ou me ſuſcitoit des ſonges effrayants. Il me vint en idée que

Mr. de Villemort pouvoit être caché dans la maiſon ; le ſilence, l'obſcurité, le calme d'une de ces belles nuits propre à faire naître les douces penſées, à nourrir les flatteuſes illuſions des mortels heureux, accrut au contraire mes craintes. Au moindre bruit tout mon corps friſſonnoit; j'étois toujours prête à appeller, & par le même principe de terreur la voie me manquoit. De la vie, je crois, on n'a paſſé des heures qui aient parues auſſi longues.

Dès que le jour parut, j'imaginai être en ſûreté, & je ne m'occupai plus que des prétextes de fuir un ſéjour ſi voiſin de celui de Mr. de Villemort. Mais quel jour, hélas, luiſoit pour moi! je frémis encore d'horreur au ſouvenir des cruelles, des humiliantes épreuves par leſquelles il m'a fallu paſſer.

Nos femmes, comme toutes les autres, de tout temps vrais singes de leurs maîtresses, crurent pouvoir profiter de notre petite retraite, pour aller, à notre imitation, se promener le matin dans le parc; elles y devoient faire un petit déjeûné, dont étoit le valet de chambre de Mr. de St. Sirant; mais celui-ci ayant été arrêté par quelque ordre de son maître, elles prirent l'avance, du moins voilà ce que j'appris dans la suite de Sophie. Elles s'enfonçoient dans les allées les plus étroites & les plus sombres pour ne pas être vues, lorsque tout-à-coup Julliete la plus jeune, celle qui approchoit le plus de ma taille, se sentit arrêtée par derriere en passant vis-à-vis la petite porte de la charmille. Son premier mouvement fut de crier. Sophie qui imaginoit que ce ne pouvoit être qu'une

niche

niche de celui qu'elles attendoient, lui dit, veux-tu te taire étourdie? puis en reconnoissant au lieu du valet de chambre de Mr. de St. Sirant, le même homme qui m'avoit apporté une lettre la veille; la frayeur la prit aussi, & elle se mit à crier; plus, au lieu de défendre sa compagne qui s'attachoit à elle de toutes ses forces, on les entraînoit ainsi toutes deux. Mr. de St. Sirant par un hasard singulier s'étant levé plus matin qu'à son ordinaire, avoit pris le chemin du parc; en avançant, il entendit des cris perçants & redoublés, il fut à la voix. Comme il étoit en veste, l'indigne exécuteur des ordres de Mr. de Villemort, crut que ce n'étoit qu'un domestique, & se sentant soutenu de son maître qui n'étoit pas loin, il ne lâchoit pas sa proie. Sophie ne l'effrayoit pas; au contraire,

il croyoit faire un coup de parti, se persuadant qu'il enlevoit la maîtresse & la suivante tout à la fois. Cependant quand il vit approcher Mr. de St. Sirant, armé d'une espèce de hache qu'il avoit trouvée sur ses pas, le misérable appella du secours. A moi Monsieur, s'écria-t-il, si vous ne me secondez, toutes nos peines sont perdues: alors Mr. de Villemort parut portant son fusil en bandouliére, & montrant un pistolet à Mr. de St. Sirant qu'il prenoit pour un jardinier. Si tu approche, lui dit-il, tu es mort. Quoi, Mr. de Villemort, lui dit celui-ci, c'est vous qui faites tout ce vacarme chez moi, & qui insultez les femmes de ces Dames? Car lui qui n'étoit préoccupé de rien, avoit reconnu tout son monde;... d'abord il s'avançoit même malgré les menaces, sans penser ni juger

qu'il fût nécessaire d'appeller ses gens, qui peut-être n'auroient pu l'entendre. Mr. de Villemort s'appercevant de toutes ses méprises, parut très-interdit. Qu'as-tu fait, malheureux, dit-il? laisse-là ces filles: puis s'adressant à Mr. de St. Sirant, pardonnez Monsieur, un tour de jeunesse à un de mes gens; il croyoit apparamment ces Demoiselles de meilleure composition, sûrement il ne leur vouloit point de mal. Qu'appellez-vous, Monsieur, un tour de jeunesse? c'est une insolence outrée, dont vous ne me persuaderez pas que vous n'êtes point l'auteur; & de quel droit être dans mon parc à cette heure, quand toutes les portes en sont fermées?... Monsieur, je vous le répéte, c'est un tour de jeunesse..... Dites plutôt que c'est un attentat horrible. Je vous en demanderois raison si je ne vous

regardois trop au-dessous de moi; mais vous m'avouerez la vérité, où je vous poursuivrai juridiquement. Monsieur, un homme comme moi vuide ses querelles à la pointe de l'épée.... Monsieur, un homme comme vous perd tous ses droits par des actions aussi basses. Je n'ai point d'armes, quand j'en aurois, je dédaignerois d'en faire usage vis-à-vis de vous, & je ne crains pas les vôtres; vous êtes en ma puissance, vous ne pouvez sortir d'ici ni vous, ni les vôtres sans ma permission, & qui que vous soyez, la justice m'en fera raison..... La justice, Monsieur, y pensez-vous, cela vous déshonoreroit..... Oui, Monsieur, la justice: j'y pense très-bien. Encore une fois, il n'y a qu'un entier aveu qui puisse vous sauver de ce pas. Mr. de Villemort fit semblant de rêver un instant; puis lui dit,

comme en se faisant violence, Monsieur, je ne crains rien pour moi; mais l'honneur & la probité ne me permettent pas de compromettre une jeune personne sans avoir votre parole que jamais vous ne trahirez mon secret; considérez que je vais vous parler comme à mon confesseur..... Mr. reprit Mr. de St. Sirant, je n'ai point de parole à vous donner, je ne permets rien: quand je serai instruit, je jugerai de ce que j'ai à faire, & je ne vous conseille même pas de mettre ma patience à une plus longue épreuve. Compromettre une jeune personne, dites-vous, grand Dieu! seroit-ce ma fille? Non, Monsieur, rassurez-vous; je n'ai point l'honneur de la connoître. O ciel! c'est Mademoiselle De *** qui seroit venue chez moi, qui auroit choisi ma maison pour..... Arrêtez, Monsieur, n'achevez pas,

oui c'est elle que j'attendois ici, mais respectez son innocence..... comment Monsieur, vous entendiez enlever une fille de qualité confiée à Madame de St. Sirant, & vous pensez..... Non Monsieur, je ne prétendois pas l'enlever, nous comptions seulement causer une heure ensemble sur des affaires importantes..... Et pourquoi donc cette violence de votre vil agent? pourquoi se trouve-t-il là? pourquoi cette méprise? Mr. de Villemort, ne déguisez point la vérité, ce complot a été formé entre vous & Mr. Calidant; n'est-il pas aussi dans le parc? Non, Mr. Calidant est chez lui; il sait que j'ai un rendez-vous, voilà tout; il n'y a point de complot; j'ai gardé ce domestique discret avec moi, parce que ce fut lui que j'envoyai hier à Mademoiselle De ***; elle le chargea d'une réponse; vous con-

noiſſez-bien ſon écriture, j'imagine, ajoûta-t-il, en tirant de ſa poche toutes les lettres que je lui avois écrites; & adroitement il fait tomber ſous la main de Mr. de St. Sirant le malheureux billet qui contenoit l'aveu de mon penchant. Il frémit en liſant..., Oh, vous ne tenez pas le dernier, lui dit Mr. de Villemort (il n'avoit vraiment garde de lui montrer); au ſurplus, pourſuivit-il, il n'y eſt pas fait mention du rendez-vous;...; Mademoiſelle De*** en fille prudente n'a pas voulu confier ce ſecret au papier, elle avoit chargé mon fidele Laroſe de me communiquer ſes intentions (en même temps il l'appelle); interrogez-le, Monſieur, il vous dira que je ne ſuis venu avec Calidant que par les ordres de Mademoiſelle De***, que j'étois prévenu qu'elle feindroit une migraine

afin que rien ne nous décelât pendant ma visite ; & que moi, en sortant par le parc, sous prétexte de voir toutes les beautés qui sont les fruits de vos travaux, j'aurois soin de me cacher; sans quoi comment aurois-je deviné que Mademoiselle De * * * venoit ici tous les matins.

Larose, ce prétendu domestique, qui n'étoit qu'un soldat déguisé, après avoir laissé parler son maître, ajoûta que j'avois même eu l'intention de lui montrer tous les détours du parc, que je lui avois dit de me joindre lorsque nous passerions, Mademoiselle de St. Sirant & moi, & qu'il s'étoit adressé à elle pour la prier de lui faire ouvrir la grille, mais qu'elle n'avoit pas voulu. On conçoit de quel poids devinrent toutes ces inductions, lorsqu'on chercha à les vérifier. Comme Mr. de Villemort avoit eu le temps

pendant la nuit de prévoir tous les événements possibles, il s'étoit si bien appliqué à donner le coloris du vraisemblable à ses perfidies, que toute l'indignation de Mr. de St. Sirant retomboit sur moi. Néanmoins quelques doutes combattoient encore. Pourquoi donc, dit-il à Mr. de Villemort, avoir voulu user de violence, puisque vous étiez si bien convenus de vos faits? Mr. c'étoit un jeu pour en imposer à Mademoiselle de St. Sirant, que je présumois être avec Mademoiselle De ***; mais Monsieur, pourquoi Mademoiselle De *** n'est-elle pas ici? Cette obligation l'embarrasse d'abord. Monsieur, lui dit-il, je n'en sais rien, je ne puis augurer que dès à-peu-près; peut-être Madame de St. Sirant a-t-elle traversé nos vues sans le savoir hier: elle nous dit à Calidant & à moi, qu'elle craignoit que ce ne fussent

les promenades du matin qui incommodoient Mademoiselle De ***; celle-ci lui aura promis de ne pas sortir dans l'espérance de pouvoir venir me trouver seule, & ayant apperçu de loin ses femmes elle n'aura point osé; que sais-je? ..... peut-être aussi..... Il resta court..... Poursuivez donc, lui dit Mr. de St. Sirant..... Eh bien! Monsieur, puisque vous voulez tout savoir, peut-être Mademoiselle De *** est-elle piquée de m'avoir attendu en vain toute la nuit; car j'ai vu de la lumiere jusqu'à quatre heures dans un appartement qu'elle m'a désigné être le sien, & que Larose croit avoir reconnu pour celui où il lui a parlé..... Mais, Monsieur, comment pouvoit-elle vous attendre la nuit? toutes mes portes sont fermées, elle le sait bien. Vraiment, Monsieur, aussi l'avoit-

elle observé à Larose, en lui disant qu'il falloit que je me cachasse sous l'escalier qui conduit à son appartement; qu'elle sauroit bien m'introduire sans bruit chez elle; & que c'étoit un parti plus sûr que celui de nous voir dans le parc, où elle ne sauroit comment se débarrasser de Mademoiselle de St. Sirant. Après avoir passé la nuit avec elle, je devois descendre par la fenêtre au moyen d'une échelle de corde que voilà; je m'en étois muni à tout hasard, quoique je n'eusse nulle intention de suivre ce plan; les jeunes personnes n'entrevoient jamais d'obstacles à ce qu'elles desirent, parce qu'elles en sentent peu les conséquences: pour moi, Monsieur, j'aurois cru que c'étoit vous manquer essentiellement; je sais trop ce qui est dû à quelqu'un de votre nom.

Comme ils en étoient là, arrive-

rent une partie des gens de Monsieur de Saint-Sirant : nos femmes qui s'en étoient retournées par son ordre, avoient répandu l'alarme dans la maison. Madame de St. Sirant ne comprenoit rien à une aventure aussi étrange ; elle trembloit pour la vie de son mari ; elle craignoit que la réputation de sa fille, ou la mienne ne fussent compromises par cette histoire, & elle ne cessoit de questionner nos femmes. Juliette n'avoit presque rien à dire ; mais ma Sophie, qui connoissoit les auteurs, commentoit chaque circonstance, & me noircissoit peut-être sans le vouloir. Le valet de chambre revint de la part de son maître pour tranquillifer Madame de St. Sirant, & lui recommander de garder nos femmes à vue jusqu'à son retour.

Monsieur, dit Mr. de St. Sirant au

misérable Villemort, je commence à voir un peu clair dans tout ceci. Si les choses sont telles que vous venez de me les raconter, Mademoiselle De *** est un monstre, je vais la veiller de près, & me débarrasser d'une fille de si difficile garde. Néanmoins, je vous avoue que je ne concevrai jamais qu'un galant homme puisse se prêter à de pareilles démarches ; ne devoient-elles pas vous inspirer du mépris ? Ah Monsieur, l'amour sait bien y donner une autre couleur ! j'aime Mademoiselle De ***, comme il n'est pas possible d'aimer ; je me crois payé de retour ; ce sont deux puissants motifs pour m'engager à lui prêter des excuses, & pour me prêter moi-même à lui sauver de plus grandes étourderies ; car elle est dans l'âge où le feu des passions ne connoît point de bornes. A l'ardeur d'un

tempérament bouillant, elle joint toute la vivacité de l'esprit d'intrigue, & réunit un fonds inépuisable de tendresse, auxquelles elle seroit capable de tout sacrifier. Qu'auriez-vous fait à ma place? Je ne voulois point la perdre, & en honneur, je craignois chaque jour de la voir voler sur mes pas ..... Quoi, Monsieur, elle seroit capable d'une telle bassesse? Il faut la faire enfermer; tôt ou tard elle déshonoreroit sa famille, & comme je ne veux point qu'elle déshonore davantage ma maison, dès demain je la rendrai à sa famille. Oui, je le répéte, c'est un monstre. Qui auroit pu soupçonner tant de turpitude dans l'ame d'une jeune personne qui porte une physionomie aussi heureuse? ..... Oh! Monsieur, ce n'est point la turpitude qui m'a rendu possesseur de sa personne, c'est l'amour qui m'a donné

son cœur. De grace ne me ravissez pas ce trésor, j'en mourrai de douleur. Monsieur de St. Sirant, je vous supplie, je vous conjure de ne point abuser de ma confiance pour perdre une fille sensible, dont j'espere faire une femme honnête; daignez ne point l'affliger en lui parlant de ce qui vient de se passer entre nous. Je vais employer toutes mes ressources pour parvenir à l'épouser; ç'a toujours été mon but, & je sens parfaitement qu'après une sorte d'éclat, cette réparation lui est dûe. Si vous vouliez, loin de la faire périr de chagrin, vous pourriez nous servir auprès de la Comtesse. Songez d'ailleurs que Mademoiselle De ***, réduite au désespoir, ne seroit plus une femme comme une autre. Vous la verriez se porter aux plus grands excès..... Madame de St. Sirant, dont les inquiétudes redou-

bloient à mesure que le temps s'écouloit, les renvoya encore interrompre, & prier Mr. de St. Sirant de trouver bon qu'elle allât les joindre, ou bien qu'il ramenât avec lui Mr. de Villemort. Celui-ci s'estimant trop heureux du prétexte, se défendit beaucoup de paroître devant elle dans l'état où il étoit. Mr. de St. Sirant ne le jugea pas convenable non plus; il lui épargna un nouvel embarras. Mais soit que contre toute apparence il lui restât quelques soupçons, il voulut mettre lui-même Mr. de Villemort hors du parc, & s'obstina à lui refuser toutes les paroles qu'il lui demandoit. Rapportez-vous-en à mon honneur & à ma prudence, lui dit-il; un homme de mon âge sait mieux que vous ce qu'il convient de faire. Je remets à me décider lorsque j'aurai interrogé Mademoiselle De * * *.

Venez

Venez demain ici à pareille heure, je vous attendrai à la grille, & vous communiquerai mes résolutions. Mais ne vous flattez pas que je veuille garder plus long-temps ici Mademoiselle De * * *; ni m'intéresser à couvrir sa honte. L'un & l'autre seroient indignes de moi.

Mr. de St. Sirant de retour, n'eut rien de plus pressé, après avoir rassuré sa femme, que de faire à Sophie toutes les questions qui pouvoient rapprocher les dires de Mr. de Villemort; il n'eut pas grand'peine à la faire parler, tant sur le peu qu'elle croyoit savoir, que sur ce qu'elle en avoit conjecturé. On sût d'elle que je ne m'étois point couchée, mais que j'avois écrit, & qu'elle croyoit même m'avoir entendu très-tard marcher à petits pas dans ma chambre. Depuis long-temps, ajoûta-t-elle,

je ſurprends Mademoiſelle dans de profondes rêveries, les yeux fixes ou baignés de larmes. Hier elle étoit encore plus triſte que de coutume; je ne fus pas la dupe de ſa migraine, car elle ne l'a jamais ſans quelques ſoulévements de cœur, & il m'a paru très-ſingulier qu'elle ſe ſoit retirée tandis que ce jeune Monſieur étoit ici. J'ai toujours ſoupçonné qu'ils avoient du goût l'un pour l'autre. Lorſqu'il venoit chez Madame la Comteſſe, Mademoiſelle ſe levoit matin, elle s'habilloit de bonne heure & avec plus de ſoin; c'étoient de petits déjeûners, des promenades, de petits concerts; jamais ils ne paroiſſoient ſi contents, que quand ils étoient enſemble, toujours ils ſe cherchoient, & ce Monſieur me faiſoit bien des amitiés. Comme Madame la Comteſſe ou Mr. de Préyalle étoient al-

ternativement entiers avec eux, je ne voyois point de mal, & j'imaginois qu'on penſoit à les marier; ſouvent j'en parlois à Mademoiſelle; un air de joie & de contentement ſe peignoit ſur ſon viſage..... Ne vous a-t-elle point chargée quelquefois de ſes billets, lui demanda Mr. de St. Sirant..... Non, Monſieur; je me ſuis apperçue ſeulement qu'elle écrivoit la nuit dans ſon lit. Quoi, reprit Madame de St. Sirant, Mr. de Villemort auroit de ces preuves-là en main? Cela n'eſt pas poſſible. O, Madame, je puis parler pour avoir vu & lu! Et après lui avoir tout conté: voyez, continua-t-il, Madame, quelle compagnie vous avez donnée à votre fille. Sûrement elle eſt auſſi dans la confidence..... Mon Dieu, Monſieur! Sophie, ſe pourroit-il que Mademoiſelle?.... Mademoi-

selle Sophie, votre maîtresse est un monstre de nature; vous êtes bien heureuse de ne l'avoir pas servie dans ses coupables desseins, car je vous aurois fait pourrir dans un cul de basse-fosse. Ah, Monsieur! ah, Madame, ne croyez pas!.... Il suffit, Mademoiselle Sophie, il suffit; le peu que vous me dites, confirme ce que m'a avancé Mr. de Villemort; tout se rapporte; jusques-là j'avois été assez bon pour conserver quelque doute; mais qu'on aille chercher ma fille, ajouta-t-il d'un ton menaçant..... Juliette se leva toute tremblante..... Non, Mademoiselle Juliette, restez ici, il n'est pas besoin que vous alliez préparer des mensonges. Donnez la clef de sa chambre, on ira l'appeller; & celui qui lui dira un mot de plus, aura affaire à moi. La pauvre St. Sirant étoit assise sur mon lit, à causer

tranquillement. Nous avions une porte de communication par un de mes cabinets, & il n'y avoit que cette porte d'ouverte chez elle ; le domestique qui la croyoit endormie, cria très-haut, elle fut lui demander pourquoi ce n'étoit pas Juliette qui entroit chez elle ; mais elle n'en tira pas d'autre réponse, si non que son pere l'attendoit ; & il ne manqua pas d'aller rapporter que nous étions déjà éveillées. Ce fut une nouvelle induction contre toutes deux ; ma pauvre amie ne savoit ce que pouvoit être que cet ordre de comparoître si matin ; elle vouloit m'entraîner avec elle. Non, lui dis-je, puisqu'on à te gronder, il vaut mieux que j'arrive sans paroître prévenue, comme pour souhaiter le bonjour à Madame de Saint-Sirant.

Hélas! j'étois bien loin d'envisager

que la foudre ne menaçoit que moi, lorsque le desir d'adoucir les peines de mon amie me conduisit presque sur ses pas. En entrant je la vis fondant en larmes aux genoux de sa mere, à qui elle attestoit son innocence. Viens, me dit-elle, viens me justifier. Mr. de St. Sirant la releva brusquement, lui ordonnant de s'asseoir & de se taire; puis en se tournant vers moi: Eh bien, Mademoiselle, comment va cette grandissime migraine, me demanda-t-il d'un ton ironique? Et me considérant de la tête aux pieds, de maniere à m'interdire, je ne concevois rien non plus au froid glacial de Mr. de St. Sirant, qui ne daignoit ni se lever, ni me saluer. Mr. répondis-je, d'un air aussi haut que le sien: J'ai peu dormi..... Comment, Mademoiselle, vous avouez cela? Ah, c'est quelque chose! je ne

croyois point que vous voulussiez qu'on sût que vous aviez passé la soirée à écrire, & la nuit à écouter si personne ne frappoit à votre porte. Mr. répondis-je d'un ton indigné, je puis si bien annoncer tout ce que j'ai fait, que j'ai écrit jusqu'à quatre heures, que j'écrirai jusqu'à six, quand il me plaira. Si c'est par rapport à cela que vous maltraitez Mademoiselle de St. Sirant, vous avez grand tort, je ne l'ai pas vue, elle ignore absolument à quelle heure il m'a plu de me coucher. Par-tout où je suis seule, je n'ai pas de compte à rendre..... Vous voyez, dit-il à Madame de St. Sirant, vous voyez le mensonge & l'effronterie tout ensemble. Ma fille n'étoit donc pas chez vous, Mademoiselle, quand on a été l'appeller..... Oui, Monsieur, elle y étoit, même plus d'une heure avant.

Mais que signifie cet interrogatoire en termes si étranges ? Parce que j'ai de l'attachement pour une fille que vous traitez plutôt en esclave que comme votre enfant, pensez-vous avoir le droit de m'insulter ? Apprenez, Monsieur, que jamais mon front ne fut fait pour l'effronterie, ni ma bouche pour le mensonge ; & que toute jeune que je suis, je porte un caractere respectable..... Peut-être aux yeux de l'aveugle Villemort, Mademoiselle, encore n'en voudrois-je pas répondre. A ce dernier trait, qui n'étoit cependant que le moindre de ceux qui m'attendoient, la colere pensa m'emporter ; je regardai au tour de moi, j'apperçus Sophie, que je n'avois pas encore vue, toute en larmes. Qu'on aille sur le champ me chercher une chaise de poste. Elle se leva, & je voulus sortir.

Mr. de St. Sirant nous barra le passage. Oh non, non, mes Demoiselles, dit-il, en me mettant de pair avec Sophie, non, vous ne sortirez point! La frayeur qu'a eue Juliette ce matin, mérite bien d'être payée d'une comédie. Nous verrons le dénouement de la piéce, si vous le trouvez bon; il nous manque pourtant ici le principal acteur, ajoûta-t-il, en regardant Madame de St. Sirant. J'ai grand regret de n'avoir point ramené Mr. de Villemort du parc comme vous le desiriez..... La fureur étincelloit dans mes yeux; mais au nom de Mr. de Villemort tout mon sang se glaça dans mes veines, je restai immobile. Ah, c'étoit là, reprit Mr. de St. Sirant, où je l'attendois! voilà le feu qui s'appaise...... l'effronterie disparoît, la honte succede..... Je conçois, dis-je,

d'une voix presque éteinte, je conçois à présent l'étendue de mes malheurs; mais au moins..... Eh bien, Mademoiselle, achevez... Mais au moins... La parole expiroit sur mes levres. Madame de St. Sirant à côté de laquelle j'étois, me retint dans ses bras, & me fit donner du secours malgré son mari qui prétendoit que ce n'étoit qu'une foiblesse de commande. Je restai cependant assez long-temps sans connoissance pour le dissuader. A peine fus-je un peu revenue, qu'il reprit son ton ironique. Convenez, Mademoiselle, que vous auriez été bien aise de mourir: cela vous eût tiré d'un grand embarras. Mr. de Villemort m'avoit bien averti que vous aviez les passions violentes, & en voici une preuve. Mais on vous gardera à vue. Si je ne puis vous rendre à Madame la Comtesse plus

vertueuse & plus chaste qu'elle ne vous a donnée, au moins faut-il qu'elle vous retrouve bien-portante, afin qu'elle puisse faire de vous ce qu'il lui plaira.

Madame de St. Sirant à qui mon état inspiroit une sorte de pitié, voulut exhorter son mari à me traiter avec plus de ménagement, même de remettre l'explication au soir. Non, Madame, lui dis-je, dès que je pus parler. Non, Madame, je ne souffrirai point qu'on reste en doute sur mon innocence. Ne me refusez pas les moyens de la justifier, en m'apprenant le détail des circonstances qui me font paroître si coupable. J'avois un air si vrai & si abattu, qu'elle en fut touchée: quelques larmes coulerent de ses yeux. Mr. de St. Sirant lui reprocha durement sa foiblesse. S'il y avoit quelqu'un de cri-

minel ici, lui dis-je, ce seroit sans doute moi, Monsieur; ainsi je dois porter tout votre courroux. Mais s'il y a quelqu'un de trompé, j'ose affirmer que c'est vous. Il est trop injuste de vouloir me condamner sans m'entendre. Quelle effronterie, s'écria-t il! je n'y tiens pas. Quoi, après avoir projetté de souiller ma maison par vos débauches, après y avoir reçu des messagers de votre amant; après lui avoir indiqué des rendez-vous à choisir, soit dans votre chambre la nuit, ou le matin dans le parc, & moi l'y avoir trouvé, vous osez encore m'insulter! allez vile & abjecte comme vous êtes à mes yeux, le nom que vous portez fait à la fois votre honte & votre bonheur; car je suis si indigné, que je ne vous laisserois pas coucher chez moi, si je n'avois quelques égards pour votre famille.....

Quelles noirceurs ! quelles abominations, m'écriai-je à mon tour ! ce fut tout ce que je pus dire. La voix me manqua, on crut que j'allois encore retomber dans un nouvel anéantiſſement; mais la douleur nous prête quelquefois de forces. Eſt-il poſſible, repris-je, qu'il exiſte dans la nature des hommes auſſi pervers & auſſi odieux que le miſérable que vous nommez? Son nom ſeul me fait horreur. Mon ami, dit Madame de St. Sirant, nous avons peut-être été trop vîte. Il ſe pourroit très-bien que Mr. de Villemort..... Ho voilà les femmes, interrompit Mr. de St. Sirant, elles ſe tiennent toutes par la main! heureuſement j'ai de quoi vous convaincre, ajoûta-t-il, en tirant de ſa poche un billet de mon écriture. Déſavouerez-vous ces caracteres, Mademoiſelle? ..... Non Monſieur,

mais je suis sûre qu'ils n'expriment rien dont je doive rougir. Il le relut tout haut, appuyant sur l'aveu que j'avois eu l'imprudence d'y faire. Achevez donc, Monsieur, lui dis-je; Madame verra s'il fait preuve que j'aie jamais songé à accorder à ce malheureux homme l'entretien qu'il me demandoit. J'ai aussi toutes ses lettres; & celles qu'il m'a écrites ici, justifient heureusement de mon innocence..... Quelle innocence, grand Dieu! Croyez-moi, Mademoiselle, je sais tout, continua Mr. de St. Sirant: Mr. de Villemort ne m'a point caché qu'il étoit possesseur de votre cœur & de votre personne. Il me semble qu'on ne peut pas exiger un aveu plus clair; ainsi après cela vous jugez quel fruit il vous reste à espérer de vos détours. Il n'a même tenu qu'à moi de lire tous vos billets doux. Ah, Ma-

dame, dis-je, en me tournant vers Madame de St. Sirant! Ah Madame, fut-il jamais un pareil monſtre! je ne ſais comment la terre ne s'entr'ouvre pas ſous lui; moins encore comment je ne ſuccombe pas ſous le poids des calomnies dont il m'accable..... Non, non, interrompit Mr. de St. Sirant, ce ne ſont que des médiſances, & je dois convenir que le pauvre reclus y a été un peu forcé..... Mais, mon ami, reprit encore ſa femme, écoutons les deux parties; pour moi je ne puis croire ces horreurs. Mademoiſelle, quelle juſtification avez-vous à oppoſer? Pas d'autres, Madame, que la vérité aux menſonges les plus infames; la droiture à la fourberie; la candeur & la pureté d'une conduite ſoutenue, en dépit de toutes les viles ſéductions dont a eſſayé en vain le plus mépriſable des

hommes. C'étoit lui que je fuyois quand j'ai cherché à venir chez vous. Je me flattois d'avoir trouvé un asyle où ma vertu seroit à l'abri de ses persécutions ; à peine l'infâme l'a-t-il eu découvert, qu'il m'a suivi, qu'il m'a écrit, qu'il m'a envoyé le valet de chambre de Mr. Calidant pour chercher ma réponse : celui-ci peut vous certifier ce qu'elle fut, & si je ne lui rendis pas la lettre de Mr. de Villemort ..... Vous ne l'avez donc plus cette lettre, Mademoiselle ? ..... O le bon subterfuge, dit Mr. de St. Sirant ! ..... Madame, repris-je, j'en ai une copie que j'avois tirée pour envoyer à une de mes amies, qui dans tous les temps m'a aidée de ses conseils. Eh bien, Mademoiselle, telle qu'elle est nous la montrerez-vous, ainsi que la lettre que Mr. de Villemort vous écrivit hier

hier matin !...... Ah, celle que Mademoiselle a écrite hier au soir ! c'est celle-là qui doit être bonne à voir, dit Mr. de St. Sirant. L'attente d'un rendez-vous égaye l'imagination..... Madame, poursuivis-je, elles sont toutes dans mon écritoire; voilà la clef; je vous supplie de vous la faire apporter; vous verrez si j'écrivois cette nuit à d'autres qu'à mon amie Madame de Renelle, & si mon imagigination s'égayoit dans l'attente d'un rendez-vous..... Mr. de St. Sirant voulut aller chercher lui-même ce qu'il appelloit mes prétendues preuves, en m'avertissant qu'il étoit bien aise d'assurer qu'il n'y avoit point d'autres papiers dans ma chambre. Cela vous est très-permis, Monsieur, lui répondis-je; il est assez humiliant pour moi de descendre jusqu'à la justification de pareils faits, pour que

je desire qu'il ne vous reste aucune espece de doute. Il sortit.

Nous restames, Madame, Mademoiselle de Saint-Sirant, moi, Juliette & Sophie, que l'inhumain Mr. de St. Sirant avoit exigé qui fussent présentes, soit pour l'aider à me convaincre, soit pour me mortifier davantage. Elles conjurerent toutes Madame de St. Sirant de m'être favorable. Moi, je ne lui demandai que de suspendre son jugement, mais je le lui demandai les larmes aux yeux, pénétrée & indignée de l'opprobre dont avoit presque réussi Mr. de Villemort à me couvrir. Elle voulut savoir comment je m'étois liée avec lui, je le lui contai naïvement; elle m'apprit aussi une partie de ce qui s'étoit passé le matin; & elle s'attendrissoit sur mon sort, lorsque Mr. de St. Sirant rentra avec tout ce qu'il

avoit pu raſſembler de mes papiers. Il en fit la lecture lui-même. Les billets de Mr. de Villemort, ni la copie de ſon avant-derniere lettre ne l'ébranlerent pas, mais la ſeconde à laquelle étoit attachée une copie de ma réponſe le frappa d'étonnement & de confuſion. Il s'arrêtoit à chaque phraſe, comme pour les médiditer; une ſecrete horreur mêlée de joie, ſe répandit ſur la phyſionomie de Madame de St. Sirant; chacun écoutoit en ſilence; il pourſuivit juſqu'à la fin de la lettre qui étoit adreſſée à Madame de Renelle. On ne rapporte point ici cette lettre, parce qu'elle ne contenoit que des détails qui formeroient des répétitions, & que d'ailleurs elle ne partit point, vu les changements des circonſtances. Cette lecture achevée, Mr. de Saint-Sirant reſta ſans proférer une parole;

je crois qu'il auroit mieux aimé me trouver coupable, que d'avoir à se repentir de tous les outrages que m'avoit attirés son impérieuse crédulité: car il suffisoit qu'il eût paru convaincu d'une chose pour qu'il fût au dessus de ses forces de se retracter. Obligé enfin de parler, je ne conçois plus rien aux hommes, nous dit-il; cependant voici, je l'avoûe, de très fortes inductions contre Mr. de Villemort..... Des inductions mon ami! reprit Madame de St. Sirant, assurément ce sont bien des preuves non équivoques que ce jeune homme est un coquin & un scélérat à pendre. Jamais il n'y eut de noirceur si préméditée: comment inventer de semblables calomnies dans la vue de perdre une fille digne d'estime & d'admiration? Cela révolte la nature! les loix ne devroient pas laisser de tels crimes

impunis. Mademoiselle, que d'excuses ne vous devons-nous pas? au moins voyez par quelle chaîne ce misérable nous a induits en erreur; il étoit presque impossible, quelque bonne opinion qu'on eût de vous, & moi en particulier, de ne pas y donner une certaine créance; mais nos regrets & notre indignation vous vengent. S'il étoit d'autres moyens de punir le coupable..... Ah, il en est, interrompit Mr. de St. Sirant! s'il m'en a imposé, c'est moi qu'il a insulté doublement, & je sais ce que j'ai à faire. Mais le Sieur Calidant ne peut-il point être entré pour quelque chose dans tout ceci? Il faut l'envoyer prier de venir. Mademoiselle De *** en sera plus complettement justifiée, & nous encore mieux éclaircis. Monsieur, lui dis-je, je ne crains pas plus les derniers éclaircissements que

les premiers ; ma sécurité se puise dans la source de l'innocence même. Ce précieux témoignage m'eût suffi, si je n'avois pas senti que ma réputation restoit ternie, & l'estime de Madame de St. Sirant perdue pour moi sans retour..... La mienne vous importoit donc peu, Mademoiselle?..... La vôtre, Monsieur? à en juger par l'injurieuse maniere dont vous m'avez traitée, je n'étois pas fondée à y compter. Madame de St. Sirant se hâta de me couper la parole pour sauver son mari de mes reproches, & me consoler autant qu'il dépendoit d'elle de la scene humiliante que je venois d'essuyer. Elle finit, mais elle avoit gravé dans mon ame des impressions difficiles à effacer. Toute la machine avoit tellement souffert que je tombai dans un abattement affreux. On jugea à propos de le dérober

aux yeux des domestiques: Madame de St. Sirant me fit coucher, & ne me quitta pas une minute; ses soins, ses attentions, sa tendre sensibilité furent une sorte de réparation & d'adoucissement dans mon malheur. Son mari, sans sortir de son caractere, étoit aussi plus touché qu'il n'auroit voulu le paroître. Ces hommes hauts & durs semblent n'être sujets aux mouvements d'humanité que pour leur propre supplice. Pleins d'une probité austere par état, ce n'est point la vertu qu'ils prisent, c'est la gloire de ne pas déroger à celle qu'on exige des personnes de leur rang; & ils immoleroient la réputation de ceux qui ne tiennent point à eux au plus léger intérêt qui compromettroit leur vanité. Il ordonna cependant le plus profond secret à nos femmes, & aux domestiques qui pouvoient être instruits;

mais c'étoit autant pour l'honneur de sa maison que pour le mien. Mademoiselle de St. Sirant à qui il avoit défendu de me parler, fut réhabilitée dans tous les droits que donne l'amitié ; il lui prescrivit même de rester jour & nuit près de moi, si je le desirois. Néanmoins il n'étoit pas encore tout-à-fait revenu de ses préventions. Sur le soir il envoya prier Mr. Calidant de le venir voir pour une affaire extrêmement pressée. Le domestique rapporta qu'il n'étoit pas chez lui. Cela est-il bien positif, demanda Mr. de St. Sirant?..... Monsieur, je le crois, répondit-il, car tous ses gens se sont accordés à dire qu'il étoit parti en sortant de table, parce que ce Monsieur qui est chez lui s'est trouvé fort mal. Il a présumé que ce pourroit être les avant-coureurs de la petite vérole,

& il l'a laissé d'autant plus vîte entre les mains du chirurgien du village, que les deux domestiques qui étoient attaqués de cette maladie sont morts cette nuit; cela l'a beaucoup effrayé. Et dit-on si c'est effectivement la petite vérole qu'a Mr. de Villemort, demanda Madame de St. Sirant?..... Madame, elle ne paroît pas encore, mais il a tous les mêmes symptomes qu'ont eus les autres. On ajoûte qu'il est déjà frappé qu'il en mourra, & que dans son transport il se plaint amérement de Mr. Calidant comme d'un traitre qui l'abandonne.

Chacun fit ses commentaires sur la nature de cet événement. Madame de St. Sirant l'attribua à une punition du Ciel. Dieu veuille le pénétrer du repentir de ses fautes, disoit-elle; il est à portée des secours spirituels: le Curé de Calidant est un saint homme. Moi, je

penchois un peu vers l'opinion de M. de St. Sirant qui doutoit de la vérité du fait. Tout ceci a l'air d'une nouvelle imposture arrangée à plaisir, disoit-il ; il seroit bien singulier que Calidant qui est resté chez lui, tandis que ses gens avoient la petite vérole, en partît au moment où elle prend à son ami. Sûrement ils ont eu plus de peur de moi que de la maladie, & ils se sont esquivés tous deux.

Le reste de la soirée se passa ainsi en réflexions : on juge quelles pouvoient être les miennes, & combien peu j'étois en état d'en faire part. Tout le monde se retira vers minuit ; mais Sophie ne voulut point me quitter, & comme si je n'eusse cherché qu'à nourrir ma douleur, je me plaisois à faire raconter à cette fille les sinistres aventures de la veille. Dès le point du jour on vint l'appeller, c'étoit en-

core le perfide Larose ; il vouloit à toute force me parler de la part de son Maître, & me faire, disoit-il, ses derniers adieux. Sophie après l'avoir accablé d'injures, de refus, & sûrement de questions, vint me demander si au lieu de me l'amener, elle ne feroit pas bien de le conduire chez M. de St. Sirant ? Là, disoit-elle, on obligera bien ce scélérat à révéler tous les forfaits de son Maître. Gardons-nous en, lui répondis-je ; Mr. de St. Sirant est trop emporté ; congédiez même ce misérable au plus vîte ; je ne voudrois pas que ma justification coûtât une goutte de sang au dernier des hommes ; j'ai pour moi mon innocence, j'espère qu'elle triomphera. Sophie s'en fut ; un instant après elle rentra, une lettre à la main : rapporte-la, lui dis-je avec indignation, je ne puis rien voir ni toucher de

ce qui vient de ce malheureux.....
Mais, Mademoiſelle, il ne voudra pas la reprendre, que riſquez-vous? Elle vous ſervira peut-être à achever de détruire les derniers ſoupçons de Mr. de St. Sirant..... Non, repris-je, il ne peut ſortir de cette plume que des traits empoiſonnés; mets y une enveloppe, ſi tu veux, & délivre-moi pour toujours de ces perſécuteurs. Laroſe, l'indigne Laroſe, trompé effectivement par la ſeconde enveloppe, reprit la lettre & s'en fut.

Madame de St. Sirant à qui je ne jugeai pas à propos de cacher cette particularité, blâma beaucoup ma précipitation: que ne me faiſiez-vous appeller, me dit-elle? Hélas, Madame, lui répondis-je, après les malheurs que j'éprouve, il eſt permis de tout craindre! Qu'attendre de la part d'un monſtre tel que Mr. de Ville-

mort, ſi ce n'eſt de nouvelles attrocités? Que ſavez-vous, reprit-elle, s'il ne cherche pas à expier ſes crimes par une réparation authentique? Peu de ſcélérats voient approcher leur derniere heure d'un œil tranquille; les jugements de l'Éternel ſe font entendre, & tôt ou tard on rend hommage à la vertu.

Mr. de St. Sirant que rien ne pouvoit bien perſuader de la maladie de Mr. de Villemort, ni peut-être de tout le reſte, s'imagina d'écrire au Curé de Calidant, & de ſon côté il nous en fit un myſtere juſqu'à ce qu'il eût reçu la réponſe ſuivante.



LETTRE du Curé de Calidant.

Il est très-vrai, Monsieur, que j'ai enterré hier deux domestiques du Château qui sont morts d'une petite vérole pourpreuse; cette maladie m'enleve déjà vingt paroissiens sans compter un nombre d'enfants. Il est tout aussi vrai que Mr. Calidant effrayé de ces désastres, est parti pour fuir un air très-mal sain à respirer, & que Mr. de Villemort son ami est très-dangereusement attaqué; à moins d'une espece de miracle, je regarde comme impossible qu'il en revienne; mais tout dépend de la volonté de Dieu. Voilà, Monsieur, tout ce que mon ministere me permet de vous marquer de positif dans le moment actuel. Je souhaite avoir

satisfait à ce que vous desiriez savoir, & suis avec respect.

Mr. de St. Sirant nous fit part de cette lettre. Pour le coup, il n'y eut plus de doute sur cet article, & la journée ne se passa pas sans que tous les autres ne fussent pleinement éclaircis.

Vers le soir un soldat vint demander à parler à Madame de St. Sirant de la part du Curé de Calidant. Madame, je n'ose pas me nommer, lui dit-il; les lettres que j'ai l'honneur de vous remettre me feront assez connoître; permettez que je n'attende point ici votre réponse; si mon foible témoignage est nécessaire, vos gens me trouveront à un pas; j'ai ordre de mon Maître d'avouer la vérité, & je suis prêt à l'exécuter ponctuellement. Mais, Madame, ne m'exposez point au ressentiment

de Mr. votre mari ; vous sentez que toutes mes fautes sont involontaires, que j'étois en quelque sorte obligé d'obéir à mon Capitaine.

Pendant qu'il parloit, Madame de St. Sirant lut la lettre du Curé ; comment ! s'écria-t-elle, vous êtes ce misérable Larose ? Sauvez-vous ; que mon mari ne vous voie point. Allez, malheureux, allez, & que la colere du Ciel qui tombe sur votre Maître, en vous servant d'exemple, vous apprenne à mener une meilleure vie : puis elle rentra chez moi. Voilà, me dit-elle, voilà ce qui va mettre le sceau à votre justification, Mademoiselle ; je m'en réjouis bien sincérement, quoiqu'on ne puisse s'empêcher de déplorer les crimes d'un homme qui les expie d'une maniere aussi rigoureuse. Enfin, respectons les décrets de la Providence ; Dieu nous rappelle

pelle à lui par différentes voies: prenez, Mademoiselle, prenez ce paquet, lisez-le; & je me persuade que vous ne pourrez refuser un pardon que je suis chargée de solliciter pour un malheureux qui n'a peut-être pas deux heures à vivre.

Tous les sentiments qu'inspire la véritable pitié dont la charité est la base, étoient peints sur sa physionomie. On eût dit qu'elle avoit oublié les insultes directes & indirectes de Mr. de Villemort, pour ne voir que son repentir. La générosité de son ame passa dans la mienne; moi-même je me sentois touchée. Mr. de St. Sirant qui auroit rougi de partager notre émotion nous dit, en vérité Mesdames, ce sont bien là des propos de femmes! pourquoi ne pas aller au fait? Que Mr. de Villemort meure, ou ne meure pas, qu'est-ce

que cela fait à la chose ? S'il est coupable, c'est une foiblesse de le plaindre ; si ceci est un nouveau jeu des deux amants qui s'entendent, autant vaut-il l'approfondir tout de suite, & ne pas être leur dupe plus long-temps. Madame de St. Sirant voulut l'interrompre : Madame, Madame, reprit-il, j'en sais plus que vous. Qu'est venu faire ici ce matin le sieur Larose ? Mademoiselle Sophie qui a jasé une heure avec lui, pourroit bien nous le dire, si elle vouloit..... Mon ami, je suis instruite mieux que vous ne croyez : je vous en supplie, n'insultons plus aux malheurs de Mademoiselle De * * * par des soupçons offensants. Tenez, voyez ce que me marque le Curé de Calidant ; on peut bien s'en rapporter à la déposition d'un homme tel que lui. Oh ! si c'est lui qui écrit, je l'en croirai, c'est un

digne Prêtre. En disant cela, il prit la lettre, & je lui remis aussi celle qui s'adressoit à moi. Quelqu'outrée que je fusse de la dureté de ses procédés, j'avois à cœur de le désabuser, & ma fierté naturelle en toute autre circonstance, cedoit dans celle-ci à l'intérêt de ma réputation: j'ai toujours crû qu'une femme n'avoit rien de plus cher. L'état où m'avoit réduit cette cruelle aventure, pourroit en convaincre celles auxquelles on n'a pas appris de bonne heure à y mettre un certain prix.



LETTRE du Curé de Calidant à Madame de St. Sirant.

MADAME,

La bonté de votre ame est trop connue, pour que ce ne soit pas avec confiance que je l'implore en faveur d'un homme qui a eu le malheur d'être criminel, mais dont le repentir mérite d'exciter votre pitié. Ce n'est ni la cause d'un pénitent, ni celle d'un ami que je plaide : dans le premier cas, ma délicatesse ne m'auroit pas permis de me charger de cette commission ; dans le second, peut-être paroîtrois-je suspect. Je ne connois Mr. de Villemort que depuis deux fois vingt-quatre heures, qu'il est à toute extrémité, hors d'é-

tat de pouvoir écrire : il a bien voulu m'honorer de sa confiance. Ce sont donc les droits sacrés de l'humanité qui agissent sur mon cœur ; & les loix de la charité que je cherche à faire valoir auprès du vôtre. Daignez, Madame, les exercer envers un malheureux coupable. D'abord en lui pardonnant une insulte que sa nature rend presque personnelle ; puis en fléchissant le juste courroux d'une jeune personne respectable à tous égards ; la réparation qu'il lui fait par ma main, est aussi authentique que l'injure a été flétrissante : faites-lui considérer, s'il vous plaît, que ceci ne peut plus tourner qu'au profit de sa gloire. A le prendre du côté de la religion, on pourroit dire que Dieu n'afflige que les fideles qu'il aime ; mais c'est souvent mal l'entendre, de vouloir rapprocher le profane des

choſes divines. Laiſſons l'Etre ſuprême, tantôt appeſantir ſon bras ſur l'injuſte, tantôt relever le foible, ou venger l'opprimé. Il ne nous appartient point, fragiles mortels que nous ſommes, d'oſer ſonder la profondeur de ſes vues ; ſoyons réſignés, c'eſt le partage du vrai chrétien : vous, Madame, qui êtes pénétrée de ces vérités, & à qui je les ai toujours vu mettre en pratique, j'eſpere que vous ne refuſerez point de m'aider à obtenir de Mademoiſelle De * * * un pardon devenu ſi néceſſaire au repos d'un malade que les remords agitent : il eſt digne d'une belle ame ; la religion l'ordonne, la généroſité le preſcrit ; j'y ajoûterois volontiers que l'intérêt doit y porter, car l'homme le plus vertueux ne penſe pas ſe flatter d'être impeccable ; une malheureuſe paſſion ſuffit pour nous entraîner au

crime ; un moment fatal pour nous y faire ſuccomber ; mais Dieu infiniment bon & miſéricordieux, tend les bras au pêcheur repentant ; c'eſt une leçon qu'il nous donne : en la ſuivant nous nous élevons juſqu'à lui. D'ailleurs j'oſe vous répondre, Madame, que le retour de Mr. de Villemort à la vertu, eſt fait pour toucher les cœurs les moins ſenſibles ; mais il eſt temps de le laiſſer parler lui-même.

Je ſuis avec reſpect.

P. S. Je devois, Madame, écrire ſous la dictée de Mr. de Villemort la lettre qui ſera jointe à celle-ci ; mais un de ſes parents qu'il avoit envoyé chercher en poſte, vient d'arriver ; je crois qu'à tous égards il convient mieux que je lui céde la plume, les faits en feront ſûrement

plus détaillés. J'avois déjà représenté à Mr. de Villemort que mon ministere ne me permettoit pas de défendre ses idées autant qu'il paroissoit le souhaiter. Je vais actuellement l'aider à les rendre à Mr. de St. Falle; & Mademoiselle De * * * sera vraisemblablement beaucoup mieux instruite & mieux justifiée encore par ce nouveau secrétaire, qu'elle n'eût pu l'être par moi.

LETTRE écrite par Monsieur de Saint-Falle, en partie sous la dictée de Monsieur de Villemort.

Il ne m'est plus permis, Mademoiselle, de me plaindre du refus que vous avez fait de lire ma derniere lettre. J'ai perdu tout droit à votre commisération; je sais & je sens

toute l'étendue de mes fautes. Ce n'étoit point pour les excuser que j'ai eu l'honneur de vous écrire, ce n'est point pour me justifier, que j'emprunte la main d'un de mes parents; non, je suis trop coupable; mais je crois vous devoir l'entier aveu de mes crimes. C'est une sorte d'expiation qu'exige leur énormité, & en même temps une réparation dûe à vos vertus. Le déplorable état où je suis m'éclaire. Enfin, l'horreur des approches de la mort n'est pas ce qui m'effraye, elle seroit un bien pour moi qui ne puis plus me flatter de recouvrer votre estime: si mes forfaits ne m'inspiroient la juste crainte des châtiments éternels, mes remords en sont les avant-coureurs. Ce seroit inutilement que j'essayerois de vous les décrire. Mademoiselle, qu'il est affreux de se regarder soi-même

comme l'objet le plus méprisable! vil rebut de l'espece humaine, je voudrois pouvoir m'oublier; sans cesse je détourne mes regards, je cherche à faire errer mon imagination; souvent j'emprunte l'ame d'un homme vertueux; mais l'hideux fantôme de la mienne ne me laisse pas jouir long-temps de ce bien chimérique. Votre image vient ensuite ajoûter l'amertume des regrets à l'aiguillon des remords. La voix dont je vous menaçois, cette voix intérieure par laquelle la perversité de mon cœur m'avoit fait concevoir le téméraire espoir, d'abord de vous intimider, & ensuite de vous séduire; cette voix, dis-je, se tourne contre moi-même, & accroît mes tourments. Plût à Dieu que je fusse mort mille fois avant de devenir criminel! les transports qui m'agitent ne me permettent pas

de pourſuivre avec ordre le long récit que j'ai à vous faire. Il faudroit une tête plus ſaine que la mienne ; trouvez bon que j'en abandonne en quelque ſorte le ſoin aux deux ſeuls hommes qui veulent bien prendre pitié de mes derniers moments. Tous ceux que j'ai eu de bons, ont été employés à retracer les horreurs de ma vie au digne paſteur de ce lieu ; il me connoît à préſent comme moi-même ; je lui avois remis les lettres du malheureux Calidant qu'il vient de repaſſer à Mr. de St. Falle, qui en pourra tirer des extraits. C'eſt donc ce dernier que je vais laiſſer parler en mon nom, du moins pour l'arrangement des faits. Il rectifiera mes idées qui ſe confondent, & tâchera de ſéparer les écarts de mon imagination d'avec les choſes que j'ai à vous dire. Il faut remonter à

l'époque où je vous ai connue : grand Dieu, prends pitié de moi !

Dans le temps où je vous vis pour la premiere fois, Mademoiselle, j'étois encore digne de quelque estime ; je dois cette justice à la Providence, elle m'avoit fait naître vertueux ; j'ai d'autant moins de reproches à lui adresser, qu'il m'a falu des efforts incroyables pour détruire son ouvrage. Les maximes pernicieuses du siécle n'y ont pas peu contribué. En entrant dans le monde je savourai ce délicieux poison de la galanterie, qui laisse si peu d'armes à la probité, & point du tout à la délicatesse du sentiment. Séduire une femme, me disois-je, la tromper par des détours artificieux, c'est seconder ses desirs : vous seule, Mademoiselle, vous seule fites un instant exception dans mon cœur. Quand je cherchai à vous

plaire, ce fut par un instinct surnaturel, sans dessein prémédité, sans savoir précisément ce que je faisois; & je vous aimois déjà qu'à peine m'en doutois-je. Surpris de mon nouvel état, je m'interrogeai : quelque chose me dit, voilà le véritable amour; il se sent, ne se définit point & ne se prévoit jamais; néanmoins je doutois encore. Qu'est-ce que l'amour, reprenois-je? L'enthousiasme de l'imagination, la fougue des sens, l'impétuosité des desirs : je n'éprouve rien de tout cela, au contraire, Mademoiselle De *** paroît, & tous mes desirs sont subordonnés à la contemplation; j'admire ses graces, je goûte ses talents, je me peins ses vertus, & sa présence suffit à tous mes plaisirs; il semble que je n'aye plus rien à desirer..... Voilà le véritable amour, me répétoit toujours une voix se-

crete ; les sens n'en sont que l'accessoire ; mais ce véritable amour existe-t-il bien, me demandois-je? N'est-ce pas plutôt une fiction ingénieuse, inventée par les hommes pour nourrir l'erreur des femmes, aiguillonner leurs sens, & assaisonner nos plaisirs?

Quelles que fussent mes incertitudes, au bout d'un très-court espace, je m'avouai que je vous aimois ; la naïveté & la franchise de votre caractere ne permirent pas que je tardasse à m'appercevoir qu'un coup sympatique avoit également porté sur nos deux cœurs ; il me sembla alors que j'avois trouvé la suprême félicité ; les aveux que vous me fites y mirent le comble ; jamais je ne m'étois vu si heureux, même dans les bras du plaisir. . . . .

Il falut m'arracher d'auprès de vous, ma douleur fut extrême ; j'avois en

effet à gémir fur plus d'un objet ; car c'eft là l'époque du commencement de la corruption de mon cœur. Je trouvai chez ma mere plufieurs de mes camarades, Calidant entr'autres, votre nom lui étoit connu, il m'en devint plus cher ; fans ceffe je l'entretenois de vous ; un jour enfin, mon ame ne pouvant plus fuffire à tout ce que vous m'infpiriez, j'eus l'imprudence trop ordinaire à mon âge, d'épancher tous mes fecrets dans le fein de cet ami. Ses éclats de rire, fes mauvaifes plaifanteries réitérées, m'apprirent que je n'avois pas grand foulagement à en attendre ; il vit que je m'en offençois ; & voulant faire de moi un profélite, bientôt il changea de ton ; il feignit d'approuver mon penchant, il le nourrit ; il excita l'ardeur de mes paffions, puis il les flatta. Peu-à-peu il parvint à me faire re-

prendre mes premieres erreurs. Il n'est point d'autre amour senti que la jouissance, me disoit-il ; les femmes elles-mêmes en conviennent. Dès qu'une fois elles sont dans nos bras, la nature parle sans contrainte ; les yeux se dessillent, les préjugés s'évanouissent, & elles sont les premieres à se moquer des dupes de la vaine gloire d'une chasteté pusillanime. Crois-moi, mon cher Villemort ; toute vestale qu'est Mademoiselle De * * *, elle te tiendra compte des ressources de l'art, qu'il ne tient qu'à toi d'employer fructueusement par mes conseils.

Vous l'avouerai-je, Mademoiselle, après mille débats entre lui & moi, j'eus la détestable foiblesse de lui abandonner le soin de ma conduite : en vous revoyant, j'eus honte de mes secretes intentions. J'amusai, (s'il est permis

permis de s'exprimer ainsi), j'amusai mes remords en me promettant de ne vous mettre qu'à l'épreuve, & de m'arrêter aux premieres tentatives ; dès-lors qu'elles auroient convaincu mon perfide ami, qu'il étoit des femmes délicates & vraiment attachées à leur devoir, quoique sensibles. Voilà comme on arrive au crime par degrés. Malheureusement le froid avec lequel vous me reçutes doubla mes pas. Calidant sut en tirer des armes contre vous & contre moi : enhardi, félicité, pressé par lui, à peine m'eutes-vous rassuré sur la cause réelle de votre réserve, que je me flattai de la mettre en défaut : néanmoins un respect forcé mit des bornes aux transports de mes sens : dans l'instant même où leur yvresse se faisoit sentir le plus vivement, votre candeur, votre innocence me toucherent.

Il faudroit être un monſtre, me dis-je, pour en abuſer. Calidant ſe moqua encore de mes timides réflexions. Tant mieux, m'écrivit-il, tant mieux ſi Mademoiſelle De *** eſt innocente : tu n'en auras que plus de plaiſir à la poſſéder ; vas ton chemin, te dis-je.

J'en crus Calidant : vous ſavez juſqu'à quel point j'oubliai ce que je vous devois ; mais au lieu d'une colere feinte, j'apperçus ſur votre phyſionomie tous les ſignes de l'indignation la plus vraie ; le mépris avec lequel vous me traitates, porta le repentir dans mon ame. Les regrets que je vous exprimai étoient ſinceres, & ils le furent juſqu'au moment du pardon. Ce pardon qui devoit me pénétrer de reconnoiſſance & redoubler mon eſtime..... Quelle horreur ! dois-je en convenir ? Oui,

ce sera vous éclairer sur l'injustice & l'inconséquente bizarrerie des hommes. Eh bien, ce pardon d'accord avec les prédictions heureuses de mon ami, me fit jurer votre perte; je lui promis de nouveau de surmonter tous mes prétendus scrupules, & ce fut de concert avec lui que j'affectai pendant un temps l'air d'un amant délicat, pour vous séduire plus adroitement. Ce rôle m'alloit mieux que tous les autres; en dépit de moi-même, je vous aimois plus véritablement que je ne voulois le croire; souvent j'étois surpris de trouver au fond de mon cœur tout ce que j'imaginois jouer. Calidant s'en apperçut à mon stile; il se hâta de prévoir ce qu'il appelloit ma chûte. « Oui, tu ,, es un sot enfant, me marquoit-il, ,, on ne peut pas te lâcher la lisiere ,, un instant, sans craindre que tu

„ ne te casses le nez. Comment! pour
„ te complaire je favorise tes douce-
„ reuses langueurs ; je te promets d'ar-
„ borer l'étendart de la délicatesse,
„ & tu vas vîtement t'envelopper de
„ ce drapeau? Encore un pas, mon
„ ami, tout seroit perdu. C'est assez
„ long-temps soupirer ; ne rappelle
„ point le ridicule de l'ancienne che-
„ valerie. Ta dulcinée par son rang,
„ plus encore par son caractere, exi-
„ geoit des ménagements : tu les as
„ observés, cela est dans l'ordre. J'ai
„ saisi ses petits caprices : elle vouloit
„ pouvoir se croire aimée, chérie,
„ adorée, & sur-tout respectée ; nous
„ l'avons servie à souhait, c'est à
„ merveille. Mais il faut que tout ait
„ un terme ; le regne de la spécula-
„ tion doit faire place à la réalité.
„ Je t'avertis cependant qu'on s'en lasse
„ aussi „.

Ce fut dans cette lettre qu'il me preſcrivit la marche que j'obſervai en vous demandant un rendez-vous. J'avoue que l'image du plaiſir qu'il m'offroit acheva de ſéduire tout-à-fait mon imagination, & de corrompre mon cœur. Cependant ſi vous vous fuſſiez rendue à mes inſtances le jour que je vous fis ſerment de reſpecter votre innocence, il eſt preſque certain que cette premiere fois je ne l'aurois pas violé : d'un côté je voulois vous inſpirer de l'eſtime & de la confiance par ma retenue ; de l'autre, ſoit amour propre, ſoit amour ſincere, il me paroiſſoit plus flatteur de devoir mon bonheur à votre tendreſſe qu'à la ruſe : mais auſſi.... faut-il encore l'avouer à ma honte ? ... Ciel, quelle indignité ! Mademoiſelle, pardonnerez-vous ce déteſtable projet ? J'avois promis à mon perfide ami d'obtenir de vous un ſecond

rendez-vous, où de quelque maniere que ce fût, je devois me venger de la contrainte du premier. Jamais vous n'imagineriez jusqu'où nous poussions la dépravation & la noirceur. Plus vous mettiez de droiture & de candeur dans vos procédés, plus nous nous en applaudissions ; il n'est pas une seule de vos paroles dont nous n'ayions cherché à tirer parti : l'aveu que vous me fîtes de vos sentiments sembla nous prêter de nouvelles armes ; & malgré les refus obstinés dont cet aveu étoit accompagné, je me flattois de vous réduire bientôt au rang de tant d'autres. La seule différence que j'y mettois, c'est que je ne prévoyois pas encore l'instant où d'amant heureux & empressé, je pouvois devenir ingrat & perfide : au lieu qu'en d'autres occasions il m'étoit arrivé de faire ce calcul d'a-

vance.... Mais, Dieu, que d'infamie ! Comment les femmes peuvent-elles encore être dupes de nos manéges ? Heureusement vous ne le fûtes pas des miens, Mademoiselle ; je m'en applaudis aujourd'hui pour vous ; mais dans le moment où j'appris votre fuite, je ne sais de quel forfait le désespoir de vous voir échapper ne m'auroit pas rendu capable. Calidant qui m'avoit conseillé de m'absenter, afin de vous mieux faire sentir combien je vous étois cher, n'eut pas de peine à me persuader que je ne vous l'étois plus du tout, & qu'ayant perdu votre estime, je n'avois plus aucuns ménagemens à garder. « Tu es » amoureux fou, me mandoit-il, & » malheureux sans espoir : autant vau» droit-il être mort : crois-moi, mets » fin à cette frénésie, si tu ne peux » avoir cette fille de gré, aye-la de » force ; elle te fuit ; enleve-la, & tes

» transports seront bienttôt calmés!
» le seul inconvénient que j'y trouve,
» c'est qu'elle a un nom, & que tu
» seras obligé de subir le joug du
» Sacrement; mais aussi quand elle
» sera ta femme, il faudra bien
» qu'elle te pardonne tes petites su-
» percheries. Je te présage un petit
» plaisir futur, c'est celui de la ven-
» geance. Elle deviendra folle de toi,
» quand tu cesseras de l'être d'elle;
» c'est alors que les rigueurs seront
» de notre côté. Arrive ici en dili-
» gence, nous concerterons le tout
» pour le mieux & le plus honnête;
» ton ami est passé maître dans l'art
» de ces sortes de procédés: arrive,
» te dis-je., mon pauvre Villemort,
» & je te promets, sous quinze jours,
» de mettre cette belle *virtuosa* dans
» tes bras ». Emporté par la fougue
de l'âge & des passions, je ne me

connoiſſois plus moi-même ; j'arrivai chez Calidant, dans l'état d'un vrai frénétique, n'ayant plus la force de former aucuns projets, mais fermement réſolu de faire tout ce qu'il voudroit, plutôt que de vous perdre ; car je vous regardois comme un bien à moi. Ce fut lui qui dicta ces deux lettres, ces indignes lettres, que, par un caprice indéfiniſſable du cœur humain, le mien déſavouoit en les écrivant. Ce fut lui qui m'entraîna chez Madame de St. Sirant. Ce fut lui qui dreſſa toutes mes batteries, qui devina les obſtacles qui ſurvinrent en effet, qui tâcha de rapprocher ma conduite de la vôtre, en calculant ſur vos démarches toutes mes réponſes. Il paſſa la nuit à m'endoctriner, & il voulut que Laroſe ne me quittât point, tant il comptoit peu ſur la fermeté de mes réſolutions. Vers la

pointe du jour, des gens apoſtés lui dreſſerent une échelle derriere les murs; nous en trouvames une dans le jardin; il s'évada: & c'étoit ainſi que je devois vous forcer de fuir avec moi; cela me ſauvoit preſque des accuſations de rapt.

Ici la narration finit, & Monſieur de Saint-Falle ſuit mot à mot tout ce que lui dicte Monſieur de Villemort.

Oh comble d'horreur! oh affreux ſouvenir! comment ſe peut-il que j'aie été aſſez lâche pour ſuivre ces exécrables conſeils? Je ne puis jetter un regard en arriere ſans m'effrayer de moi-même: quelles abominations! Il n'eſt pourtant que trop vrai que c'eſt moi qui les ai commiſes. Dieu vengeur, tu me punis; malheureuſement il eſt trop tard, tous mes forfaits ſont à leur dernier période, j'ai affligé,

J'ai outragé la plus parfaite de tes images; il semble que tu ne m'as prêté des jours qu'autant qu'il m'en falloit pour montrer jusqu'où peut s'étendre la perversité du cœur de ceux qui s'éloignent de toi : daigne achever ton ouvrage; frappe, ou allége-moi le fardeau insupportable de la vie. Ah! Mademoiselle, après m'avoir occupé si délicieusement dans un temps d'innocence, vous êtes aujourd'hui l'ombre qui me poursuit; c'est toujours vous que je vois & que j'entends me reprocher mes perfidies; les remords déchirent mon ame; les regrets consument le triste reste de mon individu. Quel cruel état! Dieu miséricordieux, voyez mon repentir, & délivrez-m'en ..... O jour à jamais malheureux, jour horrible où je connus le vil mortel dont j'osai faire mon ami, que ne me refusois-tu ta

lumiere! Ce misérable après m'avoir perdu, m'abandonne à toute l'horreur de mon sort : que n'en peut-il être témoin! Frappé de la vérité qui m'éclaire à ma derniere heure, il ne pourroit méconnoître plus long-temps les droits sacrés de la vertu ; il abhorreroit le vice, & de la source des siens il tireroit au moins un principe de conversion. Peut-être aussi ..... Mais où m'égaré-je? m'auroit-il corrompu, si j'avois eu quelque vertu? Ses torts n'excusent pas mes fautes; j'ai mérité tout ce qui m'arrive, je reconnois le bras du Dieu vengeur. Que Calidant se corrige, c'est tout ce qu'il m'est permis de desirer; j'espere ne pas mourir sans avoir le courage de lui pardonner.

Mais vous, Mademoiselle, vous que j'ai rendue victime innocente du

parjure, de la calomnie, du mensonge; des noirceurs les plus insignes, pourrez-vous bien oublier ces atrocités? Hélas! croiroit-on qu'il m'en coûte à prononcer ce mot d'oubli? Je voudrois qu'il fût possible de séparer mon nom de mes crimes, & qu'il pût vivre dans votre mémoire. Malheureux, tes infames actions ne l'y ont peut-être que trop gravé; ton repentir ne l'en effacera pas. Grand Dieu, tu sais cependant s'il est sincere!.... Mademoiselle, c'est l'unique réparation qu'il soit en mon pouvoir de vous offrir; je me prosterne à vos pieds; j'abjure toutes mes iniquités; je désavoue tout ce qu'une odieuse passion m'a fait dire à Mr. de St. Sirant, comme autant de blasphêmes contre la droiture, la vérité & la candeur dont votre ame est le symbole. Je proteste que vous êtes aussi

innocente que je fus coupable & pervers. Mon dernier soupir en sera le serment. Je sens qu'il approche; daignez jetter un regard de compassion sur un malheureux prêt à expirer de douleur ; accordez-lui un généreux pardon, sans lequel il mourroit en désespéré. Ce ne sont plus des faveurs criminelles que j'attends de vous, c'est le salut de mon ame. Déjà mes paupieres s'appesantissent, ma vue se trouble, un froid mortel glace mes sens, & bientôt vous entendrez dire que vous êtes vengée. O mort, viens à mon secours ! Ces réflexions me tyrannisent trop .... Mais non, attends encore, j'ai tant de forfaits à expier ..... laisse-moi ..... laisse-moi le temps de fléchir la meilleure & la plus digne des femmes : Dieu juste & bon, daigne l'inspirer, & répandre sur elle toute l'abondance de tes graces.

Adieu, fille admirable, adieu, recevez encore les dernieres excuses du malheureux Villemort.

Pendant cette lecture nous n'avions pu nous défendre d'un mouvement d'attendrissement ; à peine fut-elle achevée, que Madame de St. Sirant me pressa d'écrire. Son mari s'y opposoit ; qu'il meure, disoit-il, l'infame, qu'il meure comme il a vécu ; & que lui importe ce pardon ? ne voyez-vous pas que c'est pure grimace que tout cela ? Calidant & lui sont des monstres à enterrer vifs ; je serois leur bourreau au besoin : comment ? m'avoir trompé de la sorte ! Allez, Madame, allez, quiconque est capable d'un crime aussi réfléchi, est peu susceptible de remords. Mais que Calidant, l'infame Calidant se garde de paroître devant moi. Il sortit dans une espece de colere en achevant ces

mots. Nous voulumes profiter de ce moment pour écrire, mais il n'étoit déjà plus temps ; le Curé nous envoya apprendre la mort de son malade. J'en fus réellement affligée. Un Auteur moderne a dit : *Il est doux de plaindre un ennemi qu'on n'a plus à craindre* ; pour moi j'aurois trouvé plus de douceur à lui pardonner ; c'est la vengeance des ames délicates. Une femme sensible comble de bien son ennemi, une femme vindicative l'accable de mal, si elle le peut. Ces deux manieres d'agir, si différentes en apparence, se puisent à peu de chose près dans la même source ; un naturel violent d'un côté, un amour propre bien entendu de l'autre, en font les frais, & toutes deux prennent plaisir à se venger. Néanmoins la mort du malheureux Villemort effaça à mes yeux tous ses outrages ; je ne vis

vis plus que son repentir, & je regrettai sincérement le fruit qu'il en auroit pu retirer s'il avoit vécu.

Madame de St. Sirant ne tarissant plus en excuses sur la maniere dont on avoit aggravé mes maux, engagea, mais inutilement, son mari à l'imiter : c'est à moi à qui on en doit, lui répondit-il : Mademoiselle De *** n'est pas la seule offensée. De gaieté de cœur, je n'aurois pas forgé toute cette histoire. On me la raconte, on m'en fournit des preuves apparentes, & il est tout simple que j'en crois mes yeux ; il finit par nous moraliser à sa façon. Voilà ce que c'est, Mesdemoiselles, nous dit-il, que d'avoir liaison particuliere avec les hommes, & sur-tout avec les militaires ; ce sont pour la plûpart des gens sans mœurs, rélativement aux femmes ; il est honteux que des filles bien éle-

vées s'oublient jusqu'à écouter leurs fleurettes, & qui pis est, à leur écrire; vous voyez à quoi on s'expose. Que cela vous serve d'exemple, à vous sur-tout Mademoiselle de St. Sirant; car si pareille aventure vous arrivoit, je n'en dis pas davantage, je sais ce que je ferois de vous. Pour ma fille Henriette, je ne crains rien, elle est bien née; on ne remarque point en elle cette envie de plaire, ces petites coquetteries de parure qui annoncent le penchant vers la galanterie. Au surplus, Madame, je vous prie que votre porte soit fermée à la ville comme à la campagne, indistinctement à tous les Officiers, & qu'on ne l'ouvre qu'à Mr. Calidant. Je suis bien aise de lui parler.

Il n'y avoit point de replique à faire, cet homme faisoit trembler toute sa maison. Je suppliai Madame

de St. Sirant de ne le plus ramener ſur ma triſte aventure. J'étois doublement affligée d'avoir apporté le trouble chez cette digne femme, & la crainte où je la voyois perpétuellement que ſon mari ne rencontrât Mr. Calidant, me peinoit beaucoup. Heureuſement on nous apprit peu de jours après qu'il n'habiteroit plus ſa terre; alors toutes nos inquiétudes ſe calmerent, nous reprîmes notre train de vie pieuſe. Elle s'allioit aſſez bien avec les circonſtances deſquelles je ſortois. Toujours abſorbée par de noires réflexions, le monde m'eût été à charge; la gaieté naturelle de la pauvre St. Sirant me l'étoit quelquefois. Je ne goûtois avec elle aucunes des douceurs de l'amitié, n'oſant pas lui ouvrir mon cœur ſur rien de ce qui m'affectoit. Il m'en avoit trop coûté pour m'être écartée une fois

des conseils de Madame de Renelle; mais celle-ci ne me répondoit pas. J'étois extrêmement en peine: dix fois je voulus lui peindre mes malheurs, dix fois je fus arrêtée par l'appréhension, ou qu'elle ne les prît trop à cœur, ou qu'elle ne m'accusât de me les être attirés. Lui écrire sans lui en parler, c'eût été une espece de fausseté dont j'aurois rougi. Je préférai donc d'attendre de ses nouvelles, & je m'efforçai de dévorer tous mes chagrins, pour paroître ne m'occuper que de ceux de ma jeune amie; mais il fallut enfin la quitter pour rejoindre la Comtesse.

Quelque temps après mon arrivée chez ma mere, je reçus une lettre de Mademoiselle de St. Sirant qui en renfermoit une que Madame de Renelle lui avoit adressée.

LETTRE de Mademoiselle de Saint-Sirant, en envoyant celle de Madame de Renelle.

Voici, ma chère, une lettre qui m'est adressée pour toi; je la crois de ton amie Madame de Renelle. Que peut donc te dire si souvent cette bonne religieuse? Elle te prêche sans doute, elle prie pour ta conversion, elle te croit déjà à moitié damnée; car ces bonnes créatures pensent se sanctifier en envoyant tous les gens du monde en enfer: va, laisse-la prier; comme je n'aime point les sermons, & que tu as trop d'esprit pour les goûter, je ne me suis pas autrement pressée de t'envoyer celui-ci. Sais-tu que tu es trop complaisante d'entretenir un commerce aussi ennuyeux,

toi qui peux lire & cultiver ta belle mémoire. Pour moi si j'étois à ta place, je n'écrirois qu'aux personnes qui pourroient m'amuser ou m'instruire. Ces deux talents sont bannis du cloître, nous avons eu le temps de nous en appercevoir, & puis il y a conscience de troubler le repos de ces ames pénitentes : il faut leur laisser pleurer leurs gros péchés. Ta Madame de Renelle n'a pas toujours été une sainte, où je me trompe fort. Mais pourquoi te parlai-je tant d'elle? Tu n'y tiens sûrement que par un reste de vanité mal entendue : tu veux qu'il soit écrit que tu n'oublie pas tes anciennes connoissances ; néanmoins cette intimité me blesse ; il me semble que mon attachement devroit emporter une préférence exclusive dans ton cœur. Tu as vu combien tu m'es chere par les larmes

que m'a arrachées ton départ; cependant tu ne me montre pas une si grande confiance qu'à ta vieille amie : tu n'as rien voulu m'avouer de particulier sur ce qui t'affectoit pendant ton séjour ici. Tu es une petite dissimulée; mais j'irai te voir. Tu as des voisins aimables, ma chere; ne t'ennuyois-tu pas de ne point recevoir les hommages du Marquis d'Olmane? On prétend qu'il te trouve fort à son gré; conviens-en de bonne foi, il est aussi au tien, n'est-ce pas? Pourquoi tant de mystere? cela se verra, cela se saura; donne-toi au moins le mérite de l'aveu envers ton amie. Songe que nous sommes faites pour être liées intimement, que tout nous rapproche, esprit, âge, goût & caractere. Nous avons une infinité de rapports; ce seroit un meurtre que de n'en pas tirer parti. Si je ne

n'ai pas écrit plutôt, c'est que je n'ai pas eu un instant à moi depuis mon retour à la ville. Mon pere étoit resté à la campagne, ma mere s'est laissée enfin persuader qu'il falloit nous mener aux assemblées, aux fêtes, aux bals qui se sont donnés à l'occasion du mariage de Madame De ***, fille de notre Gouverneur. Ces plaisirs étoient nouveaux pour moi, ils m'ont occupé; ma mere m'en a fait un crime de leze-dévotion; mais je t'assure qu'elle s'en amuseroit tout comme nous, si elle osoit; le rôle qu'elle joue va peu à son esprit; je crois que si elle le soutient, le bon Dieu en tiendra compte à mon pere; tu connois son austérité. Il m'a moralisé à son retour; il a prétendu que j'avois l'air coquette, parce qu'il me restoit un peu de frisure; ma sœur avoit repris la

grand'coëffe ; on la loue, on l'admire & on la préconise ; car tu conçois bien que ce n'est que par complaisance qu'elle a porté sa triste figure au bal. En vérité si on lui sait tant de gré d'un semblable acte de complaisance, combien mes grands parents ne me doivent-ils pas de reconnoissance à plus juste titre pour mes grandes prieres, mes longues oraisons, les vêpres, les saluts éternels d'où je sorts toujours transie & ennuyée, sans en devenir meilleure. Conviens que c'est pourtant une bonne chose que mon maintien recueilli à l'Eglise. Que veux-tu ? Il faut prier avec les dévots. J'espere que quelque jour nous serons nos maîtresses. J'ignore cependant quant à moi comment mon pere pourra se résoudre à me marier ; il voudroit bien être débarrassé de moi ; ce n'est pas l'em-

barras ; mais ce pouvoir, cette autorité absolue qu'il exerce journellement, qui la lui souffrira, quand je serai une grande Dame, que j'aurai une grande maison où il viendra peu, & que je n'irai guere chez lui ? Je vois qu'il seroit fâché de rien perdre de ses droits, & moi je t'assure que je suis très-empressée à jouir des miens. Aussi me garderai-je d'épouser mon magot de cousin, c'est un bon enfant, je le sais, il a des mœurs, de la fortune & de la piété, tout cela est à merveille ; les biens ne sortiroient pas de la maison, voilà de grandes vûes assurément, & très-dignes de ma pieuse famille ; mais tendent-elles à mon bonheur ? C'est ce dont on s'inquiéte le moins. Je les entends d'ici : ne pouvant plus me mener à la messe chaque jour, ils voudroient que j'allasse

m'enterrer à la campagne, pour n'être pas dans le cas d'aller au bal ; que je vécuſſe ſaintement ſous les loix d'une belle-mere, que je ne ſortiſſe d'un eſclavage que pour entrer dans un autre, peut-être moins tyrannique, au moins auſſi ennuyeux ; que j'euſſe une pépiniere d'enfants, que je devinſſe une ménagere, une vraie campagnarde &c, &c, &c. Ha, je ſuis bien leur très-humble ſervante ! j'ai auſſi mes vouloirs. Ils peuvent faire de leur incomparable Henriette le modele & l'exemple des filles ſoumiſes, du reſte bonne à rien, déplacée par tout, morte aux plaiſirs & au monde. Pour moi, ma chere, j'entends ne me marier que pour avoir ma liberté, ne pas recevoir le ton, mais le donner. Je ſerai aſſez riche pour cela. Toi, tâche, ſi tu peux, de te tirer de l'abîme où tu es ; je ne

te crois pas fort heureuse. Il me seroit bien doux, après avoir formé un établissement, de pouvoir contribuer au tien, & qu'il ne nous éloignât pas. Adieu, ma tendre amie, j'entends mon pere qui gronde, c'est sûrement parce que je suis dans ma chambre: je dirai que je viens de faire l'oraison. Il seroit bon de lui en montrer le fruit, qu'en pense-tu? L'on m'appelle: adieu, charmante, écris-moi souvent ..... On m'appelle encore, de quoi s'agit-il donc? Quelle chienne de vie? Oh liberté! quand te posséderai-je? Tu seras bien fêtée ..... Ma chère, je suis à toi de tout mon cœur.

Rassurez-vous, ma chere petite, me mandoit Madame de Renelle; vous ne serez jamais méprisable à mes yeux, fussiez-vous encore plus coupable. Faites attention néan-

moins que ma morale pour être douce n'eſt pas relâchée; tirez, ma chere petite amie, de ces écarts involontaires des inſtructions pour l'avenir. Un peu d'expérience ne nuit point à la vertu; il eſt dommage ſeulement que nous ne puiſſions l'acquérir qu'à nos dépens; mais c'eſt un malheur qui étoit dans l'ordre des choſes humaines, & que vous partagez avec bien d'autres. Après avoir été dupe, ce ſeroit trop d'être foible; élevez-vous au deſſus des remords, ils ne ſont faits que pour les femmes d'une autre claſſe que la vôtre. D'ailleurs ſachez qu'il eſt dangereux de s'y livrer. Il eſt plus rare qu'on ne penſe qu'ils ramenent à la vertu. On ne ſépare pas facilement le regret de ſes fautes d'avec l'idée de l'objet *

* Cette penſée eſt de Mr. Pope, dans ſa lettre d'Héloïſe.

qui nous les a fait commettre, & en amour le repentir tient souvent au crime; si vous avez quelque foi à mes conseils, vous ne vous occuperez plus à ce qui s'est passé; vous avez eu le temps de vous repentir d'avoir oublié que les hommes ne cherchent qu'à séduire; parmi eux ces détours, dont vous concevez une juste horreur, leur tiennent lieu de gloire, sans servir d'excuse aux malheureuses qui en sont les victimes. Ainsi loin de vous tout autre examen que celui des hommes en général. Que vous importent les motifs qui ont fait agir Mr. de Villemort; tenez-vous-en aux effets, ils sont blâmables à tous égards. L'innocence doit être respectée, & je méprise indistinctement ceux qui en abusent. Si je voulois m'étendre sur les circonstances, je pourrois vous moraliser pendant

long-temps, mais puiſque je dois vous voir bientôt, je remettrai à ce temps de plus grands détails, & je vous préviens d'avance que je vous fais graces des vôtres. A travers la petite humiliation que vous causeroit l'entier aveu, il pourroit ſe gliſſer un charme ſecret dans le récit. Je me défie toujours des retours que font les femmes ſur leur conduite, & ſurtout à votre âge. Oubliez encore une fois, oubliez, c'eſt le plus ſûr; & autant qu'il dépendra de vous, ne revoyez pas ce Monſieur de ***; ne prononcez ſeulement pas ſon nom. Intéreſſez ici votre vanité. Ce n'eſt pas un foible reſſort chez les femmes. Adieu, aimable enfant; apprenez-moi bien vîte que vous avez recouvré la tranquillité d'eſprit qui ſuit toujours la paix de l'ame; vous ſavez combien votre bonheur m'eſt cher.

LETTRE à Madame de Renelle.

Que mon ame a souffert, chere Maman, pendant l'intervalle de votre réponse! malheureusement elle a été un siécle en chemin. Ce n'étoit plus ni mes regrets, ni mes remords qui m'occupoient, c'étoit l'appréhension d'avoir perdu votre estime. Je dis votre estime plutôt que votre amitié, parce qu'avec vous, je sens bien que l'une dépend de l'autre; & j'ai éprouvé moi-même qu'on ne peut aimer qu'autant que l'objet est estimable. Enfin, ma bonne amie, vous daignez me rassurer, vous faites renaître encore une fois le calme dans mon cœur: que vous êtes généreuse! eh que je suis à plaindre! Je m'étois flattée trop tôt du bonheur de vous em-

embrasser. Les projets de la Comtesse ne sont pas forts constants, mes espérances sont évanouies, & avec elle tous mes plaisirs. Qu'il m'eût été doux, chere Maman, d'aller déposer dans votre sein mes peines, mes inquiétudes, répandre auprès de vous des larmes de reconnoissance, y mêler celles d'un juste repentir, & puiser de nouvelles forces à la source même des vertus: votre ame est leur temple. Puisque cette consolation m'est refusée, ma bonne amie, permettez que je m'en dédommage, & que je vous supplie de ne me pas faire grace de vos leçons; elles me sont nécessaires. Plus vous m'éclairez, plus je sens combien j'ai besoin de l'être: il semble que les premiers rayons de lumiere que vous m'avez communiqués, n'ayent servi qu'à me faire connoître qu'il est des ténébres plus

affreuses encore que je ne l'imaginois. Ah! chere Maman, quand serai-je aussi prudente, aussi vertueuse, aussi sage, aussi bonne que vous? Rendez-moi digne, s'il se peut, d'être votre amie, après avoir été votre éleve. Je m'abandonne entiérement à vos conseils; j'ai pris la ferme résolution de les suivre. Croyez, ma bonne amie, que si je m'en suis écartée, je l'ai payé cher. On m'a entraîné bien loin sans doute, mais on vouloit m'entraîner plus loin encore. Sans vous, qui sait si l'on n'auroit pas réussi? Heureusement je ne vous ai point perdu de vue, mon cœur vous prenoit à témoin de la droiture de mes intentions. Dès que vous lui avez reproché les apparences du mal, il est rentré dans son devoir. Hélas! chere Maman, que d'obligations ne vous ai-je pas? Si vous saviez.....

Mais vous me défendez les détails ..... Ah ! soyez tranquille, ne craignez plus de retour sur moi-même ; tous les liens de ce funeste penchant sont brisés à jamais ; le malheureux de Villemort n'est plus : une mort prompte l'a enlevé aux conseils d'un ami perfide qui l'eût, suivant les apparences, rendu aussi scélérat que lui : ses derniers moments ont été dignes d'un pécheur répentant : espérons qu'il a trouvé grace devant l'Etre suprême.

Il y a depuis mon retour ici, quelques changements dans notre maniere de vivre : j'ai trouvé Mr. de Prévalle en assez mauvaise intelligence avec la Comtesse ; il est allé passer l'hiver à P..... & son absence entraîne d'autres maux aussi réels, non moins dangereux pour ma réputation. Vous savez quel ancien

attrait le monde avoit assez indistinctement pour la Comtesse, & vous comprenez, chere Maman, qu'étant livrée à elle-même, elle devient moins scrupuleuse sur le choix de ses sociétés. Madame de St. Albin que je n'avois pas vue depuis l'instant qui nous a séparées, est venu derniérement passer quelques jours dans ses terres; elle a voulu me parler avec liberté sur la conduite de la Comtesse, je lui ai répondu que je ne croyois pas qu'il me fût permis de condamner, ni d'entendre blâmer quelqu'un à qui je devois un respect aveugle. Nous en sommes restées là: mais, ma bonne amie, quelle femme est cette Madame de St. Albin elle-même pour parler des autres? Comme elle traite ses enfants! quels exemples elle leur donne! combien de fois j'aurois été dupe, chere Ma-

man, ſi vous ne m'aviez garanti de de ſes piéges! Madame de St. Albin mon amie, ma confidente! grand Dieu! à qui ai-je penſé me lier? & de quels gens ſuis-je entourrée? J'ai auſſi revu Madame Dubois, elle me cherchoit beaucoup, quelque choſe que j'aie fait pour l'éviter: enfin elle eſt parvenue à me parler de votre lettre. Pourquoi donc, Mademoiſelle, m'a-t-elle dit, ne m'avez-vous pas tranquilliſée en me diſant que la lettre de Mr. de Villemort s'adreſſoit à Madame de Renelle?... Madame, ai-je repris, ne me faites point de queſtions ſur cet article, je vous en ſupplie, les choſes confiées ſont des dépôts ſacrés; je n'en ſais pas violer les loix. Puiſque Madame de Renelle vous a écrit, elle vous aura marqué tout ce qu'elle vouloit que vous ſuſſiez; ce n'eſt

point à moi de vous en apprendre davantage..... Elle a loué ma discrétion, puis elle s'est exhalée en regrets sur la malheureuse fin de Mr. de Villemort. J'ai brisé là-dessus, de façon à détruire les idées qu'elle avoit eues précédemment.

Ne sembloit-il pas, ma bonne amie, que tout se réunissoit pour concourir à ma perte? Exemple dangereux, félicités pernicieuses! le vice ne prend seulement pas la peine de se masquer. Mais vous êtes mon ange tutélaire, chere Maman; vous ne m'abandonnerez point; vous continuerez d'être mon guide, mon appui. Si mes pas chancellent, vous les raffermirez, ma bonne, mon unique amie; c'est en vous seule que je mets toute mon espérance.

P. S. Mademoiselle de St. Sirant m'a écrit en m'envoyant votre lettre;

ſon ſtyle m'a paru plus agréable que ſa maniere de penſer ſolide. Je vais prendre la liberté de lui faire ſentir, quoiqu'elle ſoit plus âgée que moi, & que je n'en ſache guere plus qu'elle ; mais elle n'a point une amie comme j'ai le bonheur d'en avoir une. Les vertus de cette amie m'inſpireront ; & je me flatte que Mademoiſelle de St. Sirant les goûtera.

RÉPONSE à Mademoiſelle de Saint-Sirant.

Mon aimable amie, tu m'aurois fait grand plaiſir de m'envoyer plutôt la lettre de Madame de Renelle ; j'en étois vraiment en peine. Pour colorer ta négligence tu juges à propos de tourner mon attachement en ridicule ; mais, crois-moi, je ne

prends point le change; une excuse auroit coûté à ton amour propre. Tu a cru que le badinage feroit honneur à ton esprit, & pour avoir voulu trop gagner d'un côté, tu as perdu de l'autre. Va, tu feras toute ta vie un peu négligente; autant vaudroit-il te parler grec que te demander de l'exactitude. Sur le tout, mon très-cher cœur, les grands rapports que tu me fais la grace d'admettre entre nous, n'empêchent pas que nous n'apprécions les choses très-différemment. Tu consideres Madame de Renelle comme une vraie beguine; & moi je la révere comme une fille aimable, envers qui je contracte chaque jour de nouvelles obligations. Ses lettres ne me dédommagent que bien foiblement de sa présence. Ce ne sont point d'ennuyeux sermons, elles renferment des conseils sages,

des principes de vertu, des préceptes de tous les âges, des leçons pour tout le temps de ma vie. Hé, tu voudrois les traiter de misere! Ha, mon amie, que tu ne te connois guere, si tu crois pouvoir te conduire seule! Que tu connois peu le monde en général, si tu imagines qu'il suffit d'y avoir un pied pour y marcher avec assurance! Je ne vois encore ce labyrinthe que de très-loin. Tant que Madame de Renelle voudra m'aider de ses lumieres, j'en profiterai pour m'instruire; oui m'instruire, ma chere, ris à ton aise. C'est peu selon moi que de cultiver sa mémoire, d'amonceler une infinité de faits passés, quand on ignore ce qu'il conviendroit de faire. La vraie science la plus utile, c'est la connoissance du cœur humain. Il faut commencer par s'étudier soi-même:

après cela pourvoyons à l'agréable, je suis fort de ton avis ; mais n'attends point de moi une préférence exclusive. Ma franchise se démentiroit si j'osois te le promettre : crois seulement que mon ame n'est point assez étroite pour ne pouvoir suffire à plus d'une intimité. Dès que tout git en preuves avec toi, je te répondrai que j'ai payé tes larmes de sensibilité par les larmes du plus sincere attendrissement. Et comme les plaisirs champêtres sont moins tumultueux que ceux de la ville, rien n'a même fait diversion à la douleur que m'a causée notre séparation. Sans cesse occupée de tes malheurs, je ne t'en parle qu'avec amertume ; mais le tour léger que tu sembles donner à tout, me feroit presque penser que je les sens plus vivement que toi. Ma chere, quand tu m'ouvres ton cœur, je sais

bien que c'eſt à un autre toi-même que tu comptes parler ; mais prends garde que qui que ce ſoit ne pénétre ta màniere de penſer ſur tes grands parents. Ton pere eſt dur, perſonne ne l'ignore ; mais il eſt ton pere, tu dois reſpecter juſqu'à ſes défauts ; ſi tu les juge, que ce ſoit pour les cacher & t'en garantir. Ta mere eſt une digne femme ; ſa dévotion peut tenir de la foibleſſe de ſon caractere, mais il n'y a point d'hypocriſie dans ſes motifs. Son ame eſt tendre, elle avoit à ſouffrir, le cœur cherche des conſolations, la religion lui en offroit ; elle les a ſaiſies, c'eſt un bonheur pour elle. Rien ne t'oblige de l'imiter bien ſtrictement ſur cet article, mais tout t'impoſe le devoir de révérer, plaindre & chérir une mere vertueuſe, à qui il n'a manqué que des circonſtances favorables pour être une

des femmes les plus aimables. Songe que les plaisanteries des enfants sur les auteurs de leurs jours sont des offenses dont il réjaillit un ridicule ineffaçable sur les enfants. Quant à ta sœur Henriette, c'est un bon enfant qui suit la route qu'on lui a tracée. On lui a dit qu'il falloit aimer Dieu, & le prier à toute heure : elle le fait. Je ne vois pas quel crime tu pourrois lui imputer. La préférence qu'on lui accorde sur toi est injuste, j'en conviens : mais ce n'est pas de ce qu'on l'aime que tu dois être mortifiée, c'est de ce que l'on ne l'aime pas autant qu'elle continue à mériter de l'être ; l'injustice sera imputée à ceux qui la font. Je te l'ai dit, ma chere, il est au-dessous de toi de chercher à humilier cette pauvre fille. Plus on a d'esprit, moins il est pardonnable de manquer d'indulgence

envers les autres, & ſur-tout envers ſes proches. Si elle étoit hypocrite, elle te revaudroit tes petites méchancetés dix fois le jour. Montre-lui donc de l'amitié & de la douceur, on t'en eſtimera davantage : je ne ſerois point auſſi ſurpriſe qu'elle eût été au bal par complaiſance pour toi, que je le fus de ton air recueilli un jour de fête à l'Egliſe ; tu affectois la bigoterie à s'y méprendre. Tiens, pendant que je ſuis en train, il faut encore que je te blâme ; ſi tu me déteſtes après, ce ſera ta faute ; pourquoi as-tu choiſi une confidente telle que moi ? La franchiſe fait la baſe de mon caractere, je t'en ai avertie ; j'abhorre tout ce qui eſt joué, & je reſpecte tout ce qui eſt ſenti. Deviens dévote de bonne foi, j'approuverai ton maintien ; d'ici-là contentes-toi d'en avoir un décent ſelon les lieux où tu te

trouves; car ne te flatte point d'en imposer. Peu d'ames simples seront tes dupes ; les autres te jugeront, & à la rigueur on pourroit en tirer des inductions fâcheuses contre toi. Crois-moi ; souvent en voulant tromper le public, on ne trompe que soi ; il est plus éclairé qu'on ne pense : plus tu as envie de l'établir, mieux tu feras de te montrer telle que tu es, tu ne peux qu'y gagner.

Je souhaite plus que je ne l'espere que le gros cousin se relâche de ses prétentions, & ta famille de son autorité. A parler vrai, ce pourroit être le bien de tous deux. Vous ne paroissez guere faits l'un pour l'autre. Cependant, ma chere, nous devons l'obéissance à nos parents. Je sens que la loi est tyrannique, je sais qu'ils abusent quelquefois de leur pouvoir ; mais ni toi, ni moi n'aboliront cet

usage, & nous pourrions bien augmenter le nombre des victimes qu'on traîne à l'autel. Je ne suis point du tout convaincue que tu n'obéiras pas, cet établissement a ses jours favorables, comme ses aspects disgracieux; on te fascinera les yeux sur les uns en te les dessillant sur les autres. Tu est bien née, bien élevée, tu céderas: Qui sait aussi si l'amour de ce gros homme tout jovial ne te flattera pas un peu? Nous aimons toutes à plaire. Et puis, ma chere, la peur de rester fille, une vieille fille de vingt ans, compterai-je cela pour rien? Tiens, tout bien considéré, tout calculé, un peu de complaisance d'un côté, l'amour propre flatté de l'autre, un desir extrême d'être une grande Dame, la crainte de ne pas l'être sitôt t'ameneront à obéir; c'est moi qui te le prédis. Continue toujours à



me faire part de ce qui te touche ; cela m'intéresse assurément plus que mes affaires personnelles. Je te remercie cependant de tes beaux projets ; rien ne me presse de me marier ; ma mere me traite avec beaucoup de bonté, & je t'avouerai naturellement que le mariage m'effraie ; j'en vois tant de malheureux, que j'appréhende d'en courir les risques.

Adieu, ma chere, je m'apperçois un peu tard que l'attrait du plaisir m'a emporté bien loin. Ne prendras-tu pas aussi cette longue lettre pour un sermon ? Pardonne si elle n'est ni aussi gaie, ni aussi légere que la tienne. Tu sais que j'ai l'esprit tourné au sérieux. Rapporte à cette cause l'air chagrin que tu m'as reproché souvent. Sans être aussi malheureuse que tu me le supposes, j'envisage des perspectives qui ne sont pas fort riantes.

riantes. L'amabilité de mes voiſins n'eſt point capable de m'en diſtraire; & je te proteſte que je ne penſois guere à regretter le Marquis d'Olmane, tandis que j'étois auprès de toi; tu peux examiner, commenter, s'il te plaît, ſes démarches & les miennes, je ne redoute nullement ta pénétration.

Adieu encore une fois, ma chere, je ne te fais point d'excuſes de ma franchiſe, j'ai trop bonne opinion de toi pour craindre qu'elle te déplaiſe. Tu y reconnoîtras certainement le zele de l'amitié, & j'oſe dire les principes de l'aimable Madame de Renelle. Car je ne prétends pas me faire honneur de ſon bien, c'eſt à elle que je dois le peu que je vaux. Vois-tu à préſent à quoi ſert une telle amie? Ma chere, je t'en ſouhaiterois une ſemblable: toutes les bon-

nes qualités de ton ame se développeroient ; tu sens comme moi, mais tu dirois bien mieux.

LETTRE de Madame de Renelle.

J'aurois été bien enchantée de vous embrasser, ma chere petite ; je me plains autant que vous du contre-temps qui s'y oppose : on en dit plus en une heure qu'en dix lettres, & vous savez bien que je n'aime point à écrire ; néanmoins tant que je pourrai vous être utile, je m'en ferai un devoir. Les leçons que vous me demandez se tirent du mal même : ce sont les meilleures que je puisse vous donner, ma chere enfant. Le voyageur qui s'est égaré retourne sur ses pas, il s'éloigne le plus qu'il peut du sentier qui a failli le perdre,

& se défie de tous ceux qui s'offrent à ses regards. Imitez-le : en deux mots, voilà quel doit être le fonds de votre conduite. Tenez-vous en garde contre tous les hommes qui vous approcheront ; forcez-les à vous estimer, alors ils vous respecteront. Leurs respects valent mieux que leurs frivoles hommages. L'un est un tribut digne de flatter, les autres ne sont ordinairement que le fruit du déréglement de leur imagination. Mais retenez bien, ma chere enfant, que quels que soient les sentiments que vous inspirerez, ou que l'on vous inspirera, en amour comme en amitié, nul ne se soutient sans estime, & l'estime se prouve par l'exact scrupule à n'exiger de ses amis rien de contraire à leurs devoirs. Les porter à les enfreindre, c'est les en croire capables. Donc c'est les mésestimer &

ſe rendre méſeſtimable. Vous en en avez la preuve par devers vous, ma chere petite ; appliquez-vous donc à connoître avant que d'aimer.... Madame de St. Albin & Madame Dubois ſont chacune dans leur genre des femmes abjectes, dont vous n'auriez pas long-temps été dupe. Je plains les malheureuſes filles de la premiere ; mais ſi elles ſont bien nées, il n'y a pas plus à craindre pour elles que pour vous ; les ſéductions du mauvais exemple, le vice qui ſe montre à découvert, alarment la pudeur ſans l'ébranler.

Je ne vous parle plus de Mr. de Villemort : ſa mort prématurée eſt peut-être le ſalut de ſon ame, & ſa liaiſon avec vous doit ſervir de leçon à toutes les jeunes perſonnes. Les plus honnêtes hommes, ma chere enfant, ont une pente naturelle à ſé-

duire l'innocence ; si la probité retient quelques-uns, la fougue des passions emporte les autres. Ceux de l'âge de Mr. de Villemort sont ordinairement plus vifs que sensibles, rarement ils savent aimer, & tous indistinctement sont dangereux, soit par le sentiment qu'ils éprouvent, soit par celui qu'ils affectent de peindre, plus souvent encore par les artifices qu'ils emploient pour inspirer ce qu'ils sont très-loin de sentir. Défiez-vous-en, ma chere fille ; je ne puis assez vous le répéter.

S'il n'y avoit point de mystere dans les lettres de Mademoiselle de St. Sirant, je ne serois pas fâchée de les voir ; j'imagine qu'elles détermineroient les notions que j'ai déjà prises de son cœur & de son esprit. Il seroit peut-être important pour vous que je la pénétrasse. Néanmoins, ma

chere petite, que l'intérêt que vous pourriez y avoir ne vous fasse point commettre d'indiscrétion; au contraire, il doit même vous rendre plus scrupuleuse. Quelque sûre que vous soyiez de ma prudence, Mademoiselle de St. Sirant n'est point obligée d'avoir confiance en moi. Adieu, ma chere petite; adieu, ma chere enfant, ma digne éleve. Oui, vous serez mon amie, vous l'êtes déjà, car j'ai pour vous les entrailles d'une vraie mere.

LETTRE de Mademoiselle de Saint-Sirant.

Il faut te prouver, ma chere, que j'entends ton langage. Je me demande quelquefois, ce qui doit le plus m'étonner, ou de la sottise qui m'entraîne, ou de la portion d'esprit que je possede. Toi qui a la science infuse,

résous-moi ce problême. Mais ne vas-tu pas encore me moraliser pour ce petit trait de satyre ? En vérité tu t'es mise en frais d'éloquence. Ta lettre est un tissu de sentences choisies, sans doute dans le repertoire de Madame de Renelle. Non, elle n'a pas perdu son temps à t'instruire; moi je t'aide à prendre l'essort, & je te vois d'ici t'élever si haut, si haut que tu fends les nues. Tu fais de trop belles phrases : j'en suis encore toute émerveillée. Je t'écris dans la chaleur de l'anthousiasme. Comment, mon pere est mon pere, ma mere est une digne femme, Henriette une bonne enfant ? Oh ! je ne suis pourtant point encore si ignare, car je me doutois de tout cela ; je les avois peints avec les mêmes traits. Crois que je sais également tes grands principes par cœur. Mais, ma chere, quand je parle à

mon amie, comme tu le dis fort bien, je me persuade que c'est à une autre moi-même. En public j'étalerai aussi tes grandes maximes de respect filial, d'amour fraternel. A toi je te répondrai que je vois toutes ces choses dans leur vrai point de vue. Je devrai beaucoup à mon pere, quand il fera beaucoup pour moi. Qu'il remplisse ses devoirs, les miens couleront de source, parce que j'ai un cœur capable de sentir le bien, de l'aimer & de le pratiquer. Si ma mere imagine que je lui doive une reconnoissance sans bornes des douleurs qu'elle a souffertes malgré elle pour me donner le jour, elle se trompe, je puis ne me pas trouver fort en reste avec elle. Ses douleurs n'ont duré qu'un instant, & les miennes s'accroissent à tous les moments par le peu de tendresse qu'elle me

marque, par l'injuste préférence qu'elle accorde à Henriette qui sort du même sang que moi. Hé bien, nous partagerons les successions & tout sera dit. Elle aura de plus hérité de la dévotion de ses peres, joui de leur bonté, passé une enfance heureuse, ainsi son état sera toujours le meilleur. Mais, ma chere, dépouillons-nous, de toi à moi, de ces préjugés faits pour le peuple, & tu verras que le cri du sang n'est qu'une chimere, que nous ne devons à nos parents que la reconnoissance du bien être qu'ils s'efforcent de nous procurer, & du bonheur qu'ils nous préparent par une éducation telle que notre rang l'exige. Quand ils manquent à ces trois obligations, ils nous affranchissent de tout, hors du respect que nous gardons moins envers eux qu'envers nous, pour édifier le public. Ta Ma-

dame de Renelle te prêche une morale trop gothique. Quel âge a-t-elle donc? On la croiroit du très-vieux temps. Si tu n'y mets bon ordre, elle te vieillira avant l'âge. Il est grand dommage que tu n'aies pas une Henriette pour sœur, c'est-à-dire, une petite idiote, remplie des miseres d'une éducation bornée, & des petitesses de la dévotion; je parie qu'elle t'imposeroit la loi de l'aimer, & que tu n'oserois pas lui représenter que ton cœur n'en reçoit de personne, pas même de toi. Lis, lis, ma chere, tu as d'heureuses dispositions, du goût, de l'esprit; avec cela & des livres on se forme, & l'on se met à l'unisson du temps où l'on vit, car les mœurs ne sont plus ce qu'elles ont été. Aujourd'hui qu'il est permis de penser, on revient d'une multitude d'erreurs. Va, j'ai bien employé mes nuits de-

puis que je ne t'ai vue. J'ai trouvé le secret d'avoir des livres de toute espece, je les dévore. Quelle différence d'un esprit cultivé à celui qui ne l'est pas ! Que veux-tu nous dire avec ton étude du cœur humain & du tien en particulier ? Qui est-ce qui ne se connoît pas ? On est si près de soi. Acquiers des lumieres, ma chere, & tu pénétreras bien plus facilement ce que tu te fatigues à étudier sans notions précises sur rien. Je te vois comme un enfant à qui on voudroit apprendre à écrire avant qu'il sût parler. En vérité je croyois bien plus de rapports entre nous, mais ils naîtront sûrement lorsque tu voudras changer de plan. Suis le mien, & nous penserons de même. Voilà de la franchise en échange de la tienne ; je me flatte qu'elle ne te blessera point : nous sommes faites pour savoir en-

tendre la vérité ; il n'y a que les génies étroits qu'elle révolte.

Le gros cousin est venu pesamment m'offrir son stupide hommage. Mon dieu, quel homme pour oser prétendre à ton amie ! On le fête pourtant extrêmement ici ; moi je dissimule, crainte d'exciter mon pere à user de plus d'autorité. Blâmeras-tu encore cette sage précaution ? comme si on pouvoit sonder notre intérieur. Tu as beau vanter la pénétration du public ; je t'assure que nous sommes toutes à ses yeux ce que nous résolvons d'y paroître. Quand on me voit appliquée à l'Eglise, on conclut que je suis pieuse, & on m'en tient compte parce que l'on sait bien que j'ai assez d'esprit pour ne l'être pas. En vérité, ma chere, tu es bien dupe. C'est le sort des ames droites & bonnes, mais à la longue cela devient si humi-

liant que tu t'en corrigeras ; de deux maux tu choisiras le moindre. En imposer sur ces sortes de choses, au fond ce n'est qu'une malice adroite à laquelle toi & moi réussiront quand il nous plaira. Mais être dupe, ha, ma chere ! quelle humiliation! A propos du cousin, j'ai tiré son horoscope, je ne serai point sa femme, ou il sera malheureux. Il lui faut une petite bourgeoise étoffée qui puisse se glorifier de porter son nom : voilà son fait. Pour moi je veux en changer ; trop de gens se préviendroient contre l'ignorance attachée à celui de St. Sirant, ainsi je n'obéirai point ; ta prédiction m'est presque une preuve complette que tu ne connois pas la noble fermeté de mon ame : non, je n'obéirai point.

Toutes tes réticences sur les bontés de ta mere, sur ton dégoût pour

le mariage, sur l'amabilité de tes voisins, ne m'en imposent point, ma chere ; c'est par vanité que tu ne veux pas convenir de tes malheurs. Nous savons quelle femme est la Comtesse, comme elle se laisse gouverner par son Monsieur de Prévalle, & combien celui-ci a l'empire dur : nous n'ignorons pas non plus que Mr. d'Olmane est un des hommes le plus agréable, & que puisque tu lui plais, il te plaît, ou tout au moins te plaira ; cela est impossible autrement, tout le monde le pense ainsi ; mais tu dissimules avec ton amie, & tu voudrois lui donner des leçons de franchise : prêche d'exemple, ma chere ; on renonce à vouloir me persuader. Adieu, mon amie, je t'embrasse & ne tarderai pas à t'aller voir. Dépêches-toi de me répondre ; conviens que l'un & l'autre t'embarrassent un peu.

RÉPONSE à Mademoiselle de Saint-Sirant.

Pourquoi, chere amie, courir après un esprit factice? le naturel est si beau, si bon, il plaît si fort que je ne conçois pas quelle est la fureur du siecle d'y substituer un art qui gâte tout. Que de Sophismes tu crées; que d'étranges paradoxes; ma chere, ces lectures te perdront, prends-y garde: tu as l'imagination vive, tu t'arrêtes à la superficie des choses, & tu n'en pénétres pas le sens. Attends pour lire indistinctement toutes sortes de livres que tu aies quelqu'un de sage qui t'aide à les apprécier. Sur le reste permets-moi de te combattre. Je n'en sais pas tant que toi, mais j'ai des principes simples que je crois sûrs, & dont je ferois bien

fâchée de m'écarter. Tu te trompes; je ne m'éleve point, je vais terre à terre; ainsi ne t'apprêtes point à rire sur ma chûte. Tu as voulu faire briller ton savoir aux dépens de la raison & de l'amitié. Je le pardonne de tout mon cœur à ce que tu appelles ton enthousiasme. Quant au problême de ton amour propre, l'épithéte que je lui donne le résout en deux mots; ta vanité l'a fait naître, ta vanité l'expliquera: ne m'en demande pas davantage, je craindrois de te mortifier. Passons à tes dissertations sur le devoir paternel & filial. Je laisse tes plaisanteries, elles ne prouvent rien; les grandes maximes que tu prétends étaler en public prouveront beaucoup plus, mais ce sera contre toi; car la pratique devroit suivre la théorie, & tu paroîtras plus coupable qu'une autre, il vaudroit mieux pécher par ignorance.
Tu

Tu ne me nieras point, j'espere, le cri de la voix intérieure, comme le cri du sang. Moi j'ajoûte foi à tous deux, & je crois la nature plus forte que tous les raisonnements. Non, ma chere, ceci n'est point une chimere. Le même sang qui coule dans nos veines a circulé dans celles de ceux de qui nous tenons le jour, & il ne se peut pas qu'une mere qui nous a porté dans ses flancs soit pour nous un être tout-à-fait indifférent, quelque indifférence qu'elle nous marque. Je sais qu'il est des marâtres, des monstres, dont l'attrocité révolte; mais interroge leurs victimes, elles te répondront que leur cœur se déchire, que leurs entrailles se bouleversent, qu'elles éprouvent des mouvements indéfinissables à la vue d'une mere qui s'est rendue envers elles indigne de ce respectable titre. Une

autre ne leur inſpireroit que du mépris. La nature n'eſt donc jamais neutre ; elle a des droits plus ou moins étendus ſur l'ame, à proportion du degré de conſanguinité. Si elle ſe joue dans la diverſité des caracteres, des eſprits & des figures, elle n'en imprime pas moins dans tous les cœurs des ſentiments qui lient les peres aux enfants, attachent le frere à la ſœur, ne s'affoibliſſent qu'à meſure que les générations s'éloignent, ſe perpétuent & ſe diviſent pour former d'autres chefs, & d'autres enfants auſſi unis qu'étoient les premiers.

Les devoirs paternels ſont grands, je l'avoue ; & il me ſemble qu'ils doivent être doux à remplir : mais quand nos parents y manqueroient, ils auroient fait encore beaucoup plus pour nous, que nous ne pouvons faire

pour eux dans tout le cours de notre vie. Ainsi rien ne peut nous affranchir du devoir filial. Compte, si tu veux, les douleurs de l'enfantement pour rien; mais les soins, les peines, les tendres inquiétudes que leur cause notre enfance, les privations auxquelles les oblige notre éducation quelle qu'elle soit, mettras-tu tout cela de côté? Tu parles aujourd'hui en fille qui cherche à secouer le joug; attends que tu sois mere, & tu me diras de quel œil tu regarderois un enfant qui adopteroit tes fausses maximes. Ma chere, je me transporte dans l'avenir, & je t'assure que je préférerois la mort au malheur de donner le jour à un être à qui je deviendrois si peu cher. Le seul point que je veuille t'accorder, c'est que plus nos parents nous témoignent d'affection, de tendresse & de bonté, plus notre

reconnoissance doit s'accroître, & plus les liens qui nous unissent à eux doivent se resserrer. Mais rien ne peut nous dispenser du respect; il n'y a que des cas très-extraordinaires qui puissent faire taire dans nos cœurs le cris de la nature pour le changer en une impression à laquelle je ne connois point de nom, tant elle est rare. Qu'une pareille position doit être accablante pour ceux qui l'éprouvent! malgré tout, il faut encore savoir se respecter soi-même, observer les dehors, garder un profond silence, baisser la tête sous la main qui nous frappe, & souvent paroître tout oublier pour voler au secours d'un pere ou d'une mere, dont la situation reclame un dernier devoir. Je n'ai point puisé ce sentiment dans les livres, ma chere; cherche au fond de ton cœur, & tu l'y trouveras

comme moi ; mais tu n'en es pas réduite à cette dure extrémité. Tes parents, pour avoir quelques torts vis-à-vis de toi, sont fort loin d'oublier que tu leur appartiens : ils ont de l'honneur, de la probité & des moeurs très-pures ; & je te blâmerois beaucoup si tu rougissois d'être leur fille parce qu'ils sont plus pieux que savants. La piété contribue à notre bonheur lorsqu'elle est sincere ; & la science y nuit souvent par le mauvais usage que nous en faisons. Pour moi, si ma naissance étoit équivoque, & qu'on me demandât de qui je voudrois être née, je répondrois comme Jean-Jacques Rousseau, non pas d'un riche ni d'un grand, mais de gens vertueux, honnêtes & estimés, dans l'espérance de devenir estimable à mon tour en les imitant.

J'ai lu de bons livres comme toi,

& je n'y ai vu d'autres principes que les miens sur l'article dont il s'agit. L'application des choses dépend de la disposition des Lecteurs ; cela m'induiroit à croire que la lecture a ses dangers à notre âge, quand personne ne rectifie notre jugement. N'imagine pas que nous puissions nous former seules ; une jeune plante a besoin de culture. Ne nous écartons point de la nature, ma chere, elle est bonne à suivre. Si les préceptes de Madame de Renelle te paroissent gothiques, c'est ta faute ; c'est celle du siecle dont tu adoptes la frivolité : je n'en sais pas assez pour décider si nous avons beaucoup gagné au changement de mœurs auquel tu applaudis. J'admire dans l'Histoire une infinité de grandes actions, dont je trouve peu d'exemples de nos jours ; & je vois qu'on loue

aujourd'hui ce qui ne mérite de l'être, que parce que la vertu est si rare qu'elle a acquis le droit de nous étonner. Cependant je ne m'avise pas de décider, je ne suis encore qu'un enfant à la croisette : tu me l'as dit ; mais je m'instruis dans l'Histoire, & j'espere qu'elle m'apprendra à comparer avec justesse, que je pourrai rapprocher les temps, apprécier les anciens & les modernes, en prendre le bon & laisser le mauvais. Tu y réussiras sûrement mieux que moi quand tu voudras t'en donner la peine ; mais je doute que ton plan d'étude vaille mieux que le mien, & je cotinuerai de m'appliquer à connoître avant tout le fort & le foible de mes penchants. Qui est-ce qui ne se connoît pas, dis-tu ? Hélas ! ma chere, c'est toi, c'est moi, c'est chacun en particulier, & tout le monde en gé-

néral, par la raiſon même qu'on eſt trop près de ſoi, que l'amour propre aveugle, & que les circonſtances ſeules peuvent nous éclairer ſur ce que nous ſommes. Ne t'es-tu jamais ſurpriſe à faire dans un temps ce que tu avois déſapprouvé dans un autre? Ma chere, je remarque que nous ſommes très-indulgentes pour nous, nous ſavons trouver des excuſes où il n'y en a point. S'agit-il de blâmer un tiers? Nous blâmons inconſidérément, nous faiſons parade de ſévérité croyant afficher la vertu, & nous oublions que la charité & l'humanité ſont les premieres de toutes.

Quand il ſeroit vrai que nous ne ſommes aux yeux du public que ce que nous affectons d'y paroître, crois-tu que nous en ſerions plus avancées? La conſcience ne nous reprocheroit-elle point d'en impoſer, & les ſuſ-

frages même que nous obtiendrions, n'ajoûteroient-ils pas aux remords inséparables d'une fausseté odieuse? Tiens, ma chere, tu prends des notions bien étrangeres à la probité, à l'honneur, à la droiture; je ne te le cache point. Si tu ne t'en rapportes pas à moi, permets que je consulte Madame de Renelle, elle te ramenera certainement à la vérité, & tu m'en remercieras quelques jours. Je ne retrouve point du tout la noble fermeté de ton caractere dans la variété de tes principes: lorsqu'on en a reçus de bons, il faut y rester attaché. Si tu penses effectivement rendre ton pauvre cousin malheureux, tu feras bien de ne pas obéir; mais j'ai encore assez bonne opinion de toi pour ne croire ni à l'un ni à l'autre de ces deux motifs de refus de ta part.

Je n'ai pas dérogé à ma franchise

en te parlant de la Comtesse : il est très-vrai qu'elle me traite avec douceur : je ne prétends ni la louer ni la blâmer ; & je lui appartiens de trop près pour souffrir que tu la dégrades à mes yeux : mais je dis ce qui est, ce qui me concerne, sans entrer dans aucuns détails. Ce n'est guere par vanité que les malheureux se taisent ; l'amour propre céde ordinairement au plaisir d'être plaint, & tous les cœurs sensibles savent goûter celui d'un tendre épanchement. Quand la prudence l'interdit, il me semble que ce doit être une peine de plus. Tu vois qu'en effet, ma chere, nos manieres de penser different beaucoup. Je me suis fait des principes que tu traites de préjugés vulgaires : de-là naissent aussi sans doute nos différentes manieres de sentir.

Il ne me reste plus qu'un mot à

te répondre ſur Meſſieurs de Prévalle & d'Olmane. Je n'ai pas aſſez vécu avec le premier pour définir ſon caractere : il a des connoiſſances, de l'eſprit naturel & de l'eſprit acquis ; il m'aide quelquefois à tirer du fruit de mes lectures : voilà tout ce que je puis t'en dire. Quant au Marquis, je me garderai bien de l'apprécier d'après ſon extérieur : plus il eſt ſéduiſant, moins peut-être il eſt digne de ſéduire. J'ignore ſi je lui plais, je ne ſais pas d'avantage s'il me plaira. Tu décides hardiment de tout, moi je n'oſe répondre de rien, ſi ce n'eſt du deſir de conſerver mon cœur libre. Arrive à préſent, ma chere, quand tu voudras ; je ne ſerai pas plus embarraſſée à te recevoir qu'à te répondre, mais j'y aurai ſûrement un plus grand plaiſir ; c'eſt ta fidelle amie qui te le jure.

LETTRE de Mademoiselle de Saint-Sirant.

Je conviens, ma chere, que le tact de vraisemblance que tu donnes à tout ce que tu me marques m'a séduite à la premiere lecture; je n'ai pas le temps de l'examiner. Nous partons pour une petite tournée que nous terminerons par aller auprès de toi. Mais chemin faisant, je me propose d'approfondir tes grandes dissertations. J'ai l'imagination si ardente qu'il ne seroit pas étonnant qu'elle m'emportât quelquefois. Je n'ai que moi-même pour la régler, & ma seule raison pour la ramener : au lieu qu'il me paroit que tu as plus d'un guide. Tu profites des lumieres des autres ; moi je serai mon propre ouvrage. Cela nous fera honneur à toutes deux.

Fais décider, si tu le juges à propos, nos petits débats par Madame de Renelle, ils peuvent être de son ressort, & je crois qu'ils l'amuseront. Sans vanité elle ne voit pas souvent des lettres aussi joliment écrites. Je ne serois point fâchée aussi de savoir à quel style elle donne la préférence; y consens-tu, ma chere? La seule chose que j'exige de toi, c'est que pour ne la pas prévenir, tu retrancheras des copies ce que j'ai avancé qui pourroit blesser son amour propre. Qui imagineroit qu'une religieuse eût autant d'esprit que tu lui en donnes? Cela peut être cependant. Je veux en juger comme toi par sa réponse. Adieu, ma chere, ne m'écris plus, dans un mois j'aurai le plaisir de t'embrasser.

*LETTRE de Mademoiselle De *** à Madame de Renelle.*

J'avois le plus grand desir, chere Maman, de soumettre à votre décision les petites disputes que le hasard & la confiance ont fait naître entre Mademoiselle de St. Sirant & moi; mais j'aurois cru manquer à l'amitié, si avant tout je n'avois eu son consentement : elle me le donne : ainsi j'agis à présent sans scrupule. Ce n'est point l'amour propre qui me fait souhaiter d'obtenir votre suffrage, ma bonne amie; l'amour de la vérité que vous m'avez si bien inspirée, l'emporte dans mon cœur sur tout autre motif; & si je pensois avoir fait de fausses applications de vos préceptes, je vous prierois de me con-

damner. Vous montrez la vertu si aimable, qu'il est impossible de ne pas chérir vos leçons, plus impossible encore de ne pas s'y rendre.

Mademoiselle de St. Sirant voudroit aussi que vous décidassiez du style. Quoique je ne prétende point à la préférence, j'y consens très-volontiers. Je n'entrerai pas dans de plus grands détails, car je me reprocherois de chercher à faire pencher la balance de mon côté. Jugez-nous, ma chere Maman, ou plutôt nos manieres de penser; je n'en appellerai sûrement pas.

Quel bonheur pour moi d'avoir une amie telle que vous! croyez que j'en sens tout le prix, & que ma reconnoissance est sans bornes.



LETTRE de Madame de Renelle.

J'ai lu toutes vos lettres, ma chere petite : vous avez répondu à celles de Mademoiselle de St. Sirant, comme je l'aurois fait moi-même : dites-lui ce peu de mots, le surplus est pour vous seule. Quant au style, il me paroîtroit également bien, si la légéreté de celui de Mademoiselle de St. Sirant ne caractérisoit pas la légéreté de sa maniere de sentir & de penser. Je ne veux point vous ôter une amie, ma chere enfant ; je sais que les intimités de votre âge ont beaucoup d'attraits, & je serai très-aise de vous voir jouir du plaisir qu'elles offrent : mais Mademoiselle de St. Sirant a plus d'esprit que de justesse, plus d'imagination que de sensibilité, plus

plus d'envie d'apprendre que d'envie de ſavoir, & plus de vanité que de principes. Quelques-uns de ces défauts ſe corrigeront l'un par l'autre avec l'aide du temps, & de l'uſage du monde; néanmoins je doute qu'elle devienne jamais une amie ſolide. L'extrême amour propre exclut l'amour des autres dans les ames qu'il domine à cet excès: & l'on s'apperçoit à chaque trait de plume que Mademoiſelle de St. Sirant n'eſt occupée qu'à ſe faire valoir aux dépens de tout, ſouvent même de la vérité. La vertu, l'honnêteté lui ſont moins cheres que la vaine gloire. Si elle chérit les unes, ce n'eſt que parce qu'elles menent à une ſorte de conſidération dont vous la verrez faire ſon idole. Ses vertus ſeront toutes fauſſes ſi elle ne change pas de caractere. Comme il en peut réſulter des effets impoſants, ceux

qui n'auront point intérêt de les approfondir, se tiendront pour contents, ils la loueront, & croiront devoir l'estimer; mais vous, ma chere petite, qui mettrez toujours une candeur, une bonne foi, & une tendresse extrême dans le commerce de l'amitié, je vous prédis que vous serez trompée par cette ame foible qui ne se fixe sur rien, que la vraisemblance séduit, & que la réalité ne frappe que par hazard. Vous voyez quelles conséquences elle tire de ses lectures; une pensée brillante l'éblouit, & l'erreur l'entraîne; il en sera de même de ses sociétés, dès qu'elle aura la liberté de les choisir: l'esprit & le savoir sembleront la captiver; elle se livrera en apparence à leurs charmes: dans le fond elle ne tiendra qu'au dernier objet qui saura flatter sa vanité. C'est vraiment là le chemin de

ſon cœur, & je parierois avec vous qu'elle épouſera ſon couſin. Il ne s'agira que de lui montrer cet établiſſement ſous un jour favorable, ou de lui faire croire que c'eſt ſa raiſon ſeule qui la détermine. Ce bon garçon, tel qu'il eſt peint dans vos lettres, ne ſera point autrement malheureux avec elle. Pour peu qu'il ait de fermeté, elle lui obéira aveuglément, tout en ſe perſuadant qu'elle le gouverne. Il eſt une façon de prendre ces eſprits remplis de vanité ; ſans ceſſe ils ſe replient, non pas ſur eux-mêmes, mais ſur la volonté des autres. D'après cette analyſe, ma chere enfant, réglez votre conduite envers Mademoiſelle de St. Sirant, & défiez-vous de la tendre ſenſibilité de votre cœur : je vois qu'il ne cherche qu'à ſe remplir. Ce beſoin d'aimer pourroit vous jouer de mauvais tours, ſi

la confiance venoit à vous rendre dépendante.

Adieu, ma chere petite, j'aurois encore un million de choses à vous dire sur le danger de certaines lectures, sur le ridicule d'afficher un savoir superficiel, sur les travers que votre jeune amie se donnera aux yeux de gens sensés si elle continue. Vous en avez senti une partie, & ma santé ne me permet pas de vous démontrer l'autre; l'occasion se retrouvera un autre jour. Laissez-moi donc vous quitter, ma chere enfant; je vous embrasse de toute mon ame.

Mademoiselle de St. Sirant arriva à la campagne comme elle me l'avoit mandé, mais je ne la vis pas plus que lorsqu'elle étoit à la ville; & elle m'écrivit moins, parce qu'il falloit avoir recours aux exprès, que je veux croire qu'elle n'avoit pas sous

ſa main. Soit qu'elle eût reconnu ſes torts, ſoit que la vivacité de ſon imagination l'eût emportée vers d'autres objets, elle ne me demanda point la déciſion de Madame de Renelle: moi peu empreſſée de la mortifier, je ne lui en parlai plus. D'ailleurs deux grands événements vinrent faire diverſion. Sa pauvre ſœur Henriette fut attaquée de la petite vérole; elle mourut en trois jours. Ce coup imprévu, qui toucha extrêmement ſes parents, changea beaucoup ſa ſituation perſonnelle. Madame de Saint-Sirant le regarda comme une punition du Ciel pour les prédilections injuſtes d'une mere, dont la tendreſſe devoit ſe partager & ſe reproduire également envers tous ſes enfants. Mr. de St. Sirant enviſagea cet événement ſous le même point de vue. Tous deux affligés, tous deux chercherent

à s'indemnifer de leur perte. Mademoifelle de St. Sirant leur devint de jour en jour plus chere; ils ne s'occuperent plus que de fon établiffement. Elle, engouée de fon bonheur, oublia le refte. J'appris par la voix publique que fon mariage étoit prêt à fe conclure; je crus lui devoir un compliment, je lui écrivis.

LETTRE à Mademoifelle de Saint-Sirant.

Ce n'eft point le moment de me plaindre de tes négligences, ma chere; je fens que depuis quelques mois tu dois être efclave de ton temps. Tes malheurs nous avoient lié, j'efpere que la félicité préfente nous réunira. J'apprends avec un vrai plaifir que tout y concourt, & que tu es à la veille de confommer le grand ouvrage

de ton destin. La joie que j'en ressens pourroit être un reproche pour toi, mais ne vois dans cette nouvelle marque de mon amitié qu'une preuve certaine que l'absence, ni le temps ne peuvent rien sur le cœur de ton amie. Adieu, ma chere, il ne faut point t'interrompre.

RÉPONSE de Mademoiselle de Saint-Sirant.

Il est vrai, ma chere, que je suis extrêmement occupée depuis la mort de la pauvre Henriette ; tu sais comme elle nous a été enlevée promptement ; je l'ai pleurée. En vérité ce sont de ces circonstances auxquelles un bon cœur ne peut refuser des larmes. On nous a dit que tu avois envoyé ici, mais nous n'entendions plus rien. Ma malheureuse mere étoit dans un état

déplorable : sa douleur, ses regrets sembloient se transformer en repentir & déchirer son ame. Je ne l'ai quittée ni nuit ni jour. Souvent dans l'excès de son affliction elle me prenoit dans ses bras. Viens, ma chere fille, viens, me disoit-elle, que les larmes que je répandrai sur ton sein expient tous mes torts envers toi. Ce sont mes fautes qui ont irrité le Ciel. Celle qui m'étoit trop chere n'est plus ; mais Dieu est bon & miséricordieux ; il te laisse pour m'aider à réparer mes torts, pour être mon unique, ma seule consolation. Soutiens mes vieux jours, ma chere enfant ; soit l'appui de ma vieillesse ; vois une mere au désespoir d'avoir manqué à ses devoirs ; que son exemple t'apprenne à être toujours fidelle aux tiens. Hélas ! pourquoi n'ai-je pas su sentir plutôt tout ce que tu valois ? ta conduite ne

me le prouve aujourd'hui que pour ajoûter à mes remords. Pardonne, ma chere enfant; dis-moi..... assure-moi que tu pardonnes à ta mere. qu'elle t'es chere, & que tu comptes sur sa tendresse..... Je ne pouvois lui répondre que par de profonds soupirs. Souvent mon pere nous surprenoit les bras entrelacés, & nos visages colés l'un contre l'autre; sa fermeté d'ame cédoit à l'attendrissement de ce spectacle; il nous serroit étroitement entre ses bras; puis il s'efforçoit de nous séparer, & tâchoit de nous dérober ses larmes. Allons, Madame, disoit-il à ma mere, c'est trop de foiblesse; vous avez de la religion, offrez votre sacrifice au Seigneur. Ma fille, il faut savoir être résignée. Ma pauvre mere se jettoit à genoux, élevoit ses mains au ciel, & paroissoit se calmer: mon pere

sortoit ; moi je restois immobile sur ma chaise. Ces scenes touchantes se répétoient dix fois le jour. Je t'avoue, mon amie, que mon ame n'y suffisoit plus ; l'excès de ma sensibilité l'avoit épuisée. Il étoit temps que le Confesseur de ma mere vînt lui représenter que sa douleur passoit les bornes, & qu'elle outrageoit la divinité en se révoltant contre ses décrets. Cet homme a de l'esprit, il parle comme un ange : en vérité, ma chere, la persuasion est sur ses levres. Moi-même j'étois pénétrée en l'écoutant : comment ma digne mere ne l'auroit-elle pas été ? Il a intéressé sa pitié & son attachement pour sa famille ; il lui a offert des motifs de consolation dans l'approche des sacrements ; elle s'est abandonnée à ses conseils, l'a prié de revenir souvent l'encourager ; & depuis lors tout a

femblé changer de face. Mon pere n'a plus voulu qu'on prononçât le nom d'Henriette. Il nous reste une fille & deux garçons, a-t-il dit à ma mere, qu'ils se conduisent bien, & nous ne serons pas si malheureux. Il faut commencer par établir celle-ci: j'ai des vues depuis longtemps: elle est bien née, je crois qu'elle s'en rapportera à moi, & qu'elle fera tout ce que j'exige. Ho, mon ami! reprit ma mere, n'exigeons rien, attendons tout de son cœur; il feroit affreux de la forcer à épouser son cousin si elle ne l'aimoit pas. Puis en se tournant vers moi, ma chere fille, sois sûre que nous ne voulons que ton bonheur; les circonstances actuelles nous le rendent plus précieux & plus nécessaire; il remettroit le calme dans mon ame. Ton cousin est un honnête garçon, il te rendra heureuse: veux-tu, ma

chere enfant, dis, veux-tu que nous l'envoyions chercher? Comble les vœux de ta pauvre mere..... Tu ne réponds rien, ma chere fille; eſt-ce que? ..... Mais tu t'attendris..... Ses larmes couloient, ſa bonté me touchoit; je me jettai à ſon cou, & je lui promis de faire tout ce qu'elle deſireroit. Sur le champ un exprès eſt parti, le couſin n'a pas tardé à arriver. Soit qu'il ait moins de crainte, ou moi moins de prévention, je le trouve beaucoup plus ſupportable; il a du ſens, un très-bon cœur. J'imagine qu'on ne peut point être malheureuſe avec un homme qui joint à ces deux qualités une fortune brillante. L'idée d'aller vivre dans ſa famille m'effraie un peu; mais ſa mere eſt vieille, elle ne vivra pas éternellement. D'ailleurs ſans trop d'amour propre, je crois qu'il me ſera très-

facile de gouverner tous ces campagnards. Voilà, ma chere, où en font les chofes. Il arrive dans le cours de la vie bien des événements qu'il eft impoffible de prévoir, & qui donnent bien le change à nos réfolutions. Les adverfités fervent quelquefois à prouver aux autres ce que nous valons, elles nous le découvrent auffi à nous-mêmes. Je n'aurois jamais penfé avoir le cœur fi tendre, ni l'ame fi compatiffante : ce font deux beaux préfents de la nature. Je t'en parle comme à quelqu'un à qui ils ne doivent point faire envie. Tu avois raifon : il eft fûr que ma mere eft une digne & refpectable femme ; nous vivons à préfent en vraies amies. J'aurai bien de la peine à m'en féparer. Mais cette lettre eft déjà bien longue. Adieu, ma chere ; je ne fais plus quand je pourrai t'aller voir : au

moins soit sûre que je ne t'oublie pas, & que j'ai été sensible à tes marques d'attention.

LETTRE de Mademoiselle de Saint-Sirant.

Tout est encore changé, ma chere; je m'empresse à te l'apprendre. Quelques difficultés d'intérêts suspendirent d'abord la conclusion de ce mariage tant vanté; & ces difficultés qu'on n'avoit pas lieu d'attendre de la part d'un homme qui s'estimoit si heureux de m'obtenir, firent ouvrir les yeux à ma mere. Elle soupçonna quelques dessous de cartes, & voulut éclairer de plus près la conduite du Cousin. Jusques alors il avoit passé pour avoir des mœurs, mais quelles mœurs, ma chere! ton amie a failli être sacrifiée. N'en n'aurois-tu pas

gémi. Heureusement les choses n'étoient pas encore fort avancées. Mon pere est furieux ; ma mere déplore ces égarements ; tu sais comme le vice lui est en horreur : moi je me félicite de pouvoir rompre un mariage que je ne faisois que par un effort de raison & de complaisance ; car j'ai toujours pensé qu'il étoit peu sortable : ainsi, ma chere, ne t'afflige pas, ceci est un coup de partie. Quand le cousin reviendra pour conclure, il sera joliment reçu ; je m'en réjouis, & j'apprête d'avance cet air méprisant que tu me connois pour les gens qui le méritent.

Adieu, aimable amie, je n'avois qu'un instant, je l'ai mis à profit pour t'écrire ; tiens-en compte à l'amitié.



RÉPONSE à *Mademoiselle de Saint-Sirant.*

Te voilà donc restée des nôtres ! ma chere ; je partage ta joie, puisque tu t'en félicites. Mais ta respectable mere ne s'est-elle pas adressée à quelque dévote pour épier la conduite du Cousin ? Les personnes pieuses se scandalisent aisément, & crient tout de suite à l'impie. J'entends parler très-diversement de cette aventure. Prends garde ; on exagere souvent, & il seroit très-possible que le cousin se justifiât, de maniere à regagner les bonnes graces de ta Famille. Si on ne me trompe pas, cela est déjà fort avancé. J'espére que je le saurai plus positivement de toi, ma chere ; tu ne dois pas douter du sincere intérêt que j'y prends.

P. S.

P. S. Je n'ofe point te parler de ta premiere lettre : elle m'a arraché des larmes. Il faut éviter de rouvrir des plaies encore faignantes. Ta digne mere eft vraiment une vertueufe femme : quelle eft grande & touchante dans l'adverfité ! Plus l'aveu de fes fautes a dû lui coûter, plus il eft beau à elle de l'avoir fait : & à qui ? à une fille. Ha, ma chere, on le croiroit à peine ! il n'y a que des ames auffi belles que la fienne qui puiffent fe le perfuader. Enfin ce n'eft plus ta mere, c'eft ton amie. Quel titre ! que tu es heureufe, & que je partage ton bonheur !

RÉPONSE de Mademoifelle de Saint-Sirant.

Ce n'eft plus Mademoifelle, c'eft Madame de St. Sirant qui t'écrit,

ma chere; mais je n'ai pas le temps d'entrer dans aucuns détails. Au reste, ils importent peu aux choses qui sont consommées. Tout le monde paroît très-content ici. Je ne négligerai rien pour être heureuse. J'irai te voir dès que je le pourrai. Je pars dans l'instant avec toute la famille de Mr. de St. Sirant. Adieu, ma chere; ne m'écris plus jusqu'à ce que je t'instruise de mon retour; & ne doute jamais combien tu m'es chere.

Je fus très-long-temps sans entendre parler de Madame de St. Sirant.

Le Chevalier d'Olmane & ses freres continuoient à me donner les mêmes marques d'attention. Le Marquis devenoit plus assidu auprès de moi. D'abord je ne mis ses soins que sur le compte du désœuvrement où le jettoit la mort de Mr. son pere, qui lui avoit laissé de si mauvaises

affaires, qu'uniquement occupé à y mettre ordre, il avoit renoncé à toute autre société que la nôtre : il paroissoit la rechercher avec empressement. Des regards d'observation, insensiblement il en vint à des regards très-tendres ; & dans la conversation il n'échappoit nulle occasion de me faire appercevoir qu'il avoit des vues sur moi. Sans cesse il se plaignoit de la fortune, non pas comme d'un bien qui fût digne d'être regretté, mais comme d'un mal qui pourroit nuire à son bonheur, en le privant de l'établissement qu'il desiroit le plus ardemment. J'étois surprise de la métamorphose qui se faisoit en lui. Ce n'étoit plus un petit maître, c'étoit un garçon aimable, honnête & sensé. Au surplus les graces de sa jolie figure embélissoient, ou fasoient valoir jusques à la moindre des choses qui

fortoient de sa bouche. Il n'est point de femme qui ne se fût félicitée d'être aussi bien, & je n'ai pas vu d'homme à cet égard qui le valût. Notre gloire est toujours intéressée à louer l'objet qui affecte notre cœur. Communément l'amour de concert avec la vanité, font que nous nous exagérons les qualités d'un amant; & que lors même que l'amour s'évanouit, nous cherchons encore à pallier ses défauts: mais on découvre aisément que ce n'est plus l'ouvrage du cœur. Pour moi, j'ai fait rang à part, soit que je n'aie jamais eu que des goûts très-soumis à l'empire de ma raison, ou que j'aie plus senti qu'une autre la nécessité d'apprécier à leur juste valeur les hommes qui cherchoient à me plaire: dans tous les temps il m'eût été aussi facile de faire des reproches à d'Olmane que d'admirer ses vertus.

Cependant il avoit un de ces caracteres si indécis, qu'il ne seroit point aisé de le peindre avec des traits aussi peu faits pour former un ensemble. Quelqu'un plus habile que moi dans cet art pourroit hasarder son portrait. Sans s'éloigner de la vérité, on verroit dans un très-grand jour tous les contrastes réunis : mais je me bornerai à donner une juste idée de celle que j'avois prise de lui. J'ai parlé de ses agréments. C'est une chose singuliere, que ce qui devoit naturellement séduire une jeune personne de seize ans, fût ce qui lui nuisit le plus dans mon esprit. Je me persuadai qu'il s'estimoit prodigieusement, & que sûr de plaire quand il le voudroit, il étoit incapable de se fixer. De plus j'étois résolue d'éviter toute espece de liaison qui pût tenir à l'intimité. Ma propre expérience venoit de réaliser

à mes yeux les soupçons qu'on m'avoit donnés sur la droiture & sur la probité de tous les hommes en général envers quelques femmes que ce soit. Je m'appliquai donc à préserver mon cœur de toute atteinte; mais il étoit bien difficile que je pusse embrasser assez d'objets à la fois pour être encore en garde contre ma vanité. Je ne dissimulerai point qu'à la longue elle fût flattée des soins du Marquis d'Olmane. Il se lia encore plus étroitement qu'il ne l'étoit avec Mr. de Prévalle dès qu'il fut de retour de Paris. Il en fit son confident, lui avoua le goût très-vif qu'il avoit pour moi, & le mit si bien dans ses intérêts, que celui-ci me parut, on ne peut pas mieux, disposé à le servir. Il me rendoit exactement tous leurs entretiens; il attiroit le plus qu'il pouvoit Mr. d'Olmane chez la Comtesse,

(c'étoit ſe conduire en ami plus zélé que prudent). Il me recommandoit, il eſt vrai, de ne pas trop me fonder ſur des eſpérances qui pouvoient devenir trompeuſes, & ſur-tout de ne point m'attacher au Marquis (comme ſi le ſentiment étoit à volonté), néanmoins une vaine préſomption que j'établiſſois ſur l'expérience, me perſuadoit que je ſerois toujours maîtreſſe de mon cœur. Chaque fois que j'avois vu d'Olmane, j'examinois ſcrupuleuſement l'état de mon ame ; & j'étois aſſez contente d'une ſécurité que je tâchai d'entretenir, en étudiant les défauts de cette jolie créature, à qui il ne manquoit, ſelon moi, pour être digne de l'attachement d'une femme, que d'avoir moins d'amour propre, plus de profondeur dans l'eſprit, plus de fermeté dans le caractere, & moins de légéreté dans

le commerce. Au fond, peut-être, lui en prêtois-je un peu, & cela ne m'avança pas de beaucoup.

A force de préservatifs, nous employons quelquefois des moyens dont les effets trompent notre attente. C'est encore une de mes épreuves. Je m'étois imaginée que je ne plaisois que foiblement, & que d'Olmane étoit très-loin d'avoir des sentiments tendres pour moi. Il cherche une femme, me disois-je, & voilà tout : on se marie tous les jours sans être amoureux. Ce que je croyois être modestie de ma part, n'étoit sans doute qu'un rafinement de vanité ; voici ce qu'il produisit : je me mépris aux signes les moins équivoques de l'amour. Chaque marque que m'en donnoit d'Olmane ne me paroissoit qu'une politesse, ou tout au plus une marque de distinction. Pour avoir été plus

de temps à me convaincre, il ne m'arracha que plus de regrets dès que je fus convaincue, & que je me vis obligée de renoncer au projet d'établissement qu'il étoit parvenu à me faire desirer. Ce fut à peu près pour lui l'ouvrage d'un an de soins & d'assiduité, pendant lequel il n'avoit fait parler que ses yeux, mais on ne me reprenoit plus à pareil jeu. J'avois d'autant plus d'attention à le fuir, que je redoutois au de-là de toute expression la fatuité dont tout le monde taxoit le Marquis. Rebuté vraisemblablement de ne pouvoir me trouver jamais seule, il engagea la Comtesse à s'élever au-dessus du préjugé, à accepter un dîner chez des garçons. Le retour pouvoit lui fournir le prétexte de me donner le bras ; mais je l'évitai si soigneusement, que ce moyen ne lui réussit pas : il en trouva un

autre infiniment plus commode, & plus analogue au fonds de timidité qui étoit en lui. Il écrivit à une femme retirée dans la maison religieuse où j'avois été élevée : cette femme, que je nommerai Madame de St. Mars, étoit sa parente & la mienne, parce que Mr. d'Olmane & moi étions un peu alliés. Il lui fit la peinture la plus vive de ses sentiments pour moi, & lui demanda sans doute une réponse qu'il pût me communiquer. Madame de St. Mars avoit tout l'esprit imaginable ; elle se conforma à ses desirs avec une adresse surprenante de la part d'une femme honnête. D'Olmane vint là lettre à la main me faire ses compliments, & tâcher de piquer ma curiosité sur un article qu'il assuroit me regarder très-positivement. Quoique je fusse fort curieuse de m'en instruire, je m'obstinai à ne pas

le paroître. Mais il étoit arrêté que la Comtesse aideroit à toutes les déclarations qu'on prendroit fantaisie de me faire. Elle avoit un peu de goût pour d'Olmane; il avoit senti la nécessité de s'y prêter ; elle l'appelloit son petit mari ; ce ton de badinage ne laissa pas de le servir. Ha, mon petit mari, lui dit-elle, montrez-nous ce que vous mande Madame de St. Mars. Non, non, ma petite femme, ce sont des secrets de la derniere importance. Tenez, mon petit mari, je me mettrai à vos genoux, (& elle s'y mit). Lui du haut de sa grandeur soutient la plaisanterie jusqu'au bout. Tout ce que je puis vous accorder, lui répondit-il, c'est de la montrer à notre belle-fille..... Hé bien soit! Hé non, repris-je! je n'aime point les confidences forcées. Que Monsieur garde ses secrets. Les sup-

plications se tournant alors de mon côté, j'eus la complaisance de lire cette lettre. Je vis des détails très-amples d'une passion fondée sur l'estime, & soutenue des vues qui ne pouvoient blesser en rien ma délicatesse. Heureusement j'étois si rouge d'avance qu'il n'y avoit plus de possibilité à ce que je pusse rougir davantage. Comme mon nom n'étoit qu'en abrégé, pour me tirer d'embarras, je feignis d'en supposer un autre. Cela ne peut me regarder, dis-je froidement; ainsi je vous promets d'être discrette. Il n'étoit pas assez dupe pour croire que je prisse le change. Content de m'avoir fait lire dans son cœur, il cherchoit dans mes yeux quelque assurance du retour que je me flattois encore de ne lui jamais accorder.

Cependant cet établissement avoit

ſes attraits, rien n'eût été plus ſortable à tous égards. Le Marquis d'Olmane compenſoit les défauts que je lui ai reprochés par beaucoup d'éducation, un grand uſage du monde, le ton de la bonne compagnie, un peu de lecture, une extrême douceur dans le caractere : il étoit capable des procédés les plus nobles & les plus généreux. Une femme raiſonnable pouvoit eſpérer de le rendre plus actif pour ſes affaires, & d'être fort heureuſe avec lui ; mais ſa fortune me paroiſſoit un obſtacle invincible, je m'y arrêtois toujours, je faiſois tout ce qui dépendoit de moi pour qu'il balançât un goût que je commençois plutôt à craindre qu'à ſentir.

Tout le monde jaſoit déjà ſur ſes fréquentes viſites ; il n'étoit perſonne qui ne nous regardât comme deſtinés l'un pour l'autre. Madame de Re-

nelle l'apprit par Madame de St. Mars : elle eût sans doute mieux aimé le tenir de moi. La difficulté de faire passer sûrement nos lettres ralentissoit notre commerce. Une occasion s'offrit ; elle en profita. " On parle ici très-fort
„ de vous, me mandoit-elle ; j'ai été
„ surprise d'être la seule à ignorer
„ votre nouvelle conquête. Seriez-vous
„ séduite une seconde fois? Vous êtes
„ si tendre, si sensible que je ne se-
„ rois pas étonnée qu'une premiere
„ leçon n'eût fait impression que sur
„ votre esprit sans avoir corrigé votre
„ cœur. En parlant toujours du mê-
„ me principe, je vous plaindrois de
„ toute mon ame. Oser prononcer que
„ vous êtes coupable, ce seroit être
„ trop sévere ; aimer n'est point un
„ crime, les actions seules décident
„ sur cet article. Je vous dirai cepen-
„ dant que je ne vous pardonnerois

„ pas aisément l'imprudence d'un
„ aveu. Souvenez-vous des suites du
„ premier : c'est le moment de vous
„ les rappeller. Aujourd'hui vous ne
„ pourriez plus trouver d'excuse dans
„ l'ignorance ; & c'est un furieux mal-
„ heur que d'avoir à s'estimer moins.
„ Au reste ne prenez ceci que pour
„ un avis dicté par l'amitié la plus
„ sincere. Je ne vous demande seule-
„ ment pas si les bruits sont faux, ou
„ vrais ; vous me connoissez peu cu-
„ rieuse ; & comme je vous l'ai re-
„ commandé, à moins que je ne
„ puisse vous être utile, ne m'entre-
„ tenez jamais des miseres qui rem-
„ plissent le vuide de vous autres gens
„ du monde ; l'état que j'ai embrassé me
„ les interdit. Ne concluez pas de ceci
„ que mon intention soit de me donner
„ pour meilleure que je suis. Je ne suis
„ pas assez sotte pour être bigote,

„ ni aſſez hypocrite pour la jouer :
„ ma dévotion n'eſt que trop ſouvent
„ en défaut. Les raiſons qui m'ont
„ amenée ici n'avoient point pour
„ baſe un ſaint enthouſiaſme ; des
„ pertes irréparables ont fixé mes ré-
„ ſolutions : je me ſuis ſacrifiée ſans
„ nul regret à ma vive douleur : l'uni-
„ vers ne m'étoit plus rien : ainſi je
„ n'y ai pas eu le moindre mérite. Mais
„ le temps affoiblit, on uſe le chagrin,
„ l'ame ne ſe nourrit pas toujours de
„ peines, les miennes, peut-être,
„ me ſont néceſſaires : & loin de vou-
„ loir m'en diſtraire, je ſens qu'il
„ m'eſt utile de les perpétuer „.

Fin du Tome premier.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre *Mémoires de Madame la Marquise de Crémy*, & je crois qu'on en peut permettre l'impression. A Lyon, le 25 Janvier 1766.

PULLIGNIEU.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé, PIERRE DUPLAIN, Libraire à Lyon, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Mémoires de Madame la Marquise de Crémy*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire led. Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse, & par écrit dud. Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dom-

mages & intérêts : à la charge que ces présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des Présentes ; que l'impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dud. Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dud. Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou ; le tout à peine de nullité des Presentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir led. Exposant & ses Ayant-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dud. Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le douzieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent soixante-six, & de notre regne le cinquante-unieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, no. 769. fol. 446. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 19 Mars 1766.

R. ESTIENNE, *Adjoint.*

